

PIONS EMPOISONNÉS

roman

Je ne joue pas avec des pions noirs et blancs privés de vie.

Je joue avec des êtres humains de chair et de sang.

Emmanuel Lasker, deuxième champion du monde d'échecs (1894-1921)

*Pion empoisonné : pion dont la prise par une pièce adverse de valeur supérieure entraîne un
risque de capture de cette dernière.*

István Madár, *Vocabulaire du jeu d'échecs à l'usage des néophytes*

(Traduit du magyar)

PROLOGUE

Les opiniâtres débats s'éternisèrent des jours durant, sous l'égide des hautes instances de la Fédération internationale des échecs. Ils se prolongeaient de tractations acharnées, menées dans l'ombre, entre les représentants des intérêts de la douzaine de nations candidates à l'accueil du prochain Championnat du monde d'échecs.

Présidents des Fédérations nationales, ministres du Sport, diplomates, directeurs d'entreprises prêts à consentir de substantielles dotations, s'étaient retrouvés à Kuala Lumpur, conviés par la FIDE pour présenter et défendre le dossier de candidature de leur nation. Il reviendrait à la plus convaincante l'honneur d'accueillir sur son sol la prestigieuse compétition.

C'est au Maroc, et conjointement à la ville de Marrakech, qu'échut l'organisation de ce Championnat du monde qui opposerait, pour la première fois dans l'histoire, un joueur iranien et un joueur israélien. Ce choix obéissait sans doute aux obscurs arcanes de la géopolitique, mais il est certain que l'unanime reconnaissance de modération et de neutralité dont bénéficiait le Royaume chérifien sur la scène internationale, ainsi que le montant de la subvention offerte par le principal parraineur des échecs marocains, renforçaient la crédibilité de son dossier.

Marrakech bénéficie d'un large éventail d'atouts, entre autres sa réputation d'hospitalité, son hôtellerie de luxe et ses salons de congrès « up to date », pour accueillir un événement d'ampleur internationale. Tout au long de l'année s'y succèdent manifestations artistiques et culturelles de renom qui nécessitent une organisation sans faille. Or, si en termes d'affluence un Championnat du monde d'échecs n'est en rien comparable au *Festival du film* ou au *Festival national des arts populaires* qui se tiennent chaque année dans la cité ocre, les

dispositions qu'il requiert pour assurer son déroulement en toute sérénité méritent autant d'attention et de compétence de la part de ses organisateurs.

Une compétition d'échecs, même au plus haut niveau, ne suscite ni l'enthousiasme des foules, ni les retombées médiatiques d'aucune autre manifestation sportive. Les échecs demeurent un sport confidentiel qui ne mobilise l'intérêt que d'une poignée de passionnés. Pourtant, nombre d'habitants de Marrakech s'honorent de l'élection de leur ville. L'aura dont bénéficie le « noble jeu » dans l'inconscient universel transcende en effet la connaissance de ses règles élémentaires. Elle puise son origine dans les qualités méritoires, telles la faculté de concentration, la capacité d'abstraction, la profondeur d'esprit ou la force morale, que l'on attribue spontanément à ses champions.

Marrakech, 2 juin

Le commissaire Abdelaziz Benmansour est loin d'éprouver le moindre enthousiasme à l'approche de ce Championnat du monde d'échecs qui va se dérouler dans sa cité. La raison n'en est nullement une quelconque prévention à l'égard du jeu et de ses adeptes. Il lui arrive de temps à autre de « pousser du bois » avec l'un de ses collègues, l'inspecteur Idrissi, ou plus souvent avec Marwan et Najat, ses jumeaux âgés de treize ans qui, depuis leur fréquentation assidue du *Menara Échecs Club pour le développement des capacités*, ont fait de fulgurants progrès et prétendent à présent donner à leur père des leçons de stratégie. Le commissaire s'en trouve parfois mortifié, lui qui, dans sa fonction, croit faire appel quotidiennement à cet art.

Il ressent, bien au contraire, une affection particulière pour les joueurs d'échecs. Des personnages plutôt pacifiques, lui semble-t-il, en dehors de leurs âpres combats sur l'échiquier, quoique dotés pour certains d'un caractère fantasque. Il en a rencontrés plus d'un, lors de compétitions auxquelles il accompagne ses enfants, de simultanées¹ au *Menara Échecs Club* ou à l'occasion d'autres événements de la vie échiquéenne locale. Le président du club lui a même présenté les experts joueurs de l'équipe olympique du Maroc, alors qu'ils étaient en tournée de promotion de par le Royaume.

Mais au moment où, à Marrakech, va bientôt débiter le Championnat du monde, n'est-il réellement question que du seul jeu d'échecs ? Le commissaire Benmansour pressent d'autres enjeux qui débordent largement cette activité anodine consistant à mouvoir de vulgaires figurines de bois sur un plateau quadrillé.

¹ Parties qui opposent un fort joueur, un maître ou un grand maître en général, à plusieurs amateurs simultanément

La veille, lorsque le téléphone a sonné sur sa ligne directe, une sombre prémonition lui a étreint la poitrine. C'était le Préfet de police en personne... Qui, en quelques mots, confirma ses appréhensions.

- Ce Championnat du monde d'échecs sent le soufre, *Ssi*¹ Abdelaziz... Israël contre l'Iran ! Par conséquent, niveau de sécurité maximal ! Sous ta responsabilité, bien entendu. Tu recevras dès demain un ordre de mission.

- *Wakha*², *Ssi* Mohammed, sois sans craintes, tu peux compter sur moi, acquiesça-t-il d'un ton résigné.

Lui qui espérait se diriger paisiblement vers une retraite méritée – il aura bientôt cinquante-cinq ans, âge auquel il pourra y prétendre après plus de trente-cinq ans de bons et loyaux services rendus au Royaume au sein de la Sûreté nationale – le voici chargé d'une affaire comportant d'imprévisibles aléas. Et comme un fait exprès, le commissaire divisionnaire Khaled Salah, son supérieur hiérarchique, a pris cette année ses congés en juin, précisément au moment où se déroulera ce fichu Championnat. Benmansour ne croit pas aux coïncidences. À cette heure, Khaled doit être en train de taquiner le loup ou le mulet aux alentours d'Essaouira où il possède une maison de famille. Et c'est lui, Abdelaziz, qui va en conséquence se coltiner le boulot.

Le commissaire Benmansour est doté d'un esprit subtil, abreuvé de culture. Son érudition couvre maints domaines, à tel point que ses collègues le surnomment sans ironie « l'Encyclopédie ». Particulièrement féru de géopolitique, il parcourt sans jamais se lasser tout ce qui traite des questions de relations internationales : reportages, dossiers, analyses... Avec une prédilection pour les journaux et magazines francophones tels *Le Monde*, ses *Dossiers et Documents* ou *Courrier International*, et un regret, celui de n'être suffisamment

¹ Monsieur

² D'accord

versé dans la langue de Shakespeare pour lire aussi la presse anglo-saxonne. Assidûment, il écoute *RFI*, regarde la chaîne *el-Jazira*, et, à l'occasion, navigue sur les sites Internet répertoriés dans ses favoris pour entreprendre des recherches concernant ses centres d'intérêts du moment.

Grâce à ses connaissances en matière de géopolitique, glanées sur toutes sortes de médias, il a rapidement perçu que la configuration de ce Championnat du monde d'échecs est, du point de vue de ses implications, extrêmement sensible. Il imagine aisément que les deux joueurs ne se retrouveront pas en tête-à-tête pour leur combat devant l'échiquier. Il subodore au contraire que tout un cortège d'« ombres suspectes » les accompagnera tout au long de la rencontre, probablement émaillée, prévoit-il, de divers incidents provoquées par les deux parties – en référence aux affrontements idéologiques entre l'Union soviétique et l'Occident, lors du Championnat du monde 1972, opposant Spassky et Fischer, ou entre l'orthodoxie communiste et la dissidence lors des Championnats du monde 1978 et 1981, opposant Karpov et Korchnoi. Aussi neutres puissent-ils être politiquement, les grands maîtres Boris Bronstein et Ali Reza Rezvani ne représenteront-ils pas dans les faits l'État hébreu et la République islamique d'Iran ainsi que les régimes belliqueux qui les dirigent ?

À ses heures les plus sombres, le commissaire envisage les pires scénarios : pressions, chantage, enlèvement, meurtre, attentat... Avec les conséquences dramatiques qui en découleraient, y compris pour son propre équilibre mental, alors qu'il a été désigné comme responsable de la sécurité par les autorités régionales.

La date du 28 avril 2011, indissolublement liée au carnage du restaurant *Argana*, reste à jamais gravée dans sa mémoire. C'est peu de dire que cet événement l'a traumatisé, d'une certaine façon, il a bouleversé sa vie. Il venait ce jour-là de quitter le commissariat de police, situé à l'opposé de l'*Argana*, sur la place Jemaa-el-Fna, lorsque la terrifiante explosion sema la mort et la désolation. Avec une poignée de ses hommes, ils se retrouvèrent parmi les

premiers à porter secours aux blessés, avant de recueillir les éléments matériels et les témoignages nécessaires à l'enquête et de recenser les victimes décédées dans l'attentat. À l'instar des habitants de Marrakech, il n'avait auparavant imaginé qu'un acte de terrorisme aussi odieux puisse un jour endeuiller sa cité pacifique. Dès lors, des cauchemars récurrents viennent hanter ses nuits pour lui rappeler cette impensable réalité, ainsi que le taraude un sentiment de culpabilité, pourtant dénué de tout fondement.

Eilat, 3 juin

En dépit de l'heure matinale, Village Beach, une vaste plage de sable fin située à quelques kilomètres au sud d'Eilat, est déjà envahie par un essaim de touristes, amateurs de bains de soleil ou de plaisirs aquatiques. Trois hommes à la carrure d'athlètes, vêtus de tenues de sport sombres et équipés de casques avec écouteurs et microphone intégrés, sont postés à des points strictement équidistants à partir desquels ils peuvent, à l'aide de leurs puissantes jumelles, surveiller l'intégralité de la plage. Leur absolue immobilité les fait ressembler à trois grands et massifs piquets que l'on aurait plantés dans le sable au cours de la nuit, mais ce n'est pour autant qu'ils passent inaperçus aux yeux des touristes israéliens. La seule présence de ces silhouettes est synonyme de danger potentiel mais ne provoque bizarrement aucun signe d'affolement, nul mouvement de panique. Les vacanciers continuent de nager dans les eaux transparentes du golfe d'Aqaba ou de lézarder au soleil brûlant.

À quelques encablures du rivage, le grand maître Boris Bronstein croule avec énergie, la même qu'il déploierait pour conduire une partie d'échecs. Demain, envisage-t-il fugacement, il s'équipera d'un masque de plongée afin d'observer les fonds tapissés de coraux au sein desquels évoluent des nuées de poissons multicolores. Non loin du nageur, embarqués sur un Zodiac ballotté par les flots, dont les moteurs tournent au ralenti, deux autres « hommes en noir » fument nonchalamment des cigarettes, sans le quitter un instant du regard.

Ces cinq hommes, appartenant au corps des commandos de marine de *Tsahal*¹ et au *Mossad*², ont été détachés à la garde rapprochée du grand maître d'échecs qui passe une semaine de retraite solitaire dans la station balnéaire avant son rendez-vous avec l'Histoire.

¹ Armée israélienne

² Services secrets israéliens

Cette surveillance de tous les instants irrite profondément Boris Bronstein car elle attente à sa quiète solitude ainsi qu'à sa faculté de concentration. Que sa personne physique soit exposée à de potentiels dangers n'entre pas dans ses schémas mentaux. Il n'est pas de l'espèce de ces joueurs aux syndromes confusionnels et paranoïdes : pour lui, les seules menaces qu'il encourt sont celles qui se présentent sur l'échiquier.

Quelques semaines auparavant, dès lors que fut connu le nom du challenger de Bronstein, Champion du monde en titre, un émissaire du gouvernement israélien le contacta par téléphone afin de lui fixer un rendez-vous. Le grand maître renâcla mais son interlocuteur lui fit comprendre sans détours qu'il ne pouvait décliner l'entrevue étant donné que le match à venir prenait l'allure d'une véritable affaire d'État dans laquelle le grand maître lui-même n'était qu'un pion. Face à la pression quasi menaçante du porte-parole, il se résolut, à contrecœur, à le rencontrer le soir même. L'homme ne s'était présenté, n'avait décliné ni son nom, ni sa fonction. Bronstein présuma cependant qu'il avait affaire à un haut gradé du *Shin Beth*¹ ou du *Mossad*, ce qui contribua à exacerber son irritation.

¹ Services secrets israéliens

Tehrān, 3 juin

La victoire d'Ali Reza Rezvani au Tournoi des candidats, lui octroyant le droit de défier le Champion du monde en titre, eut un immense retentissement au sein de la galaxie des joueurs d'échecs. Ce fut en vérité une totale surprise qui déjouait toutes les prédictions, jusqu'aux pronostics des bookmakers londoniens. Après avoir franchi le stade des qualifications, l'obscur grand maître, dont le « modeste » classement *ELO*¹ de 2670 le situait au cinquante-cinquième rang mondial, remporta tous ses matches contre des adversaires auxquels il rendait au minimum cinquante points, pour se défaire en finale du Russe Ivan Komarov, numéro trois mondial.

Ce qui surprend de prime abord dans l'exigu studio de Rezvani, c'est l'absence d'ordinateur. Étrange paradoxe, s'agissant d'un brillant diplômé en cybernétique. Nul ouvrage non plus traitant d'informatique, en revanche des rayons de bibliothèque croulant sous des quintaux de livres et de revues d'échecs.

Le jeune grand maître, penché avec application sur son échiquier, est en train d'étudier une partie de Vassily Smyslov² lorsque, ainsi que chaque matin à dix heures précises, retentit le carillon de la porte d'entrée. Ce sont eux, naturellement : Mohammad et Hachemi, les « coaches » affectés à sa préparation mentale. Il n'est dupe pourtant de la réelle fonction des deux hommes.

Quelques mois plus tôt, à sa descente de l'appareil d'Iran Air qui le ramenait d'Astana, capitale du Kazakhstan, où il avait brillamment remporté le Tournoi des candidats, un maigre comité d'accueil l'attendait pour le conduire dans les salons d'un hôtel de luxe où il fut

¹ Système de classement des joueurs d'échecs basé sur leurs performances, inventé par le hongrois Arpad Elo

² Champion du monde soviétique dans les années cinquante

chaudemment félicité par des officiels de sous-rang et sa victoire sobrement fêtée. De ce jour, où lui furent présentés Mohammad et Hachemi, les deux sbires ne cessèrent d'être pendus à ses basques. Leur préparation mentale consistait pour l'essentiel en exhortations à « tuer le sioniste sur l'échiquier ».

Depuis des lustres, Ali Reza et sa famille sont sous la surveillance des *pasdaran*¹, à l'instar de nombreux intellectuels. Ces *roshanfekran*² ne sont pas en odeur de sainteté auprès des autorités suprêmes. D'autant que les sociologues Rezvani ne se cachent nullement de leurs positions critiques à l'égard de l'islam officiel et revendiquent ouvertement une proximité de points de vue avec le philosophe Soroush, honni des religieux. Leur fils Ali Reza va encore plus loin dans la radicalité en affichant son agnosticisme et, tout au long de ses études universitaires, a plus d'une fois été pris à parti par les gardiens de la révolution. S'il n'a encore été jeté dans une geôle pour apostasie, il le doit sans conteste à son statut de grand maître international d'échecs et à la popularité qui en découle.

¹ Gardiens de la Révolution

² Intellectuels

Marrakech, 3 juin

Le commissaire Benmansour est stoïquement assis devant son bureau. Sur le sous-main, il a posé les deux documents officiels, l'un à en-tête de la Région, paraphé par le Gouverneur, l'autre en provenance de la Préfecture de police, qu'il a reçus au courrier du matin. Il est si profondément absorbé dans ses pensées qu'il n'a pas même remarqué l'arrivée de Hassan, le garçon de café de la *Pâtisserie des Princes*, qui depuis des lustres lui apporte à huit heures trente précises son café-croissant, sans lequel il ne pourrait décemment débiter sa journée de labeur. L'arôme du breuvage qui vient exciter son bulbe olfactif lui fait oublier un instant ses soucieuses interrogations. Il pivote sur son fauteuil pour remercier le serveur d'un signe de tête avant que celui-ci ne s'éclipse aussi discrètement qu'il n'est apparu.

La lecture des courriers, similaires dans leur contenu, ne lui apporte guère d'indications sur la nature précise de la mission qui lui a été confiée en haut lieu. Une page unique qui précise les dates de l'événement - du samedi 6 juin au dimanche 21 juin - et le lieu de son déroulement - l'hôtel *Atlas Souss*, où seront également hébergés les joueurs et leur suite. Sont alignées pour conclure quelques formules convenues sur « la responsabilité de nos forces de police ». Rien de tel pour le renvoyer à sa solitude face au pesant fardeau qui déjà lui fait ployer les épaules.

Plus d'une fois, le commissaire a éprouvé de telles crises de découragement. Celles-ci, pourtant, ne durent guère car son tempérament foncièrement énergique l'aiguillonne dans une recherche méthodique de solutions aux problèmes, parfois ardues, qui lui sont soumis dans le cadre de ses fonctions. Sa première démarche pour y parvenir est de dresser une check-list récapitulative des tenants et aboutissants de l'affaire à traiter : poser méthodiquement par écrit ses termes initiaux clarifie sa pensée et lui procure une solide et rassurante base de départ.

Chaque nouvelle enquête le voit ainsi exhumer du tiroir de son bureau un registre réservé à cet usage pour le couvrir peu à peu de griffonnages déchiffrables par lui seul. Ce matin, c'est dans l'armoire aux fournitures qu'il va puiser son viatique - un carnet flambant neuf - pour le dédier à cette affaire qui n'a rien de commun avec celles qu'il traite habituellement. Mais, est-ce réellement une « affaire » qui se présente à lui ? N'est-ce pas plutôt son imagination qui lui souffle quelque suite imprévisible à ce qui reste pour l'heure un événement, d'ampleur certes, qui ne relève pas normalement de préoccupations policières ?

Il ne lui reste que deux jours pour rassembler tous les renseignements que les huiles n'ont pas jugé utile de lui transmettre, avant de s'immerger dans l'atmosphère chargée d'aléas de ce Championnat du monde d'échecs. Sur la première page de son calepin, il couche fiévreusement quelques lignes, résumant les données dont il dispose :

CHAMPIONNAT DU MONDE D'ÉCHECS - INFORMATIONS DE BASE

Lieu : hôtel Atlas Souss, Marrakech

Dates : du samedi 6 juin au dimanche 21 juin

Hébergement des joueurs : hôtel Atlas Souss

Programme des cérémonies et des rencontres : donnée inconnue

Nombre et qualité des personnes accompagnant les joueurs : donnée inconnue

Dates et heures d'arrivée à Marrakech des joueurs et de leur suite : donnée inconnue

Présence d'un service de protection attaché aux joueurs : donnée inconnue

Service de sécurité de l'hôtel : donnée inconnue

Officiels marocains présents sur l'événement : donnée inconnue

Officiels étrangers présents sur l'événement : donnée inconnue

« Eh bien ! Ça fait beaucoup d'inconnues dans cette affaire, constate-t-il en tambourinant sur son bureau avec nervosité. Il va falloir aller à la pêche aux renseignements avant la mise au point d'un quelconque dispositif... »

Après avoir médité quelques instants sur les notes qu'il vient d'aligner, il se saisit à nouveau de son porte-mine :

PERSONNES À CONTACTER

Directeur de l'hôtel Atlas Souss

Président du Menara Échecs Club

Président de la Fédération Royale Marocaine des Echecs

Maire de Marrakech

« Hum ! Un peu court, mais en recoupant les infos de ces quatre-là, j'obtiendrai certainement quelques réponses » songe-t-il avec optimisme.

Sans tarder, il consulte son répertoire téléphonique pour appeler ceux dont il possède le numéro : Lahcen, le maire, et le président du club où sont inscrits ses enfants, dans le but de résoudre son problème. Le premier l'informe de sa présence lors de la cérémonie d'ouverture, mais ne lui apprend rien de plus sur les autres points. Le second, en revanche, lui communique de vive voix le programme de la rencontre, qu'il s'empresse de noter sommairement.

- Laisse tomber le président de la FRME¹, ajoute en outre son interlocuteur, il n'a pas plus d'infos que moi, et de toute façon il est la plupart du temps injoignable. Mais tu devrais te rapprocher du directeur de l'hôtel, il pourra te renseigner sur les réservations... Attends, je te donne son numéro, c'est sa ligne directe... Et puis je te transfère le programme officiel par mail dès aujourd'hui.

¹ Fédération Royale Marocaine des Échecs

- *Choukrane*¹, Larbi, je contacte immédiatement le directeur de l'*Atlas Souss*.

Une brève conversation avec l'homme providentiel apporte à Benmansour quelques-uns des renseignements espérés. Demain il se rendra à l'hôtel pour convenir avec lui des dispositions à prendre en termes de sécurité.

Il se cale alors dans sa chaise de bureau avec un soupir de satisfaction. La facilité avec laquelle il a résolu ses « inconnues », en à peine une demi-heure et sans se déplacer, lui procure un sentiment de bien-être qui l'incite à considérer l'affaire sous un tout nouvel angle.

« Me voici responsable de la sécurité du Championnat du monde d'échecs ! Incroyable, à vrai dire ! » s'étonne-t-il. S'il n'en tire un orgueil démesuré, le fait témoigne d'une reconnaissance de ses qualités, que la routine d'ingrâtes tâches de bureau et d'enquêtes sans envergure ne lui a permis jusque-là de pleinement exprimer. C'est aussi une sorte de revanche sur le commissaire divisionnaire Khaled Salah qui l'a toujours cantonné dans l'ombre, plus soucieux de mettre sa propre personne en valeur que de favoriser la promotion de ses subordonnés.

Stimulé par ce premier succès, le voici à raisonner comme un véritable joueur d'échecs : « Mauvaise stratégie, Khaled Salah... Tu n'as pas choisi le meilleur plan en prenant tes congés au moment où se déroule le Championnat du monde d'échecs. Tu m'as laissé l'avantage et je vais te démontrer que, moi, Abdelaziz Benmansour, je vais conduire cette partie d'une main de maître ! »

¹ Merci

Per Hansen, grand maître international danois de premier plan, a provisoirement interrompu sa carrière trois ans auparavant pour assister Boris Bronstein dans sa course au titre de Champion du monde. Tâche des plus humbles s'il en est, à l'image de celle des petites mains qui œuvrent dans l'ombre d'un grand couturier. Mais ouvrage parfaitement accompli puisqu'un an suivant son engagement dans l'équipe de secondants du candidat, l'objectif était atteint : Bronstein décrochait le titre. La rémunération proposée à Hansen en échange de sa collaboration se révélait certes alléchante, mais c'est plus encore l'indéfectible amitié et la profonde connivence entre les deux hommes qui le décidèrent à se mettre « au service » du futur champion et de ses ambitions.

Ils s'étaient connus quelques années plus tôt, à l'occasion du légendaire tournoi de Noël d'Hastings, lors duquel ils furent opposés à la troisième ronde. Le Danois venait d'obtenir sa troisième norme, lui conférant à l'aube de ses vingt-cinq ans le titre de grand maître international qu'il briguaient depuis des années.

Bronstein gagna la partie sur une gaffe de Hansen commise en *zeitnot*¹, alors que la position conduisait à une nulle théorique. A l'issue de la partie, la déception qui se peignait sur le visage du grand maître danois incita son heureux adversaire à lui proposer de se changer les idées. Les deux hommes quittèrent la salle de tournoi pour une virée nocturne dans les pubs de la station balnéaire. Passablement éméchés suite à l'absorption d'une impressionnante série de pintes, ils n'en étaient pas moins à trois heures du matin encore à vaticiner sur le jeu d'échecs, à poursuivre, en de rares éclairs de lucidité, l'analyse de leur partie et à s'échanger leurs idées de préparation pour celles à venir.

¹ Manque de temps à la pendule

Avant de partir en vadrouille, ils n'avaient omis de prendre connaissance des appariements de la ronde du lendemain. Bronstein affronterait un « client » coriace en la personne d'Ivan Komarov - surnommé à juste titre « Ivan le terrible » dans le cénacle échiquéen - qui avait lui aussi fait le plein des points en remportant ses trois premières parties. Hansen rencontrerait Levon Aslan, un jeune maître international arménien en progression vers les sommets. Le classement relativement modeste de son prochain adversaire ne conduisait pour autant le grand maître danois à sous-estimer ni sa valeur, ni sa motivation. Il redoutait en outre son style de jeu prudent qui s'accordait mal avec le sien propre, caractérisé par sa prédilection pour les motifs tactiques et les sacrifices spéculatifs - à l'instar de ceux de Mikhaïl Tal, ex-champion du monde à l'ère de la domination soviétique. Il risquait fort de se casser les dents sur le *système hérisson*¹ qu'emploierait vraisemblablement l'Arménien pour contenir ses velléités d'attaque. Et en était par avance fort contrarié.

- Sois pragmatique, Per ! Ton adversaire ne peut pas jouer ce que, toi, tu veux ! Tu ne dois pas aborder une partie avec l'espoir insensé qu'il va te faciliter la tâche. C'est très excitant bien sûr : *g4, h4*, un Fou en *c4*, grand roque, ouverture de la colonne *h* et mat ! Tout le monde aime ça.

- Tu as raison, Boris, mais c'est mon style, je ne peux pas me renier !

- Écoute-moi... Tu es un grand maître talentueux, mais avec tes vieilles idées romantiques tu te mets souvent en danger et finis par perdre des « parties gagnées ». Tu sais parfaitement que des réfutations ont été découvertes à *L'Immortelle*² et à *La Toujours jeune*³ d'Anderssen. On a même démontré que certains sacrifices de Tal étaient incorrects et que sans la collaboration involontaire de ses adversaires il n'aurait jamais remporté autant de victoires.

- Oui, bien sûr, tout ça je le sais...

¹ Configuration de pions caractérisée par sa solidité

² Nom donné à une partie d'Anderssen, le plus fort joueur d'échecs de l'époque romantique (fin du XIX^{ème} siècle)

³ Nom donné à une autre partie d'Anderssen

- Ne te fais pas de souci ! Une victoire contre Aslan est largement à ta portée, mais ne force pas le gain si la position appelle la nulle, le demi-point est un résultat honorable dans un tournoi de ce niveau. Ce que tu dois désormais cultiver c'est la patience et la maîtrise de soi... Mais pour l'heure, il est grand temps d'aller se coucher. Raisonnable, non ?

Raisonnable ? Sans doute, à près de quatre heures du matin, avec cette ronde difficile qui s'annonçait en début d'après-midi. Hansen aurait pourtant aimé prolonger cette nuit, il lui venait aux lèvres tant de questions qui auraient certainement trouvé réponses dans les paroles de sagesse de ce grand maître expérimenté, de quinze ans son aîné, qui le conduisait à présent par le coude, alors qu'il chaloupait, vers la sortie du *Jack of Spades*.

Le lendemain, Bronstein, à qui avaient échoué les Blancs, opta judicieusement pour une ligne réputée annulante contre la *Grünfeld*¹ de Komarov, connu pour être le meilleur spécialiste au monde de cette défense. Il ne laissa à « Ivan le Terrible » aucune opportunité de montrer ses crocs et la paix fut signée au vingt-cinquième coup.

À la table douze, Hansen se heurtait, comme il l'avait pressenti, à la configuration *hérisson* patiemment édifiée par son adversaire. Il ne disposait d'aucun levier² permettant d'ouvrir la position à son profit. À un moment-clé de la partie, il perçut dans son dos une présence bienveillante. Il devina sans peine qu'il s'agissait de Boris. « Patience et maîtrise de soi... » : il se souvenait de bribes de paroles que ce dernier lui avait distillées durant leur nuit d'ivresse. Puisant dans ses ressources mentales un regain de concentration, il s'efforça de brider ses vieux démons qui lui dictaient un spéculatif gambit, sinon un invraisemblable sacrifice de Cavalier.

Ce fut la première fois dans sa carrière qu'il éprouva un réel plaisir à jouer une position cadencée. Elle lui interdisait, comprit-il, d'imprimer à la partie un caractère agressif

¹ Nom d'ouverture

² Possibilité d'échange de pions

inapproprié qui aurait assurément conduit à la ruine de son camp. Son adversaire lui-même, qui escomptait voir souffler sur l'échiquier la célèbre « tempête hansénienne », s'en trouvait décontenancé. Il lui lançait de temps à autre des regards provocateurs afin de l'inciter à la faute décisive qui, pourtant, tardait à se produire. En désespoir de cause, il lui proposa au trente-troisième coup le partage du point. Per s'entendit acquiescer... Il avait ce jour-là fait un pas décisif vers une vision renouvelée de son art, gage de notables progrès dans les mois qui s'ensuivirent, sanctionnés par un bond significatif dans le classement international.

Dès lors, ne cessa de croître entre Hansen et Bronstein une secrète connivence, de même qu'un agrément à sillonner l'Europe de conserve en enchaînant les tournois.

Ils s'étaient en outre découvert une passion commune pour la natation. Dans chaque hôtel où ils descendaient à l'occasion de compétitions, ils se lançaient au bord de la piscine d'autres défis que ceux jetés sur l'échiquier. C'était à qui des deux nagerait sur la plus longue distance en un temps donné, à qui parcourrait le plus grand nombre de longueurs en apnée... Ils étaient assez imaginatifs en la matière, allant jusqu'à mettre au point un complexe système de mesure de leurs prouesses aquatiques fondé sur l'utilisation de pendules d'échecs qu'ils plaçaient aux extrémités des bassins. Bien qu'ils élussent, pour s'affronter de cette manière, les heures les plus matinales, il se trouvait toujours une poignée de curieux à les observer d'un air ébahi.

Le grand maître Ali Reza Rezvani dédaignait l'assistance des ordinateurs pour la mise au point de ses préparations et l'analyse de ses parties. Il compulsait en revanche nombre de revues d'échecs en provenance du monde entier et étudiait sans jamais s'en lasser les parties des plus grands joueurs de l'histoire moderne des échecs. Leurs propres commentaires, notamment ceux de Fischer et de Kasparov, ses grands inspireurs, en disaient plus long à ses yeux que les verdicts rigoureux, certes, mais dépourvus de passion, des moteurs d'analyse. C'est sur le vieil échiquier de son enfance, manipulant des pièces vernissées par le temps, qu'il découvrait de nouvelles idées ou exhumait certaines de ses prédécesseurs en s'efforçant d'y apporter des améliorations. Il œuvrait au départ dans la solitude de son studio, mais était à présent souvent épaulé par une poignée de partenaires, pour la plupart de « simples » maîtres, qu'il avait peu à peu gagnés à ses méthodes iconoclastes.

Cet apparent refus du progrès, qui, de part sa singularité, commençait d'être abondamment commenté dans le cénacle planétaire des grands maîtres d'échecs, rassemblant du reste davantage de détracteurs que de partisans, ne ressortait aucunement d'un snobisme de jeune homme en rébellion contre une pensée moderne « échiquéennement correcte ». Elle se fondait sur un approfondissement de l'essence même du jeu et la remise au premier plan de sa dimension humaine.

On ne pouvait taxer le jeune grand maître d'incompétence ou d'amateurisme en termes d'échecs cybernétiques. Joueur de compétition depuis sa prime enfance, il obtint le titre de grand maître à seize ans et au même âge son diplôme de fin d'études secondaires qui lui ouvrait la voie de l'université. Il y poursuivit de brillantes études générales en informatique, puis ayant choisi de se spécialiser dans l'étude des systèmes automatiques, s'intéressa en toute logique à la programmation de machines à jouer aux échecs. De manière tout à fait artisanale,

il s'essaya à la conception d'algorithmes originaux, rapidement affligés d'obsolescence face à la montée en puissance de l'industrie des logiciels de jeux qui, soutenue par de considérables financements, mobilisaient des armées d'informaticiens.

Rezvani soutint sa thèse de doctorat, intitulée *Sur le passage en finale au jeu d'échecs : une approche par la programmation*, qui lui valut la mention très honorable avec félicitations du jury. Peu de temps après, il fut approché par un chasseur de têtes opérant pour le compte d'une société moscovite qui lui fit miroiter la perspective d'un très rémunérateur poste d'ingénieur en programmation de jeux électroniques, basé en Russie. Contre toute attente, il déclina l'offre pour se consacrer à une aléatoire carrière de joueur d'échecs professionnel.

Parallèlement, il entreprit des études en philosophie et en neurosciences. Ce fut, sur le plan échiquéen, une période féconde durant laquelle il fut sacré à trois reprises champion d'Iran puis sélectionné pour participer au *Tournoi zonal¹ asiatique*. Sa remarquable troisième place le qualifia pour le prestigieux *Tournoi des candidats²*.

C'est à cette époque qu'il commença à synthétiser ses idées « révolutionnaires », insufflées en partie par les écrits de penseurs aussi divers que Aldous Huxley, Ivan Illich, ou encore Henri Bergson - auquel, singulièrement, il ressemblait par le physique – dont il avait dévoré les œuvres complètes. Ce travail de systématisation aboutit à l'application au jeu d'échecs d'une théorie originale, fondée à la fois sur la critique d'une technoscience totalitaire et la réhabilitation du concept de libre arbitre. Il la baptisa provisoirement « transprogressisme », en l'attente d'approfondissements à venir, pour signifier son enracinement dans deux notions-clés qu'il avait refondées : la nécessité d'une transgression par rapport à la norme, d'une part, l'affirmation d'un au-delà humaniste au progrès technique, d'autre part.

¹ Tournoi qualificatif pour le Tournoi des candidats, organisé par zones géographiques

² Tournoi dont le vainqueur est qualifié pour affronter le Champion du monde en titre

Ce fut loin pourtant d'être un travail solitaire, Ali Reza Rezvani puisait une part de son inspiration dans de fréquents échanges intellectuels avec ses parents ou avec Firouz Adani, ami de longue date et maître international d'échecs, chacun de ses interlocuteurs professant dans leur domaine respectif, la sociologie et l'architecture, des idées similaires aux siennes.

Son postulat était élémentaire : l'usage des ordinateurs, dont la puissance de calcul avait, suivant la loi de Moore, crû de manière exponentielle au cours du quart de siècle écoulé, dévoyait l'esprit du noble jeu. Les machines, selon lui, s'étaient approprié les échecs au détriment des joueurs de chair et de sang, qui les avaient dès lors élevées au rang de maîtres à penser, voire de dieux omniscients. Les implacables jugements assésés par les *saint Fritz*, *saint Rybka* et *saints consorts*¹, idoles des temps modernes, ne souffraient d'être remis en question par les faillibles êtres humains, ravalés au rang d'adorateurs inconditionnels, sinon d'esclaves. L'obéissance absolue aux lois du silicium se substituait dorénavant à l'expression créative du libre arbitre.

Rezvani n'avait nullement l'intention de fonder une nouvelle école. Il abhorrait sectes et chapelles, religieuses ou d'autres sortes, dont les dogmes conduisaient à l'appauvrissement d'une pensée libre et vivante, tel celui contre lequel il se rebellait : l'infailibilité de la technologie. Connaissant sur le bout des doigts son histoire des échecs modernes, il reliait ses phases successives aux grands courants de pensée artistiques, culturels et sociaux des deux siècles écoulés : romantisme, classicisme, hyper-modernisme, rationalisme scientifique... Il admettait que chacun avait nourri le jeu d'apports théoriques et pratiques essentiels et ne niait pas non plus que le dernier en date, caractérisé par l'usage de la technologie cybernétique, l'ait également enrichi. Chaque courant émergent, cependant, ne faisait jamais table rase des acquis des précédents, le processus d'évolution procédait par intégrations qui, au fur et à mesure de leur succession, alimentaient le corpus de connaissances.

¹ Fritz, Rybka : moteurs d'analyse de parties d'échecs

Il suffit à quiconque d'observer le déroulement d'une partie d'échecs pour parvenir aux mêmes conclusions que Rezvani. Deux adversaires qui se font face, un échiquier et des pièces qui sont alternativement mues par l'un et l'autre. Les joueurs pensent, réfléchissent, calculent, élaborent des stratégies... Certes. Mais ne font-ils réellement que cela ? Sous leur masque d'apparente impassibilité, ne perçoit-on pas, chez l'un un léger tremblement des mains au moment de jouer un coup mûrement médité, chez l'autre l'exsudation de quelques gouttes sur son front plissé lorsqu'il est sous le feu d'une attaque ? Ces manifestations incongrues ne trahissent-elles pas un submergement de leur raison raisonnante par des émotions incontrôlées ? L'irruption dans leur cortex frontal de perturbations issues de leur cerveau limbique ? Oubliées, à ces instants de vérité, les analyses objectives et les préparations maison, conçues avec l'assistance de logiciels hyperpuissants. Ne sont plus, devant l'échiquier, que deux êtres à l'ego vulnérable, agissant sous l'empire de leurs peurs et de leurs désirs.

Firouz Adani serait du voyage à Marrakech. Le grand maître Ali Reza Rezvani l'avait choisi comme secondant en vue de sa préparation pour le Championnat du monde et il tenait dès lors à ce qu'il l'accompagnât jusqu'au bout... Jusqu'au titre, qui sait ?

Rezvani dut batailler ferme pour défendre son point de vue. Diverses instances l'en dissuadèrent, qui souhaitaient lui adjoindre un grand maître dans les papiers du pouvoir. La direction du Renseignement et de la sécurité nationale voulait en outre lui imposer la présence durant le match des « préparateurs mentaux » Mohammad et Hachemi. Après un long bras de fer psychologique, les deux parties transigèrent : Firouz Adani serait le secondant officiel du grand maître, les *pasdaran* seraient ses « coaches ».

Marrakech, 4 juin

Le commissaire a convoqué tôt dans la matinée l'équipe dédiée à la surveillance du Championnat du monde d'échecs - une poignée d'hommes auxquels il accorde toute confiance - afin de finaliser le dispositif qu'il a mis au point la veille.

La nuit durant, d'obsédantes pensées ont hanté son esprit, qui lui ont valu une abominable insomnie. Ce n'est qu'aux alentours des cinq heures qu'il s'est enfin assoupi, peu avant d'être tiré de son lit par l'horripilante sonnerie du réveil. Il est, en ce matin pourtant annonciateur d'une radieuse journée, d'une humeur de dogue que ne parviennent à dissiper, ni les bienveillantes attentions de Khadija, son épouse bien-aimée, ni les folâtres éclats de voix de Marwan et Najat sous les orangers du patio, ni les succulentes crêpes nappées de miel, disposées sur une soucoupe auprès de son café, dont il se délecte de coutume. C'est ruminant et grommelant qu'il parcourt à pied les quelques hectomètres le séparant du commissariat de la Medina, répondant du bout des lèvres aux *es-salam ali-koum*¹ et *labess*² des affables commerçants qu'il croise chaque matin.

Parmi les policiers qui se retrouvent dans le hall du commissariat, seul l'inspecteur Fouad Idrissi a été mis dans la confiance par le commissaire. Ce dernier est pour l'heure confiné dans son bureau afin de mettre une dernière main aux préparatifs du briefing. Sa tâche préliminaire sera de convaincre chaque membre de son équipe du bien-fondé de la mission qu'il va leur confier. Déjà, il anticipe les interrogations de ses hommes quant à l'ampleur du dispositif qu'il a imaginé par rapport à « l'insignifiance » de l'événement, du moins concernant le maintien de l'ordre.

¹ Bonjour

² Comment ça va ?

Benmansour punaise sur le planisphère du continent africain, couvrant en partie une cloison de son bureau, le plan de l'hôtel *Atlas Souss* qu'avec minutie il a dressé la veille au soir avec l'aide de son directeur. Il invite ensuite à venir le rejoindre les policiers qui patientent dans le hall en sirotant leur café ou leur thé à la menthe. La pièce est exigüe, quelques chaises y ont été disposées, réduisant encore l'espace pour se mouvoir – cela fait des lustres que le commissaire réclame en vain à son administration une salle de réunion digne de ce nom – mais toute la petite escouade parvient tant bien que mal à s'y caser.

Après un bref rappel de l'événement débutant le lendemain, au cours duquel s'échangent de perplexes regards entre les policiers attentifs, le commissaire Benmansour s'efforce d'éclairer ses auditeurs sur les raisons qui l'ont amené à les mobiliser en nombre.

- Vous savez, ou peut-être l'ignorez-vous, que la République islamique d'Iran et l'État hébreu sont depuis longtemps à couteaux tirés. Les provocations des ayatollahs iraniens auxquelles répondent les vociférations des dirigeants israéliens ont conduit la tension à son comble. Et aujourd'hui, nous, le Royaume du Maroc, qui n'avons jamais pris parti dans ce conflit larvé, héritons de l'accueil d'un Championnat du monde d'échecs qui va opposer deux joueurs de ces nations...

À ce point de son discours, le commissaire s'interrompt quelques instants afin de laisser à ses hommes le temps d'en digérer les prémices.

- Nous sommes pris entre deux feux, c'est ça, *Ssi Abdelaziz* ? questionne le gardien de la paix Ali Benjelloul.

- En quelque sorte, Ali, tu as résumé la situation. Et nous devons naturellement observer une stricte neutralité. C'est entre autres pour sa position non partisane que notre Royaume a eu l'honneur d'être choisi pour accueillir le Championnat du monde d'échecs. En haut lieu, on compte sur nous pour que la rencontre se déroule pour le mieux. Nous devons en

conséquence, nous, forces de sécurité, veiller au grain. En toute discrétion, cela va sans dire ! D'ailleurs, nous serons tous en civil durant cette mission, inutile de le préciser.

- Mais que peut-il se passer de délictueux, questionne à son tour le brigadier Ahmed Benhaddou. Un match d'échecs, y'a pas de hooligans comme au foot ! C'est quand même pas la guerre !

- Dieu seul le sait ! Une guerre psychologique, très probablement. Espérons qu'elle ne dégènera pas en incidents sur notre sol, que nous aurions alors à gérer, intervient l'inspecteur Fouad Idrissi.

- *Incha Allah !* C'est une lourde responsabilité, *Ssi* Fouad, remarque pertinemment Benhaddou.

- Je suis heureux de te l'entendre dire, réagit à son tour le commissaire. J'en suis le premier conscient mais si je vous engage sur cette opération c'est que je vous fais entièrement confiance pour la mener au mieux. Notre mission sort du cadre traditionnel, mais je suis convaincu que vous accomplirez parfaitement les tâches qui vous seront dévolues, poursuit-il sur un ton solennel... Bien, passons aux aspects concrets.

Se saisissant prestement de sa longue règle en bois – souvenir de ses années de collègue - il se lève de son coin de table pour se diriger vers le mur où est affiché le plan de l'hôtel *Atlas Souss*.

- L'hôtel comporte une entrée principale qui donne sur l'avenue du Président Kennedy. Ahmed et Ali seront affectés à sa surveillance. À proximité du portail, qui reste ouvert durant la journée, se trouve une guérite où se tient un vigile qui appartient au service de sécurité de l'établissement. Son rôle est de vérifier visuellement l'identité des personnes entrantes et de manœuvrer la barrière à bascule pour laisser passer les véhicules qui se rendent sur le parking et les taxis qui amènent des clients. Il a reçu des consignes pour renforcer les contrôles dès aujourd'hui et jusqu'à la fin du match et au départ des délégations. À vingt-trois heures, il

termine son service et ferme la grille du portail... Ali, puisque tu es encore célibataire, tu feras les nuits. Et pas question de dormir dans la guérite, il s'agit de veille active jusqu'au lever du soleil !

Les allusions du commissaire provoquent quelques rires étouffés parmi les collègues de l'infortuné gardien de la paix, connu pour ses déboires sentimentaux et sa propension aux longues siestes.

- *Wakha, Ssi Abdelaziz !* Je serai fidèle au poste, c'est un grand honneur, acquiesce Ali Benjelloul en se mettant au garde-à-vous.

- Ça va comme ça, Ali, pas besoin d'en rajouter, je compte sur ta vigilance. Au moindre doute, tu m'appelleras sur mon portable, je serai joignable à n'importe quelle heure. Bien, Ahmed, tu relaieras Ali dans la journée. Tu ne risques pas de t'ennuyer avec le vigile Sebbar, il est plus bavard qu'une pie. Que ça ne t'empêche pas pourtant d'ouvrir l'œil !

- OK, *Ssi Abdelaziz, ma kayne mouchkil¹ !* Tu te souviens de l'affaire du Jardin Majorelle, rappelle à son supérieur le brigadier Benhaddou, alias Ahmed « Œil de faucon ».

- Naturellement ! C'est grâce à ta perspicacité que nous avons pu démanteler ce réseau de pickpockets qui dévalisaient les touristes et les mettre sous les verrous. C'est bien pour cette raison que je t'attribue ce poste-clé... Au fait, Ahmed, tu joues aux échecs ?

- *La² !* Mais je suis un champion aux dominos. Demande donc à l'inspecteur Belali qui ne veut plus m'affronter !

- Je te crois sur parole. Tu devrais te mettre aux échecs, tu as toutes les qualités requises. Avec Fouad, on pourrait presque monter un club, lance le commissaire afin de détendre l'atmosphère.

- Bon, reste l'entrée des fournisseurs sur l'avenue el Qadissia, reprend-il plus sérieusement. De l'avis du directeur de l'hôtel, celle-ci n'appelle pas de surveillance

¹ Pas de problème

² Non

particulière. En dehors des horaires de livraison où un *chaouch*¹ est présent, le portail à double battant est toujours verrouillé... Quant à nous trois, Driss, Fouad et moi-même, nous serons présents à l'intérieur du complexe hôtelier durant la journée. Notre rôle consistera à rester aux aguets afin d'anticiper le moindre incident, notamment durant les parties qui se dérouleront l'après-midi.

Pour conclure, Benmansour n'omet de leur désigner d'un geste éloquent le précepte mnémotechnique du rhéteur Quintilien - qu'il a fait sien en le calligraphiant patiemment en arabe – affiché depuis des années au-dessus de son bureau : *Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando ?*² Piqûre de rappel à sa méthode si se produisait d'aventure quelque événement requérant l'exercice de leur intelligence policière.

¹ Gardien, concierge

² *Qui, quoi, où, par quels moyens, pourquoi, comment, quand ?* : formule résumant les questions à se poser lors d'une investigation policière

5 juin

En provenance de Tel-Aviv-Jaffa, via Madrid, l'Airbus A320 de la compagnie Iberia atterrit peu avant quatorze heures à l'aéroport Menara.

Dans le hall des arrivées, le directeur de l'hôtel *Atlas Souss*, escorté d'un porteur qu'il vient d'enrôler sur le parking, patiente en retrait d'une foule bigarrée au comble de l'agitation. Dès que les premiers passagers se présentent à la sortie de la zone douanière, il brandit au-dessus de la marée de têtes, qui gênent en partie sa vision, un panneau à l'en-tête de l'hôtel sur lequel s'inscrivent en lettres capitales les nom et titre de l'hôte attendu :

M. BORIS BRONSTEIN – CHAMPION DU MONDE D'ÉCHECS

Au même moment, une silhouette discrète arpente le hall à pas nerveux, lançant de temps à autre un œil aigu sur la photographie glissée dans sa paume. Il s'agit bien du grand maître Bronstein qui s'avance à présent : Benmansour l'identifie sans hésiter, en dépit de son visage aux traits vieillis et de sa drue chevelure poivre et sel qui contrastent avec le portrait déjà ancien illustrant la rubrique *Wikipedia* qui lui est consacrée.

Avant son entretien de la veille avec le directeur de l'*Atlas Souss*, le commissaire supposait que toute une cohorte accompagnerait le Champion du monde lors de son séjour à Marrakech, ce qui ne manquerait assurément de leur compliquer la tâche. À son vif soulagement, son interlocuteur le détrompa, lui révélant que seules quatre chambres avaient été retenues par les Israéliens, aux noms du grand maître Bronstein, de Per Hansen, son secondant, du docteur Benyamin, sophrologue, et de Michel Guedj, président de la Fédération israélienne des échecs.

Plus tard, alors qu'il regagnait à pied le poste de police, ce fait lui revint en mémoire. Un curieux détail le mettait mal à l'aise et l'impression de soulagement qu'il avait de prime abord ressentie s'estompait inexorablement au fur et à mesure de sa progression hâtive au long de l'avenue el Qadissia. Ses pensées le ramenaient sans cesse à cet étrange constat : le grand maître israélien séjournerait à Marrakech sans gardes du corps pour assurer sa sécurité... Sitôt arrivé à destination, il s'en ouvrit à l'inspecteur Idrissi :

- Les Israéliens n'ont réservé que quatre chambres à l'*Atlas Souss*...

- Ah ! réagit instantanément l'inspecteur, ce n'est pourtant pas dans leurs habitudes d'envoyer une personnalité à l'étranger sans la flanquer d'une escorte !

- C'est exactement ce que je me suis dit, *khouya*¹. L'État hébreu ne compte jamais sur les pays hôtes pour veiller à la sécurité de ses ressortissants. Quelque en soit la raison, méfiance, paranoïa, culte du secret ou autre, c'est un principe chez eux... Y'a un truc qui cloche dans cette affaire.

- Ça peut signifier deux choses : soit ils estiment que Bronstein n'est pas une personnalité assez intéressante pour risquer quoi que ce soit sur notre sol, mais j'en doute vu le contexte et les enjeux, soit ils ont pris des dispositions qu'ils souhaitent garder secrètes. J'en ajouterais bien une troisième, mais peu probable : les bodyguards ne seraient quand même pas descendus dans un autre hôtel ?

- *La, la !* Ce serait incohérent ! Ça ne colle pas avec l'idée d'une surveillance rapprochée. Je penche plutôt pour ta deuxième hypothèse. Mais je n'aime pas du tout ça... Je n'ai rien a priori contre une collaboration franche et ouverte avec des services de sécurité étrangers, dans l'intérêt général, mais je réproouve les opérations en sous-main qui s'avèrent souvent non productives, sinon risquées. Écoute, il faut absolument résoudre la question des gardes du corps, on ne peut pas se contenter de suppositions.

¹ Mon frère, mon ami

- La liste des passagers du vol Iberia, suggéra Idrissi. On pourrait savoir qui a embarqué au départ de Tel-Aviv et qui a embarqué à l'escale de Madrid, ça nous donnerait déjà des indications. Qu'en penses-tu ?

- C'est une piste... Mais ils ont pu aussi voyager sur un autre appareil... De toute façon, je compte être demain à l'aéroport pour attendre le vol de Tel-Aviv. J'y resterai ensuite jusqu'à l'arrivée des Iraniens, dont l'avion atterrit deux heures plus tard. Il s'agit de ne pas les oublier ceux-là !

- Combien seront-ils, de leur côté, nos Persans ?

- Eh bien ! D'après le directeur de l'hôtel, huit chambres ont été réservées par l'intermédiaire d'une agence de tourisme iranienne. On connaît leur identité, mais mystère sur leur fonction respective. Probablement un ou deux secondants pour assister le grand maître et un représentant de leur Fédération nationale, quant aux autres, je n'en sais rien.

- Peut-être des porte-parole du régime, des dignitaires ? Voire... des gardiens de la révolution ?

- Hum ! Tes hypothèses sont intéressantes... En tout cas je doute que des *pasdaran* se présentent comme tels au grand jour, leur réputation est bien trop sulfureuse. Bon, demain est un autre jour, nous en saurons plus après l'arrivée de tout ce beau monde, *Incha Allah !*

Deux personnes encadrent le grand maître Bronstein. Son sophrologue et le président de la Fédération, devine le commissaire. Quant à Hansen, son secondant, il n'est attendu que dans la soirée, en provenance de Copenhague. « Quatre chambres réservées, quatre *sidi*¹ » : le compte est bon, note-t-il, avant de s'attacher à l'observation détaillée du grand maître, autant par conscience professionnelle que par curiosité personnelle.

¹ Messieurs

Le Champion du monde paraît détendu, plus que ne l'exigeraient les circonstances, se figure Benmansour. « Mais après tout, qu'est-ce que j'en sais ? Que sais-je de la psychologie des champions d'échecs ? Et de leur préparation physique et mentale ? *Walou¹* ! » reconnaît-il en toute franchise. Il comprend la présence d'un sophrologue, avec toute cette tension nerveuse qui doit s'accumuler au fil des parties. Entraîné physiquement aussi, observe-t-il, en voyant passer sous ses yeux le grand maître israélien qui ne correspond en rien à l'image que l'on peut se forger a priori d'un joueur d'échecs. Le teint hâlé, la stature athlétique, l'allure décontractée et un large sourire qui découvre une parfaite dentition, il ressemblerait davantage à un joueur de tennis ou bien à un surfeur, tel ceux qu'on peut voir sur les plages d'Essaouira. Vieillissant certes, mais encore débordant d'énergie. Bref, il lui laisse de prime abord une impression de force tranquille, celle d'un homme prêt à relever tous les défis, notamment celui du jeune prétendant qui lui sera opposé au cours de la compétition à venir.

Benmansour n'a pas souhaité être présenté aux deux concurrents. Il préfère demeurer dans l'ombre. Un anonymat, est-il convaincu, nécessaire à la distance qu'impose la situation inédite à laquelle il se voit confronté. Il veut se garder de tout sentiment d'empathie ou d'antipathie à l'égard de l'un ou l'autre des joueurs. Aucun, non plus, de ses hommes ne sera autorisé à les approcher de près durant la rencontre, hors événement imprévisible...

Parquée devant l'aérogare, une luxueuse limousine Mercedes attend ses passagers. Dès qu'il les aperçoit, précédés du pousseur de chariot à bagages, son chauffeur en livrée, un fez vissé sur le crâne, s'empresse de quitter son habitacle climatisé afin de leur ouvrir les portières en se ployant exagérément, tandis que le porteur enfourne les valises dans le coffre.

Quelques dizaines de mètres en arrière, l'inspecteur Idrissi, au volant de sa Peugeot 405 fatiguée, s'apprête à prendre en chasse la limousine, comme convenu avec Benmansour. Or,

¹ Rien du tout

au moment où il s'apprête à démarrer, un agent de la circulation se met à tambouriner sur la vitre de son véhicule intercalé dans la file de taxis pour lui signifier, en brandissant son carnet de PV, qu'il est en infraction.

- *Boulliss¹ ! Balek² !* aboie Idrissi en lui collant au visage sa carte d'officier de la Sûreté nationale.

- *Smehl-i³ Ssi* Inspecteur, *smehl-i...* se confond l'agent en excuses, *bes slama⁴ !*

Ce stupide incident a fait perdre quelques précieuses secondes à l'inspecteur Idrissi. Il démarre en trombe pour tenter de rejoindre la Mercedes qu'il aperçoit s'engager à vive allure sur la bretelle de sortie de l'aéroport. Son attention est néanmoins attirée par la manœuvre d'une berline de location qui s'est glissée entre leurs deux véhicules. Intrigué, il appelle aussitôt le commissaire, resté à l'intérieur de l'aérogare pour consulter la liste des passagers du vol d'Iberia.

- Abdelaziz ! Une Laguna gris métallisé louée chez Avis, immatriculée 48556 *alif* 26, file la limousine. Deux hommes à bord... Je suis derrière eux... l'informe-t-il sous l'empire de l'excitation.

- Pas de panique, *khouya* ! Il s'agit certainement de nos bodyguards. Ils ont dû arriver sur un vol précédent, louer un véhicule et attendre sur le parking l'arrivée de Bronstein. Garde le contact et tiens-moi au courant dès que tu arrives à l'hôtel.

- *Wakha* ! Je leur colle au train. À plus !

Benmansour a minutieusement épluché la liste confiée par l'agent de comptoir de la compagnie espagnole. Hormis une famille de touristes, l'ensemble des passagers israéliens ont débarqué à Madrid. Il note en revanche que deux ressortissants espagnols embarqués à

¹ Police

² Dégage

³ Excuse-moi

⁴ Au revoir (pars en paix)

Tel-Aviv-Jaffa ont poursuivi leur voyage jusqu'à Marrakech. Ce fait insolite trouble le commissaire : « Touristes...? Hommes d'affaires...? » Le voilà griffonnant sur son calepin le nom des deux « suspects » avant de rappeler son collègue.

- Allô, Fouad ! Tu es arrivé...? Pas encore... Bon, tu te renseigneras auprès du réceptionniste de l'*Atlas Souss*. Je veux savoir si des dénommés José Pérez et Jesus Manzanares, de nationalité espagnole, ont retenu des chambres. Ils étaient sur le vol d'Iberia. Sinon, tout est sous contrôle ? Tu les suis toujours... ? Bon, garde tes clients à l'œil, moi j'attends les Iraniens.

Pour accueillir le grand maître israélien, une charmante réception est organisée au *Blue Note*, le piano-bar de l'hôtel qui jouxte la piscine. Suivant l'inévitable speech de bienvenue du directeur, sont servis à volonté cocktails de jus de fruits, verres de thé à la menthe et pâtisseries. Pour couronner le tout, se succèdent une série de petits spectacles de danses, chants et percussions, dans le style *gnawa*¹. Cette cérémonie de bon aloi charme Boris Bronstein qui complaisamment lève son verre aux toasts qui lui sont portés, n'ayant cependant d'autres pensées en tête que celles de plonger dans les eaux tentantes du bassin avant de se cloîtrer dans ses appartements pour vérifier une fois de plus les variantes d'une préparation inédite, concoctée à l'occasion de ce Championnat du monde.

De son côté, l'inspecteur Idrissi parvient à capter discrètement l'attention du directeur, momentanément seul au détour d'une allée, pour le distraire un court instant de ses occupations.

- *Es-salam ali-koum ! Labess...?* Plus tard, plus tard, je suis très occupé, *Ssi* Inspecteur, anticipe son interlocuteur.

- *El-hemdou Allah*²! Juste une minute, c'est d'une importance capitale. Je souhaiterais instamment consulter le registre des entrées. Pour les besoins de la sécurité.

- *Wakha !* Suis-moi jusqu'à la réception, se résout en soupirant le manager surmené, afin de respecter la promesse de collaboration inconditionnelle qu'il a donnée aux autorités policières.

En consultant le registre, Idrissi constate que le directeur de l'hôtel a fait preuve de bon sens en répartissant les Iraniens et les Israéliens dans des chambres situées dans les ailes

¹ Style de musique du sud marocain

² Ça va, Dieu merci

opposées de l'établissement. Il parcourt dans le moindre détail la liste des occupants de « l'étage israélien » : « Voyons... B. Bronstein, grand maître international d'échecs, Israël, ch. 201... P. Hansen, entraîneur, Danemark, ch. 203... Dr. Benyamin, sophrologue, Israël, ch. 205... M. Guedj, président de la Fédération israélienne des Échecs, Israël, ch. 207... Ah, tiens ! J. Pérez, chef d'entreprise, Espagne, ch. 202... J. Manzanares, directeur import-export, Espagne, ch. 204... Ces deux-là logent juste en face des grands maîtres Bronstein et Hansen... Bizarre ! » Il continue de parcourir la liste : « S. Papadopoulos, chef d'entreprise, Grèce, ch. 206... K. Sparkis, directeur de société, Grèce, ch. 210... Hum ! C'est on ne peut plus louche, ça fait beaucoup de businessmen dans le secteur des Israéliens... Ils sont décidément très forts pour brouiller les pistes... Abdelaziz a eu du flair ! »

Il lui reste une petite vérification à effectuer auprès du réceptionniste pour être sûr de son fait.

- Ces chambres, interroge-t-il en désignant celles des « hommes d'affaires », c'est vous qui les avez attribuées ?

- *La ! Ssi* Inspecteur, elles ont été réservées par des agences sur Internet. Elles ont versé des arrhes. Ces chambres, pas d'autres, elles ont toutes précisé. Les chambres étaient destinées à des gens importants, des hommes d'affaires. On a dû faire déménager des clients... Elles étaient très... convaincantes, je dois dire.

- *Choukrane !* Quelle excellente mémoire !

- *Bla jmil¹*, *Ssi* Inspecteur, à ton service.

En s'éloignant du comptoir, l'inspecteur Idrissi se frotte les mains d'un air satisfait. « Hé ! Hé ! Super boulot, Fouad ! se félicite-t-il avec une certaine complaisance. Informons immédiatement Abdelaziz ! »

¹ Il n'y a pas de quoi

- Les deux de la Laguna et tes deux Espagnols ont réservé des chambres en face de celles des Israéliens, résume-t-il. Il s'agit certainement d'hommes appartenant aux services secrets israéliens, j'imagine... Le *Mossad* ?

- Sans doute, sans doute... Protection rapprochée... Ça peut nous faciliter la tâche. J'espère seulement qu'ils se cantonneront à ce rôle, *Incha Allah* !

- Que veux-tu dire par là ? Ils pourraient espionner les Iraniens, par exemple ?

- Je n'en sais fichtrement rien ! Pas de supputations hâtives. En tout cas, il va falloir garder un œil sur eux. Tu es sur le coup, Fouad !

- *Wakha* ! T'inquiète, je ne vais pas les lâcher d'une semelle !

Tout en poursuivant cette conversation téléphonique, l'inspecteur s'en est retourné aux abords de la piscine, dans laquelle la suffocante chaleur de cet après-midi de juin a précipité une fournée de touristes. Il aperçoit, fendant la molle masse des corps immergés, le grand maître Bronstein qui, imperturbable, aligne les longueurs sous les regards intrigués de spectateurs indolemment étendus dans les transats alignés tout autour du bassin.

Consciencieux, il jette un coup d'œil circulaire afin de localiser les hommes qu'il est chargé de surveiller, les soupçonnant de rôder d'ores et déjà dans les parages. Sous les claies en roseau qui abritent quelques tables, il repère finalement, déambulant tout en sirotant des jus de fruits, un duo insolite dont l'habillement tranche avec les tenues nonchalantes et décontractées des vacanciers. Ray-Ban opalescentes, chemises sombres cintrées, baskets de marque en cuir, costumes décontractés, coupes de cheveux ultracourtes et barbes de trois jours, ils n'ont pas non plus l'allure compassée des hommes d'affaires qui peuplent à Marrakech les séminaires d'entreprise.

« Les señores Pérez et Manzanares, présume-t-il. Ils ne font pas illusion avec leur look de barbouzes. Repérables comme le nez au milieu de la figure ! »

Abdelaziz Benmansour n'est plus fait pour ces interminables attentes. L'impatience, cette funeste ennemie du policier, l'a irrémédiablement gagné. Le spectre de la vieillesse approchant a engendré chez lui un impérieux besoin d'emplir sa vie d'incessantes occupations pour fuir l'uniformité déprimante de journées sans surprises.

Aussi vire-t-il à présent, tel un fauve dans son enclos, dans le hall de l'aérogare, entre deux cafés engloutis sur le pouce à la cafétéria de la galerie. À sa fièvre vient s'ajouter une sourde irritation lorsque, lorgnant pour la énième reprise le tableau déroulant des arrivées, il lit :

CASABLANCA ATLAS JET... DELAYED 35 MINUTES

« Merde ! Foutu avion ! » peste-t-il, tout en se dirigeant d'un pas résolu vers le comptoir d'Atlas Jet.

- Problème technique, rien de grave, repartit une impassible hôtesse d'accueil à sa brusque demande d'explications.

Benmansour doit se contenter de cette réponse évasive, admettant que son interlocutrice n'en sait elle-même pas davantage. Ce retard... Il se prend fugacement à échafauder d'improbables scénarios bâtis sur la présence du grand maître iranien à bord du vol en provenance de Casablanca... Mais finit par museler ses craintes bâties sur du sable. D'humeur rassérénée, il se décide à prendre son mal en patience en s'absorbant dans l'épluchage de la rubrique « International » du *Monde*.

Peu avant dix-sept heures trente, le vol en provenance de Casablanca est enfin annoncé. Le commissaire a l'impression de vivre un remake : la limousine qu'il entr'aperçoit au travers des issues vitrées de l'aérogare se garer au centimètre près à l'emplacement où elle stationnait plus tôt dans l'après-midi, le directeur de l'hôtel pourvu de son panneau d'accueil qui se dirige vers le hall des arrivées, la même foule bourdonnante qui se presse... Un seul détail

différencie les deux scènes : la survenue d'une seconde limousine qui vient se glisser derrière la première.

« Ah ! Deux limousines... Ils sont venus en nombre, nos amis iraniens, en déduit le commissaire. Eh bien ! Ce Championnat du monde d'échecs, c'est une véritable aubaine pour le business de l'hôtel *Atlas Souss* ! »

Comme deux heures plus tôt, il reste en retrait de la cohue tout en se ménageant un angle de vision qui lui permettra de guetter l'arrivée du grand maître Ali Reza Rezvani et de sa suite. Les voilà enfin ! En groupe compact, ils mettent le cap sur le directeur pour, quelques instants plus tard, se diriger en sa compagnie vers la sortie.

Benmansour gagne rapidement son véhicule. Il a juste le temps de tirer quelques bouffées du cigarillo qu'il vient d'allumer avant que les hommes ne s'engouffrent dans les Mercedes et ne soient chargés leurs bagages. En dépit de la distance qui l'en sépare, il identifie aisément le grand maître, un jeune homme de frêle constitution et d'allure anodine, engoncé dans un strict costume de couleur sombre et affublé de lunettes aux verres cerclés de métal. « L'antithèse absolue de Bronstein », constate le commissaire. À de subtils détails émanant de son attitude, il perçoit néanmoins qu'au-delà de ses traits physiques, le grand maître Rezvani est animé d'une volonté inflexible et d'une force mentale comparables à celles de son futur adversaire, qualités primordiales pour défendre ses conceptions sur l'échiquier.

6 juin

Brève et sobre serait la cérémonie d'ouverture, conjointement orchestrée par le Président de la Fédération internationale des échecs, le très controversé milliardaire ouzbek Soultan Boukharov, celui de la Fédération royale marocaine et le maire de Marrakech. Chacun prononcerait une petite allocution avant que l'arbitre principal de la rencontre, l'Indien Jha Singh, n'énonçât les points de règlement qui la régirait. Aucune de ces personnalités, non plus que les membres des délégations de l'État hébreu et de la République islamique d'Iran, ne souhaitaient prolonger outre mesure la cérémonie et la présentation officielle des candidats au titre. Plus courtes seraient-elles, moins probables seraient les risques d'incidents diplomatiques prématurés entre les deux camps. C'est ce qu'avait confié le maire au commissaire Benmansour.

- La cérémonie inaugurale ne s'éternisera pas, *Ssi Abdelaziz*, assura l'édile.

- Tant mieux, tant mieux, *Ssi Lahcen*, répondit laconiquement le commissaire, se réjouissant en silence de cette excellente nouvelle, lui qui ne détestait rien tant que subir ces interminables et ennuyeux discours, généralement prétextes à ne mettre en valeur que la personne de leurs orateurs. Il en a eu son content de ces obligations au cours de sa carrière, se retrouvant plus d'une fois à sommeiller durant des péroraisons particulièrement soporifiques avant que l'un de ses voisins ne l'éveillât d'un discret coup de coude.

Une fois achevés les laïus officiels, faisant en termes élogieux les panégyriques des champions en présence, Jha Singh, avec dans son sillage Raul Cienfuegos, l'arbitre cubain qui l'assistera, s'avance vers un micro pour préciser les modalités de la rencontre.

- Le match se déroulera en douze parties, au rythme d'une partie par jour. Chacun des candidats aura la possibilité de solliciter une journée de repos durant celui-ci. Si le score est nul à l'issue de ces douze parties, l'on procèdera à des prolongations sous forme d'une série de six parties de vingt minutes, puis, le cas échéant, à une épreuve finale de *blitz*¹ dont le vainqueur sera proclamé Champion du monde.

Le commissaire loue l'arbitre d'avoir été aussi concis, évitant de noyer sa présentation dans de superfétatoires détails. Il s'étonne par ailleurs que ni l'un ni l'autre des adversaires n'aient formulé d'exigences particulières quant aux conditions de jeu. Il a en effet eu écho de Championnats du monde qui, par le passé, ont vu leurs protagonistes faire assaut de revendications saugrenues, parfois assorties de chantages, concernant d'absurdes bagatelles, tels la hauteur de leur siège, les conditions d'éclairage, l'isolement par rapport au public et *tutti quanti*. Le paranoïaque mais néanmoins génial Bobby Fischer, sacré Champion du monde à Reykjavik en 1972, lors du match qui l'opposa à Boris Spasski, tenant du titre, fut sans conteste celui qui porta au paroxysme ces procédés excentriques.

Les grands maîtres Bronstein et Rezvani sont assis à distance, nichés au sein de leur délégation respective. Aucun des deux ne paraît outre mesure impressionné par le décorum et le cérémonial, non plus que par les discours laudateurs à leur endroit des intervenants successifs. Ils paraissent même singulièrement absents, comme si tous ces préliminaires ne les concernaient nullement et que, déjà, leurs intimes pensées se tournaient vers ce qui leur importe en vérité : le pur combat sur l'échiquier.

Le commissaire Benmansour, quant à lui, se prend fugacement à douter... Les cérémonieux précédents à la rencontre sont empreints d'un tel consensus et d'un tel formalisme qu'il commence à croire que ses appréhensions quant à de potentiels incidents

¹ Partie d'échecs de cinq minutes par joueur

sont totalement dénuées de fondement. Face aux membres des deux délégations, impassiblement alignés sur l'estrade, il peine à les imaginer ourdissant des complots et tramant des manœuvres qui viseraient à torpiller le match. Qui plus est, la banderole de la Fédération internationale des échecs, appendue au-dessus de la brochette de ces honorables personnalités, ne porte-t-elle pas son œcuménique devise : *Gens una sumus* – « Nous sommes une famille » traduit-il mentalement, se remémorant ses rudiments de latin – qui postule qu'hors l'arène des soixante-quatre cases il ne saurait exister de conflits opposant les adeptes du noble jeu, quels que soient leur nationalité, leur genre, leur origine sociale, leur conviction politique, leur religion, ou toute autre caractéristique fondant leur diversité.

Instruit par l'expérience, il se garde néanmoins de tout angélisme. Il sait fort bien, en raison de sa carrière longue et de sa culture vaste, que ce genre de profession de foi pèse peu face au poids des enjeux politico-idéologiques. Il se souvient que le jeu d'échecs a, par le passé, trop souvent été pris en otage lors d'importantes compétitions telles que le Championnat du monde. Et reste par conséquent convaincu que ne doit se relâcher sa vigilance, non plus que ne doit s'alléger pour l'heure le dispositif de veille qu'il a mis en place.

L'incident qui se produit avant même que ne soit joué le premier coup de la rencontre le conforte du reste dans ses sagaces résolutions.

Les photographies des seize champions du monde du passé ont été exposées sur les murs du salon d'apparat où se va se dérouler le match, en hommage aux illustres prédécesseurs de Bronstein. Les portraits de William Steinitz, Emmanuel Lasker, José Raul Capablanca, Alexandre Alekhine, Max Euwe, Mikhaïl Botvinnik, Vassily Smyslov et Mikhaïl Tal font face en une rigoureuse symétrie à ceux de Tigran Petrossian, Boris Spassky, Bobby Fischer, Anatoly Karpov, Garry Kasparov, Vladimir Kramnik, Vishanathan Anand et Magnus Carlsen, tandis que celui de Boris Bronstein, actuel tenant du titre, trône au-dessus de l'estrade, à

l'aplomb de la table de jeu. Le regard baissé, scrutant un échiquier avec un froncement de sourcils, le grand maître portraiture pourrait aussi donner l'impression aux spectateurs qui lui font face d'un juge s'appêtant à rendre son verdict à l'observation des parties qui se dérouleraient sous ses yeux. Cela n'échappe à la délégation de la République islamique d'Iran dont deux des membres, sitôt achevés les discours inauguraux et la déclaration arbitrale, manifestent bruyamment leur souhait de déposer une réclamation. Se présentant respectivement comme attachés spéciaux du vice-président, chef de l'Organisation du sport, et du ministre de l'Intelligence, ils exigent que soit décroché le portrait du Champion du monde en titre, la présence de ce dernier ne visant selon eux qu'à « déstabiliser » leur candidat. Des termes accusateurs, tels « manipulation... manœuvre déloyale... privilège inadmissible » ponctuent la diatribe de l'envoyé du chef de l'Organisation du sport. Sans aller jusqu'à évoquer un « complot sioniste », la langue de bois dont il use le sous-entend de façon implicite.

Dès la prise de parole de l'officiel iranien, le grand maître Rezvani blêmit, tandis que ses traits douloureusement se crispent, trahissant le trouble qui le saisit. On le sent prêt à s'avancer pour intervenir, mais une poigne ferme le retient par le bras afin de l'en dissuader.

- Reste tranquille, Ali Reza Rzvani, nous protégeons tes intérêts, lui intime à l'oreille Mohammad, l'un de ses « préparateurs mentaux ».

« Eh bien, ça n'a pas tardé ! Nous y voilà » constate en silence le commissaire Benmansour.

Les Israéliens, faisant corps autour de leur champion, n'ont jusque-là bronché, mais à l'issue de la philippique proférée par le représentant de la République islamique, s'avance à

son tour le grand maître Bronstein, cause indirecte de l'incident, pour rompre le silence de mort qui a subitement envahi le salon d'apparat.

- Le grand maître Rezvani et moi-même étant les premiers concernés par les conditions dans lesquelles se déroulera ce match, je sollicite auprès des organisateurs l'autorisation d'avoir en privé un entretien avec mon adversaire. Nous vous ferons ensuite part de notre décision quant au sort à réserver à ce portrait de la discorde.

Aussi bien les officiels de l'État hébreu que ceux de la République islamique d'Iran sentent la situation leur échapper à l'issue de cette déclaration marquée du sceau du bon sens. Leur camp respectif est agité de remous divers en même temps que s'y amorcent des palabres à voix basse.

Assis derrière la longue table qui occupe une partie de la tribune, Soultan Boukharov et Jha Singh semblent de leur côté décontenancés par la tournure prise par les événements. Penchés l'un vers l'autre, ils entrent en concertation tandis que Raul Cienfuegos dissimule son embarras en brassant fiévreusement une liasse de points de règlement, en une vaine quête de solution. Le maire, quant à lui, s'est opportunément éclipsé, requis à ses dires par l'inauguration imminente d'un nouveau complexe de riads dans le quartier de la Menara...

L'auditoire, un temps coi, commence à son tour à bruisser. Les interprètes, qui jusqu'à l'incident traduisaient en arabe marocain les propos des intervenants formulés en langue anglaise, sont dès lors devenus muets. De fait, pour la majeure partie des spectateurs les événements auxquels ils assistent demeurent foncièrement énigmatiques. Cependant, au sein du bataillon de jeunes joueurs du *Menara Échecs Club* présents dans la salle, ceux en âge d'étudier l'anglais s'efforcent de transmettre aux autres ce qu'ils ont confusément compris de l'imprévisible imbroglio. Rapidement, par l'intermédiaire du « téléphone arabe », l'affaire du portrait est portée à la connaissance de l'ensemble du public, provoquant murmures de contrariété en cascade.

Soudain frémit la moustache ouzbek, tandis qu'un poing autoritaire, qui réclame le silence, s'abat sur la table.

- Grand maître Bronstein, ta demande est irrecevable. Elle outrepassé tes droits et devoirs de joueur. Seule la Fédération internationale des échecs, autorité organisatrice dont, je te le rappelle, je suis le président, est habilitée à régler ce genre de questions. Je décide en conséquence d'ajourner le match jusqu'à ce que je statue sur les suites à donner à la requête de Monsieur l'attaché spécial du vice-président iranien, chef de l'Organisation du sport, proclame Soultan Boukharov sur un ton qui ne tolère aucune réplique.

L'antipathie entre Bronstein et Boukharov est notoire et ne date pas d'aujourd'hui. L'exécration du premier à l'égard des autocrates de toute espèce n'a d'égale que la volonté farouche du second de mater les fortes têtes qui s'opposent à sa personne.

Nullement impressionné par la sentence assénée par le président, l'intéressé affûte sa réplique et sur un ton de miel l'interpelle à son tour.

- Président Boukharov, connaissant ta capacité de discernement, tu conviendras que si je te fais humblement, à titre personnel, la demande de décrocher ce portrait qui heurte ma modestie, tu ne pourrais qu'y souscrire...

Pris au dépourvu, Boukharov reste sans voix. On le sent chercher désespérément une riposte afin de garder la main et ne perdre la face.

- Grand maître Bronstein, finit-il par maugréer, je consens à accéder à ta requête que je juge raisonnable. Messieurs les arbitres, l'incident est clos, je vous prie d'établir le procès-verbal de ma décision, motivée par le respect de l'équité, ajoute-t-il sur un ton péremptoire.

Par une pirouette dont il est coutumier, le président Boukharov, bourrelé de suffisance, se convainc lui-même qu'il a gagné le bras de fer l'opposant au grand maître israélien.

- Quel matamore ! Qui est ce bouffon, Abdelaziz ? interroge l'inspecteur Idrissi qui a rejoint le commissaire dans la salle quelques instants plus tôt.

Benmansour, qui connaît par cœur la biographie du quidam, lui en délivre des bribes :

- Souldan Boukharov. Soixante-six ans. Un potentat ouzbek. Issu d'une famille d'éleveurs nomades. A bâti une colossale fortune sur les ruines du communisme. Détient des pans entiers de l'économie de son pays et des républiques voisines : énergie, transports, médias, industrie du coton... Mange à tous les râteliers, fricote avec les milieux d'affaires chinois. Ses relations avec les mafias russes restent à confirmer. N'a jamais eu suffisamment d'envergure ni de charisme pour entreprendre une carrière politique. En quête d'un poste de prestige, il a brigué il y a deux ans la présidence de la Fédération internationale des échecs. Piètre joueur au demeurant, il est parvenu à se faire élire, probablement grâce à des dessous-de-table versés à des Fédérations nationales minées par la corruption.

- Je vois... Charmant individu. Un imposteur, en quelque sorte. Il m'est de plus en plus sympathique ce Boukharov... Mais que s'est-il passé exactement avant mon arrivée ? Pourquoi cette embrouille avec Bronstein au sujet de son portrait ?

Benmansour l'instruit du contexte en retraçant dans ses grandes lignes l'historique de l'incident provoqué par les Iraniens.

- Si je comprends bien, c'est un coup de maître que vient de jouer Bronstein !

- Un homme très intelligent. Il a parfaitement manœuvré, aussi bien qu'il sait le faire sur un échiquier. Et il a complètement désamorcé la mine posée par les Iraniens.

- Mais pour en revenir à ce Boukharov, risque-t-il de nous causer des soucis ? Le portrait que tu m'en as dressé ne me dit rien de bon. Que fait-on avec lui ?

- Rien pour l'instant. Il a tout intérêt à ce que le match se déroule sans anicroches, car dans le cas contraire il aurait beaucoup à perdre. Il est trop imbu de sa personne et de sa

fonction pour se risquer à entrer en conflit avec l'une ou l'autre des parties. Nous ferons sa connaissance en temps voulu, il nous mangera dans la main, *khouya*, je peux te l'assurer.

Durant cet échange entre les deux policiers, un employé de l'hôtel vient dépendre le portrait controversé sous les regards triomphants des officiels de la République islamique. Le grand maître Rezvani, quant à lui, garde l'esprit encore agité de sentiments contradictoires mais retrouve peu à peu sa sérénité entamée par l'incident. À force de coups d'œil à la dérobée, il finit par attirer l'attention de Bronstein qui, lui semble-t-il, esquisse en retour un sourire de connivence. « Adversaire, mais aussi... allié » croit comprendre le joueur iranien...

A treize heures cinquante-cinq, l'arbitre Jha Singh convie les grands maîtres à rejoindre la table de jeu afin de procéder au tirage au sort des couleurs, qui alterneront au cours des parties suivantes. Cette opération s'effectue de la manière la plus prosaïque qui soit : au creux de l'un de ses poings, Jha Singh dissimule un pion blanc puis, bras tendus vers le champion du monde du titre, l'invite à faire son choix. C'est ainsi qu'opèrent tous les joueurs d'échecs de la planète pour déterminer celui qui bénéficiera de l'avantage du *trait*¹. D'un geste prompt, Boris Bronstein désigne la main droite qui dévoile une paume vide : c'est son challenger, en conséquence, qui conduira les Blancs lors de la première partie du match.

Sitôt le *trait* attribué, les grands maîtres s'installent de part et d'autre de l'échiquier dans leur confortable siège à accoudoirs, puis se serrent la main en silence avant que l'arbitre n'enclenche la pendule qui rythmera leur combat.

Ali Reza Rezvani avance résolument son pion roi de deux cases, mouvement initial qui est loin de surprendre le Champion du monde : son adversaire - inconditionnel admirateur du légendaire Bobby Fischer qui nantissait volontiers *1.e2-e4* d'un humoristique point d'exclamation (!)² - n'a jamais joué d'autre début au cours de sa jeune carrière. Bronstein s'abîme néanmoins dans la réflexion, le regard curieusement levé vers les dorures du plafond, comme s'il y recherchait la clé de sa défense. Portant à nouveau son attention sur l'échiquier, il empoigne finalement son Cavalier roi pour le visser sur la case *f6* : un coup provocateur, constitutif de la *défense Alekhine*, ainsi baptisée en hommage au champion russe qui lui a décerné ses lettres de noblesse. Bronstein, avec l'aide de son comparse Per Hansen, a spécialement préparé pour le match cette défense qui n'a jamais auparavant fait partie de son répertoire. L'effet de surprise, subtile arme psychologique du joueur de compétition, porte un

¹ Avantage procuré aux Blancs en jouant le premier coup

² Symbole échiquéen dénotant un bon coup

léger coup au moral du challenger qui escomptait ferrailer contre une *défense sicilienne*, dont Bronstein est l'un des plus experts théoriciens. C'est néanmoins sans hésitation qu'il riposte par le coup approprié. Loin d'imaginer que Bronstein se hasarderait à cette défense réputée peu ambitieuse, il ne s'y est sérieusement préparé, mais, rapidement, puisés dans sa banque de données cérébrale, émergent à sa conscience les schémas de jeu caractéristiques de la *défense Alekhine* qui vont orienter ses choix stratégiques. Son bagage théorique est du reste suffisamment étoffé pour affronter avec sérénité la plupart des lignes de jeu susceptibles d'être choisies par son adversaire.

Les deux grands maîtres ont joué *a tempo*¹ la suite de coups qui aboutit au *système moderne*. Désireux d'éviter la ligne principale analysée sous toutes ses coutures par des générations de théoriciens, Bronstein en dévie précocement afin de conduire la partie hors des sentiers rebattus.

Au quarante-cinquième coup, Rezvani médite longuement, les tempes enserrées entre ses paumes, en dépit de la menace de *zeitnot*² qui se profile – il lui reste à peine douze minutes alors que le cadran de son adversaire en affiche vingt-huit. Les secondes, puis les minutes, inexorablement s'égrènent, sans que le grand maître ne se déporte de son impassibilité. Seul son regard pénétrant qui n'a de cesse de parcourir l'échiquier le long de ses diagonales, colonnes et traverses, trahit l'intensité de sa réflexion. Les dernières fatidiques cinq minutes sont désormais entamées et Rezvani ne s'est toujours pas résolu à déplacer pion ou figure. Face à lui, le champion de monde, rencogné dans son fauteuil en une posture faussement décontractée, ne quitte pas pour autant des yeux l'arène aux soixante-quatre cases, maintenant sa concentration à son acmé.

Alors que son cadran vient d'afficher les trois minutes restantes, le grand maître iranien se décide enfin à jouer un pion avant d'enclencher la pendule. Lentement, Bronstein meut son

¹ En enchaînant rapidement les coups

² Manque critique de temps à la pendule

corps en avant pour se pencher à nouveau sur l'échiquier. Sur son front s'imprime un pli soucieux, en dépit du considérable avantage procuré par son avance au temps qui lui permettrait d'envisager l'avenir proche avec sérénité. Il comprend instantanément que ce mouvement de pion, longuement mûri, dénote une conception subtile remettant en cause ses probabilités de gain. Il n'a quoiqu'il advienne d'alternative que de capturer l'indésirable, planté comme une épine au cœur de son camp. Rezvani déroule sans surprise les phases de son plan : sa Dame retrouve sa toute-puissance sur la diagonale ouverte par son quarante-cinquième mouvement. S'ensuivent quelques coups forcés et quand vient l'heure pour le grand maître iranien de jouer le cinquante-et-unième, il ne lui reste qu'une trentaine de secondes. Saisissant promptement sa Tour, il l'offre délibérément en sacrifice par la capture d'un pion protégeant le roque adverse, un « don » que ne peut décliner le Champion du monde sous peine d'un mat en deux coups. Les deux joueurs se regardent alors et sans échanger une parole scellent la paix par une poignée de mains, la prise de la Tour blanche ayant pour suite évidente l'échec perpétuel – ultime recours des joueurs en situation précaire.

L'arbitre s'approche de la table de jeu pour s'emparer des feuilles de partie que viennent de signer les joueurs, avant d'annoncer le résultat au micro.

- La première partie du match pour le titre de Champion du monde s'achève sur un score nul. Onze parties restent à jouer. La prochaine débutera demain, dimanche 7 juin, à quatorze heures.

Le respect que se témoignent mutuellement les grands maîtres se traduit par une dernière poignée de mains, sous les crépitements des appareils photo et les ronronnements des caméras. Les salves d'applaudissements en provenance des rangées de fauteuils indiquent que le public a visiblement prisé la qualité de jeu des concurrents autant qu'il a vibré au spectacle de leur duel sans compromis.

Il est près de dix-neuf heures et tandis que les spectateurs commencent de se lever pour s'ébranler vers la sortie du salon d'apparat, Rezvani et Bronstein ne semblent pas le moins du monde pressés de les imiter, en dépit de la lassitude engendrée par les cinq heures de jeu. Comme s'ils étaient encore sous l'emprise de leur long face-à-face qui n'aurait d'autre issue que sa poursuite par une froide analyse en commun de leur partie.

Venues des premières rangées de fauteuils où elles sont restées docilement cantonnées durant le match, s'agitent cependant, aux confins opposés de l'estrade, d'impatientes silhouettes qui s'avancent bientôt pour presser les deux protagonistes de lever l'ancre. Ce n'est pas sans renâcler que ces derniers obtempèrent aux sollicitations intempestives de leur suite, étayées par une litanie d'imparables arguments : l'impérieuse nécessité du repos, l'imminence de la séance de relaxation, ou encore l'alléchante perspective du dîner marocain offert par la direction de l'hôtel aux champions et à leurs accompagnateurs.

7 juin

Le jour est à peine levé que, déjà, le grand maître Per Hansen est sur pied. Après avoir enfilé un peignoir et chaussé la paire de babouches mise à disposition des clients, il gagne le couloir pour aller tambouriner à la porte de la chambre voisine dont l'occupant laisse passer quelques secondes avant de réagir.

- Per...? Je suis prêt... j'arrive, profère la voix sonore de Boris Bronstein, couvrant le gargouillis d'une douche.

Quelques instants plus tard, les deux hommes dévalent la volée de marches qui conduit dans le hall de réception, carrelé de zelliges, puis se dirigent vers la piscine désertée pour y piquer une tête matinale. Après avoir vigoureusement brassé durant un bon quart d'heure, ils s'allongent sur des transats pour s'abîmer dans une contemplation silencieuse du minaret de la Koutoubia dont, sous l'effleurement des premiers feux du soleil, étincellent les globes dorés.

La veille au soir, tout en digérant leur tagine d'agneau, ils s'appliquèrent à l'échiquier jusqu'à une heure tardive tandis que moulinaient sans répit leurs ordinateurs portables. À la deuxième partie, Bronstein jouerait avec les blancs. Assisté de son secondant, il peaufinait une préparation destinée à prendre une fois de plus son adversaire au dépourvu. Le logiciel *Rybka* tournait, disséquant la partie de la veille. De temps à autre, les deux grands maîtres interrompaient leurs cogitations pour prendre connaissance des verdicts affichés sur l'écran, qu'ils émaillaient de leurs commentaires : « Là, tu aurais dû jouer *e5* sans temporiser... Après le roque, il était légèrement mieux... À ce moment clé, j'ai raté le coup qui égalisait... Cavalier *d4* était la meilleure option pour maintenir un avantage... »

Mais tout ceci appartenait déjà au passé... Ils délaissèrent l'analyse *post mortem*¹ pour se pencher à nouveau sur l'échiquier dans la perspective de la partie du lendemain. Ils esquissaient de nouvelles variantes en manipulant agilement pions et figures, tandis qu'au fur et à mesure, Bronstein enregistrerait mentalement les schémas et motifs qui se dessinaient, mémorisait les voies complexes amenant des configurations favorables.

Tous deux engloutissaient force verres de thé à la menthe, ce qui contribuait à les maintenir en éveil et dans un état d'excitation mentale propice à l'analyse. À l'heure où la théière fut éclusée, Hansen prit congé pour regagner ses pénates. Le Champion du monde continua de mouvoir machinalement quelques pièces mais les événements de la journée commencèrent d'occuper son esprit... Un sentiment d'empathie pour son adversaire s'emparait peu à peu de lui. En dépit des théories à contre-courant de la norme qu'il professait, le joueur iranien était capable de tenir la dragée haute à n'importe quel grand maître, aussi préparé fût-il par le biais de son arsenal numérique. Il émanait de cette apparente contradiction un parfum de mystère que Bronstein aurait désiré percer. Il envisagea les opportunités de rencontrer son adversaire en-dehors de l'arène de jeu, mais, raisonnablement, conclut que ses chances étaient minces. Ils se trouvaient soigneusement maintenus à distance l'un de l'autre et le grand maître iranien était, supposait-il, aussi étroitement encadré que lui-même. Pas moins de quatre agents israéliens avaient pris leurs quartiers au même étage. Ils campaient quasiment devant sa porte ! Si jusqu'à présent ils s'étaient tenus tranquilles, y compris lors du malencontreux incident du portrait provoqué par les dignitaires iraniens, il ne pouvait présager de leurs comportements futurs. Ses pensées se mirent à dériver : « Quelle était précisément leur mission ? Se résument-elles à une surveillance rapprochée ? Sinon, quelles opérations préparaient-ils en secret... ? »

¹ Analyse de la partie a posteriori

Plus tôt dans la soirée, il avait discrètement soudoyé le garçon d'étage qui apportait la théière. Un billet de cent dirhams en guise de pourboire lui avait délié la langue.

- *Choukrane, ech-chrif¹ ... Sidi bizness, sbagnouli, griqouli² ... Msa l-khir³, Ssi Bouriss !*

Bronstein n'avait aucune raison de douter des dires du jeune employé. « Des hommes d'affaires ! Espagnols et grecs ! À d'autres ! » C'était évidemment sous une identité d'emprunt qu'« ils » avaient été enregistrés à la réception de l'hôtel. Il avait en outre cru reconnaître en l'occupant de la chambre 202, qui faisait face à la sienne, l'un des deux hommes d'Eilat embarqués à bord du Zodiac. Il présuma qu'il s'agissait de l'officier commandant le groupe. « Sans doute appartenaient-ils aux services secrets ? » Secrets, ils l'étaient assurément. Aucun des ces hommes n'avait tenté d'aborder ni Hansen, ni Bronstein. Ils gardaient leur réserve. « Des anges gardiens particulièrement discrets, admit-il. Mais pour quels motifs ? »

Le grand maître devait cesser de se poser ces vaines questions, auxquelles il ne découvrirait pour l'heure aucune réponse sensée. Il importait qu'il se concentrât plutôt sur son match du lendemain, qu'il prévoyait difficile. Par le truchement de quelques exercices de relaxation enseignés par le docteur Benyamin, il recouvra une paix intérieure qui l'achemina vers le sommeil.

Après le copieux petit-déjeuner qu'ils ont dégusté dans le luxuriant jardin impeccablement entretenu, Bronstein et Hansen se sentent d'humeur plutôt oisive. Rien ne les presse de partir dès ce matin en exploration de la cité ocre. Ils en auront maintes fois l'occasion, croient-ils, durant leur séjour de deux semaines... En outre, le docteur Benyamin a prévu pour onze heures une séance de sophrologie destinée à préparer mentalement Boris

¹ Littéralement : le Saint. Formule honorifique pour s'adresser à quelqu'un

² Des hommes d'affaires espagnols, grecs

³ Bonsoir

Bronstein au combat de l'après-midi. Ayant regagné leur chaise longue, les deux grands maîtres se font apporter la presse internationale dans laquelle ils s'absorbent en silence.

Les gazouillements de passereaux de toutes espèces qui nichent dans l'enceinte verdoyante du complexe hôtelier sont, la matinée avançant, relayés par les piailllements d'une ribambelle de bambins pataugeant dans le petit bassin. Dérangé dans sa lecture, Bronstein constate que s'en est fini de sa quiétude. La plage de la piscine est à présent assaillie par une horde de turbulents vacanciers en mal de bronzage, tandis que s'affairent dans les allées et sur les pelouses environnantes une kyrielle de jardiniers besogneux. Les effluves de crème solaire tartinant les corps dénudés mêlées aux émanations d'essence de la tondeuse à gazon pétaradant à quelques mètres de lui commencent à l'écœurer et le pressent de quitter cet endroit qui lui est soudainement devenu insupportable. Son secondant, abîmé dans les pages d'un vieux numéro de *Weekendavisen*, ne semble quant à lui aucunement dérangé par le vacarme environnant.

- Per ? C'est bientôt l'heure !

- Mmmh...

- Hé ! Regarde ce type ! Là-bas !

- Ouais... Je l'ai déjà vu, tu sais... Hier.

Hansen lui révèle que l'individu en question, étendu sur un transat au bord opposé du bassin, était, la veille, présent dans le salon de jeu. Puisant dans ses souvenirs, il lui livre quelques précisions.

- Il est entré parmi les premiers pour se placer au deuxième rang, à quelques fauteuils du mien... Plus tard, en me retournant, j'ai aperçu un second individu qui lui ressemblait comme un frère. Celui-là ne s'est pas assis, il se tenait raide comme la justice dans le fond de la salle. C'est surtout leur look qui m'a frappé, et leur comportement bizarre, aussi. Le premier ne semblait pas du tout intéressé par la partie, je ne l'ai pas vu une seule fois jeter un œil sur

l'écran. Son regard restait rivé sur le groupe des Iraniens... Je me suis dit qu'ils appartenaient au service de sécurité de l'hôtel.

- Ces types nous épient, Per ! J'en suis convaincu. Ils résident ici même, leurs chambres sont en face des nôtres !

Pour étayer son assertion, Bronstein lui fait part de ses réflexions nocturnes, sans omettre les révélations faites par le garçon d'étage.

- Cette surveillance permanente m'irrite au plus haut point, mais j'ai décidé de ne plus m'en préoccuper, poursuit-il. Je refuse que des pensées négatives, qui peuvent tourner à l'obsession, nuisent à ma concentration. *Let's wait and see!*

- T'as raison, approuve Hansen, l'air néanmoins préoccupé.

- *Well*, il est presque onze heures. Je vais rejoindre Benyamin pour la séance de sophro.

Et toi, tu as prévu quelque chose d'ici le déjeuner ?

- Eh bien ! Je vais quand même aller faire un tour, j'ai envie de marcher... Peut-être jusqu'à cette fameuse place Jemaa-el-Fna.

À l'issue de cette conversation matinale, les grands maîtres se séparent, convenus de se retrouver à midi trente au restaurant international de l'hôtel.

Yitzhak, alias « Jesus Manzanares, directeur import-export », a emboîté le pas de Per Hansen, l'homme qu'il est chargé d'avoir à l'œil. La fiche de profilage, que leur a fournie un haut responsable du *Shin Beth* la veille de leur départ de Tel-Aviv, le présente comme l'entraîneur danois du Champion du monde d'échecs israélien Boris Bronstein. Elle indique, d'une part, que l'homme est une pièce essentielle pour la défense du titre et doit en conséquence faire l'objet d'une protection particulière, d'autre part, qu'en dépit de ses sympathies avérées pour la cause palestinienne, nul indice ne permet de soupçonner qu'il puisse faire défection, et moins encore trahir le grand maître Bronstein, lui-même identifié comme un militant de la paix – une « colombe ». La fiche évoque à l'appui les liens d'amitié entre les deux grands maîtres que ne saurait entamer quelque considération que ce soit. Elle mentionne pour conclure la probabilité que l'entraîneur danois soit pris pour cible par le clan des Iraniens, ce qui impose une surveillance sans relâche de ses faits et gestes, contacts et déplacements.

Per Hansen ne flâne pas, en moins de vingt minutes il avale les deux kilomètres qui séparent l'hôtel *Atlas Souss* de la célèbre place de Marrakech. À trente ans passés, il a sillonné l'Europe de long en large, s'engageant dans la plupart des tournois du circuit continental et subsistant grâce aux primes qu'il pouvait y glaner. Il a aussi traversé l'Atlantique pour participer à une série de compétitions en Amérique du Nord, période au cours de laquelle il a rencontré le grand maître féminin russe Olga Petrova et s'est établi avec elle à Brooklyn. Il n'a, en revanche, jamais foulé les terres africaine ou asiatique et parmi le flot de sensations qui l'assaillent, alors qu'il s'apprête à traverser l'avenue Mohammed V pour s'acheminer vers la place Jemaa-el-Fna, la plus intense est celle d'un tumultueux affairement tel qu'il n'en a

auparavant connu. Il s'engage avec précautions sur le pavé de la large artère, dans l'espoir d'une brèche où s'engouffrer pour rejoindre en toute sécurité le trottoir opposé, mais se rend promptement compte que la densité et l'anarchie du trafic ininterrompu imposent plutôt de slalomer au pas de course au cœur de la marée motorisée. Après quelques frayeurs provoquées par le frôlement de vélomoteurs assassins, il parvient sur la rive salvatrice. Un instant plus tard, il longe le square Foucauld où stationnent un alignement de calèches en attente de clientèle. Des effluves de crottin lui chatouillent les narines, bientôt relayées, comme il parvient sur la place, par de suaves fragrances d'agrumes et d'épices.

L'agent du *Mossad* a perdu trace de son homme ! Alors qu'il le suivait à une vingtaine de mètres de distance dans la traversée du square contigu à la Koutoubia, il l'a entrevu, après quelques secondes d'hésitation sur le bord du trottoir, se précipiter contre toute attente au milieu de la circulation. Puis, l'a aperçu s'éloigner à grandes foulées en direction de la place pour irrémédiablement disparaître au sein de la foule, tandis que lui-même, semé comme un débutant, s'efforçait d'affronter à son tour l'inferral trafic de l'avenue Mohammed V.

Totalement désorienté par ce qu'il ressent comme un désastreux échec personnel, Yitzhak cherche en vain une solution à son problème... Des perles de sueur dégouttent sur ses tempes que la chaleur encore modérée ne suffit seule à justifier. Une sourde angoisse le saisit : il a failli à sa première mission de confiance, ce que son chef ne pourra certainement tolérer. Il s'imagine d'ores et déjà écarté des opérations sur le terrain et relégué des années durant aux fins fonds des territoires occupés pour crypter des messages dans un obscur bureau de transmissions. De la poche de sa veste il extrait piteusement son smartphone dans l'intention de prévenir Moshe, le responsable de l'opération « Shah mat », mais se ravise sur le champ, mû par le mince espoir de retrouver son Danois. Il entreprend alors d'arpenter fiévreusement la place, fendant en toute indifférence une foule compacte de chalands et de touristes, de

mendiants et de voyantes, de serpents apathiques et de singes en couche-culotte, de bateleurs avisés et de commerçants besogneux. Une prospection brouillonne qui le laisse bredouille... Longeant pour la seconde fois *Le Grand Balcon du Café Glacier*, lui vient soudain la lumineuse idée de profiter d'une position dominante pour affiner ses recherches. Il s'installe à la terrasse panoramique, commande un Pepsi-Cola et, braquant aussi discrètement que possible ses jumelles, se met à scruter méthodiquement tous les recoins de la place, en quête d'un « homme blond, de haute taille et de type nord-européen ».

« S'il s'est aventuré dans le dédale des souks, c'est foutu, s'inquiète Yitzhak, jamais je ne le retrouverai... » Sa montre qui affiche onze heures quarante-cinq le rassure toutefois. « Non, impossible, il n'aurait pas le temps de rentrer à l'hôtel... il doit être encore dans le secteur. »

Il le repère enfin. Du côté de la place opposé à son poste de guet, son gibier sort d'une échoppe à la façade joliment encadrée de guirlandes de babouches multicolores. Un paquet glissé sous le bras, il se dirige d'un pas décidé vers le kiosque situé à l'angle nord-est puis, sa liasse de journaux en poigne, va s'attabler à la terrasse du *Café de France*.

« Ouf ! Chaude alerte ! Je l'ai échappé belle », soupire l'agent israélien, résolu à ne souffler mot de ses déboires, ni à Moshe, non plus qu'à Sami et Noah, ses deux autres équipiers.

Une question irritante continue pourtant de le tarauder : « Per Hansen l'a-t-il volontairement semé, comprenant qu'il était filé, ou n'a-t-il échappé à sa surveillance qu'en raison de circonstances fortuites ? »

À l'aube de la deuxième partie, peu avant que l'arbitre ne les invite à prendre place devant l'échiquier, les grands maîtres Bronstein et Rezvani, qui patientent en retrait, saisissent l'occasion d'amorcer une brève conversation. Cet aparté « inapproprié » provoque sur l'heure de flagrantes réactions de contrariété au sein des deux camps. Depuis le début de la rencontre, aussi bien les Iraniens que le président de la Fédération israélienne des échecs s'évertuent à maintenir leurs champions à distance l'un de l'autre, par crainte d'une relation qu'ils pourraient engager en-dehors de l'échiquier, sinon d'une alliance contre-nature qu'ils pourraient sceller. Les clans en présence ont clairement conscience que la confrontation de leurs États par joueurs d'échecs interposés, qu'ils veulent idéologique, n'est pas de même essence que celle purement sportive et intellectuelle de l'apostat Rezvani et de l'antisioniste Bronstein. Que ceux-ci complotent derrière leur dos ne peut être toléré, et tout fléchissement de leur contrôle sur ces esprits libres est source de mise en péril de leurs menées respectives. De manière paradoxale, les délégués de la République islamique d'Iran et celui de l'État hébreu, ennemis irréductibles, se donnent une même priorité : interdire tout contact entre les grands maîtres d'échecs qui représentent leur nation respective.

Plus qu'indifférents à ces ineptes enjeux, Boris Bronstein et Ali Reza Rezvani sont sur le point d'entamer sereinement leur partie. Sitôt que l'arbitre enclenche la pendule, le grand maître israélien fait bondir son Cavalier roi sur la case $f3$, un coup flexible qui laisse aux Noirs un vaste choix de répliques et autorise de multiples transpositions¹ dans l'ouverture. Son adversaire opte, à son grand étonnement, pour une *défense hollandaise*, en avançant instantanément son pion f de deux cases afin de contrôler le centre. À partir de cette configuration initiale débute un duel stratégique à double tranchant où la moindre imprécision

¹ Suite de coups dans l'ouverture qui aboutit à une position identique à celle obtenue par un enchaînement de coups différent

peut se révéler fatale. Bronstein se garde de l'ambitieux mais risqué *gambit¹ Lisitsyn* - qui offrirait délibérément son pion *e* en contrepartie d'une exploitation rapide des faiblesses créées dans la cuirasse du Roi noir - pour s'engager dans des voies moins aléatoires en jouant le coup le plus naturel dans la position : la poussée de deux cases de son pion Dame.

Calé dans son fauteuil attitré, Per Hansen a distraitement suivi le début de la partie sur l'écran connecté au plateau de jeu sensitif sur lequel s'affrontent les grands maîtres. Ces derniers ont jusque là scrupuleusement respecté l'enchaînement de coups préconisé par la théorie qui les entraîne dans les méandres de la *variante de Leningrad*. Le secondant de Bronstein a été d'emblée contrarié par le premier coup de l'Iranien - cet imprévisible *f5* - qui a rendu caduque leur préparation patiemment élaborée la veille. Tous deux escomptaient en effet, comme probable riposte à *Cavalier f3*, une sortie symétrique du Cavalier noir en *f6*, coup habituellement joué par le grand maître Rezvani contre les joueurs de l'élite mondiale. Et avaient fait l'impasse sur la *hollandaise*.

« Si Boris l'emporte aujourd'hui contre cette défense risquée, il est certain que Rezvani ne récidivera pas et reviendra à son système, spécule le grand maître danois. Et dans ce cas, notre préparation n'aura pas été vaine. »

Rezvani vient de jouer son septième coup en déplaçant sa Dame sur la case *e8*. Per Hansen sait pertinemment qu'à ce stade Bronstein dispose d'un large éventail de possibilités pour s'assurer un léger avantage. Il s'attend à la poussée de son pion dame en *d5*, amenant à ses lignes de jeu de prédilection dans les *positions hollandaises*, or le champion du monde déjouera son pronostic... À la posture adoptée par celui-ci, les doigts croisés sur la nuque et le regard tourné vers les cieux, son secondant pressent l'imminence de laborieux calculs de

¹ Sacrifice d'un pion dans l'ouverture pour accélérer le développement et prendre l'initiative

variantes et de fastidieuses analyses de coups candidats... À leur terme, Bronstein se décidera à jouer 8.b3.

Le public compte une brochette de grands maîtres de toutes nationalités, dont bon nombre résident à l'hôtel *Atlas Souss*. Dans la rangée de fauteuils située derrière la sienne, le grand maître danois peut les entendre chuchoter leurs commentaires sur la partie en cours. Un peu plus loin, conversant avec la grand maître féminin croate Danijela Palavić, est assise Olga Petrova, qui adresse à son ancien amant un petit signe de la main. « Ah ! Olga...! » Olga et son charme slave qui exerce encore chez Per Hansen une fascination nostalgique en dépit des vicissitudes de leur relation passée. Un instant, encouragé par son geste amical, il envisage de lui proposer un verre au *Blue Note* après la partie... « Pourrait-elle refuser ? Et si elle acceptait, serait-ce au fond raisonnable ? Ils remueraient forcément le passé... » Et il sait d'ores et déjà qu'il n'en aurait guère envie.

Hanté par ces pensées parasites, le grand maître danois a détourné quelques minutes son attention de l'écran qui retranscrit les péripéties de la bataille. Lorsqu'il en émerge, Bronstein vient de jouer son huitième coup, inaugural d'une ligne aiguë et venimeuse, qui laisse son adversaire dans l'expectative. Rezvani se remémore une partie du Championnat de Russie 1993, reproduite dans un ancien numéro de la revue russe *Schakhmatny*, où s'était présentée une position similaire. Le conducteur des Noirs innova avec succès et son adversaire ne retira aucun avantage de l'ouverture. Il se souvient que le coup en question associé aux suivants amena une position complexe et dynamique où les Noirs obtinrent de bonnes contre-chances. S'étant penché sur cette partie quelques temps auparavant, Rezvani découvrit une amélioration qu'il compte aujourd'hui tester contre Bronstein.

La *défense hollandaise* ne donne que rarement lieu à de précoces échanges et la partie en cours ne déroge à la règle. Lorsque le grand maître iranien joue son dix-septième coup – sa fameuse amélioration – seuls un Cavalier blanc et son homologue noir ont déserté l'échiquier

et nul échange de pions ou de figures n'est à l'ordre du jour. Les joueurs en sont encore à manœuvrer leur armée de manière à créer des menaces, jusque-là aisément parables. Dans cette position équilibrée, le dernier coup de Rezvani - un imprévisible saut de Cavalier - retentit comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Bronstein pressent le danger et, après avoir longuement médité dans sa posture familière, se décide finalement pour une réplique sensée, consistant à chasser sur le champ, par une poussée de pion, l'outrecuidant destrier de son avant-poste. Ceci n'empêche pourtant la pression des Noirs de s'accroître progressivement sur l'aile roi. Leur phalange de pions se met en marche, provoquant d'irréremédiables affaiblissements dans le camp blanc afin de la contenir. Le « Cavalier de l'Apocalypse », de son côté, profite opportunément des faiblesses créées dans la position pour occuper, bond après bond, des cases favorables à l'attaque. Lorsque la Dame noire entre en jeu pour un décisif assaut sur le monarque blanc, Bronstein, comprenant qu'il ne pourra éviter le mat qu'au prix de lourdes pertes matérielles, se résout à l'abandon.

Pour un public amateur d'échecs, une partie dont l'issue est le partage du point suscite la déception. Il aime davantage que « le sang coule » et qu'il y ait un vainqueur. Les spectateurs de la partie jouée par les deux grands maîtres réagissent à la victoire du prétendant en de bruyantes manifestations d'enthousiasme. Vivats, sifflets, acclamations, applaudissements résonnent durant de longues minutes dans le salon d'apparat. Cruel aussi est le public qui, toujours, préfère voir vaincre le challenger que le champion en titre.

Sur l'estrade, cependant, demeurent imperturbables les deux grands maîtres. Victoire ou défaite ne restent pour eux qu'objets d'analyse, enseignements à tirer et contributions à la richesse de leur art, même si, sur le plan purement sportif, le résultat est autant un coup de semonce pour le vaincu qu'un encouragement pour le vainqueur.

Dix parties restent à jouer. Grâce à cette première victoire, Rezvani mène au score, ce qui lui procure un indéniable avantage psychologique sur son adversaire. Tous deux, néanmoins, savent en pleine conscience que les jeux sont loin d'être faits.

La veille au soir, après qu'ils eurent fait le point sur les événements de la journée, l'inspecteur Idrissi s'obstina de longues minutes à convaincre le commissaire de s'accorder un jour de congé.

- Tu te surmènes, Abdelaziz, ça fait quatre jours que tu t'engages à fond dans cette affaire de Championnat du monde d'échecs.

- C'est mon job, Fouad !

- OK, mais ça te mine, tu es sur les nerfs à longueur de journée. Ménage-toi un peu sinon tu ne tiendras pas jusqu'à la fin du match. Je crois qu'une journée de repos te ferait le plus grand bien.

- Pas de souci, j'ai connu pire comme affaire, et bien plus mouvementée ! Là, il s'agit seulement d'être aux aguets. Aucune raison pour se payer une attaque cardiaque ou un AVC, le rassura Benmansour.

- À voir... Tu es costaud mais tu n'as plus vingt ans, *khouya*, tu as tendance à l'oublier.

- *Safi*¹ ! Inutile de remuer le couteau dans la plaie avec ça, je suis encore en possession de toutes mes capacités physiques et mentales !

À court d'arguments par ce biais, l'inspecteur entreprit subtilement de faire vibrer la corde sensible du commissaire.

- Et Khadija, tu y penses ? Et les jumeaux ? Ça fait combien de temps que tu n'as pas passé une soirée avec eux ? Un époux et un père fantômes, voilà ce que tu deviens à vouloir tout contrôler vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

¹ Assez, ça suffit

La flèche atteignit sa cible, Benmansour parut ébranlé par l'allusion de l'inspecteur. Il hésita quelques instants, tirillé entre des sentiments contradictoires, avant de prendre une décision qui lui coûtait pourtant.

- *Wakha !* Tu as gagné cette manche, Fouad, je vais le prendre ce fichu jour de repos, maugréa-t-il. Après tout, nul n'est indispensable, ajouta-t-il sensément. Vous êtes assez expérimentés pour vous passer de moi une journée, mais au moindre accroc je compte sur toi pour m'avertir illico !

- *Ma kayne mouchkil* ¹! Abdelaziz, il sera fait selon tes désirs, assura l'inspecteur, se réjouissant en silence d'avoir remporté ce laborieux bras de fer avec le commissaire.

C'est ainsi que l'inspecteur Idrissi se retrouve aujourd'hui dans la peau et les attributions de son supérieur. Sa « promotion » ne lui inspire vaine gloire mais, animé par un sens aigu de ses nouvelles responsabilités, il est résolu à ne rien laisser au hasard. En dépit de son indéniable attrait pour le jeu d'échecs, à peine suit-il la partie du jour : debout près de l'entrée principale du salon d'apparat, il demeure sur le qui-vive, épiait l'ensemble des quidams impliqués dans l'événement, guettant le moindre comportement insolite des uns ou des autres.

Groupés sur la droite dans la première rangée de fauteuils, les Iraniens se tiennent droits et immobiles comme de bons petits soldats, le regard rivé sur leur champion. À l'opposé, assis dans la même traverse, les deux Israéliens semblent tendus, les yeux tournés vers l'écran qui témoigne de la position précaire du grand maître Bronstein. Disséminés dans la salle, trois des « hommes d'affaires » sont aux aguets, distribuant leur attention dans toutes les directions, tandis que le quatrième fait, comme la veille, le pied de grue près de la porte battante, à trois mètres de lui. L'inspecteur Idrissi ne s'attend pas spécialement à un esclandre mais a pris un

¹ Pas de problème !

luxes de précautions pour tenir à l'œil tous les protagonistes. De sorte qu'il a mobilisé son collègue Belali afin qu'il prenne en charge les Iraniens à l'issue de la partie, tandis que lui-même s'attachera aux pas des Israéliens. Il peut en outre compter sur la présence à l'entrée du complexe hôtelier du brigadier Ahmed « Œil de faucon » Benhaddou qui a reçu comme consigne de leur signaler toute intrusion suspecte. « Tout est sous contrôle », jubile l'inspecteur.

Les acclamations fusent, le grand maître Rezvani vient de remporter la deuxième partie du match. Le président Guedj et le docteur Benyamin paraissent excédés et jettent des regards de haine non dissimulée vers leurs ennemis triomphants, comme si leur propre honneur avait été bafoué. Après que Bronstein et Hansen les ont rejoints, une conversation enflammée s'engage au sein du petit groupe, ponctuée d'éclats courroucés du président. L'inspecteur Idrissi s'approche en catimini afin de saisir le sens de la querelle grandissante. Son ignorance de l'hébreu le laisse sur sa faim, jusqu'au moment où, sur un ton véhément et en termes accusateurs, le président interpelle le grand maître danois en usant d'une langue qu'il maîtrise à peu près.

- You fucking pro-arab bastard! You're a filthy traitor! You aren't helping Bronstein but botching his training and preparation, because you're in Iranians' pay! You're dismissed! At once!

Per Hansen blêmit sous l'injure, en même temps que le visage de Bronstein vire à la couleur brique, trahissant une colère qui ne tarde à exploser.

- President Guedj! Your remarks are completely stupid! Calm down! My assistant will stay and you must immediately apologize to him!

Jamais jusque lors, nul joueur d'échecs, aussi titré fût-il, ne s'est permis de s'opposer de manière frontale à l'autoritaire président de la Fédération israélienne des échecs, connu pour

ses imprévisibles emportements et ses positions ultranationalistes – il est membre de *Yisrael Breiteinu*¹, allié du *Likoud*², et siège à la *Knesset*³ sous cette étiquette. C'est à son tour de devenir écarlate avant d'asséner une réplique destinée à clore l'algarade.

- *Pay attention to me, Bronstein, I shall not go back on my decision. Hansen must get out!*

- *YOU pay attention to me, President Guedj! If you insist on Hansen getting out, I'll withdraw and Rezvani will be admitted as next Chess World Champion... Is that what you really want? s'enquiert Bronstein sur un ton doucereux. DO think of the consequences... Including for yourself,* poursuit-il, laissant planer une menace virtuelle sur l'avenir du président.

Il s'ensuit un silence pesant. Le président Guedj semble se décomposer sous l'avertissement à peine voilé du grand maître. Ravalant sa fierté, il ne peut que se rendre à ses arguments assénés comme autant de coups de massue.

- *You've won this round, Bronstein, but I've not said my last word... Just wait!* menace-t-il imprudemment sous l'empire de la colère.

Si l'inspecteur Idrissi n'a saisi l'intégralité des amabilités échangées entre Bronstein et Guedj, il soupçonne pourtant que l'affaire est sérieuse. Une grave accusation à l'encontre du grand maître Hansen, une violente prise de bec entre le président de la Fédération israélienne et le Champion du monde, se concluant sur un statu quo provisoire des plus fragiles, constituent indubitablement à ses yeux les ingrédients explosifs de futurs incidents dont il est dans l'incapacité de mesurer le degré de gravité. Son inquiétude ne fait qu'empirer lorsque l'agent israélien en faction à l'entrée de la salle – qui opère masqué sous l'identité de José Pérez, chef d'entreprise – semble s'intéresser de très près à l'altercation. L'air passablement

¹ Parti d'extrême-droite

² Parti de droite au pouvoir

³ Parlement israélien

irrité, il s'est sensiblement rapproché du groupe des Israéliens, de manière à être à portée de leur voix. Il fixe tour à tour les deux grands maîtres d'un regard vide, puis adresse un petit signe de connivence au président Guedj. L'inspecteur Idrissi pressent le début d'une intrigue entre les deux hommes, visant sans nul doute la personne de Hansen, mais dans la crainte d'être repéré, se résout finalement à quitter la salle en compagnie des derniers spectateurs. « Pas de chance ! Juste au moment où ça devenait intéressant », se dit-il avec une pointe de déception.

Après s'être attablé à la terrasse du *Blue Note* effleurée par les dernières flammèches de l'astre solaire, l'inspecteur s'accorde quelques instants pour évaluer l'urgence de la situation. Au terme de brèves cogitations, il prend la décision d'appeler Benmansour, pour honorer sa promesse de lui signaler tout incident suspect.

- *Msa l-khir !* Il y a du nouveau... Ça barde dans le camp hébreu, lui annonce-t-il sans préambule. Bronstein a perdu la deuxième partie et Hansen a été violemment mis en cause dans cette défaite par le président de la Fédération israélienne...

- Quoi ! Raconte-moi ça dans le détail... Non, attends... je viens te rejoindre, je vous invite au restaurant marocain de l'hôtel. Préviens Driss et réserve-nous une table pour trois où nous pourrons discuter en toute discrétion. Je suis là dans un quart d'heure.

- *Wakha !* Mais ton jour de repos ?

- Au diable, mon jour de repos ! Il y a des priorités !

Dix minutes après avoir raccroché, le commissaire se présente à l'entrée du complexe hôtelier où veille le zélé brigadier Benhaddou.

- *Es-salam ali-koum, Ssi Abdelaziz !*

- *Wa ali-koum es-salam ! Rien à signaler, Ahmed ?*

- *La ! R.A.S... Tu viens me relayer ? lance le brigadier sur un ton facétieux.*

- *Ha ! Ha ! Non, pas ce soir... Je ne suis pas disponible, je vais dîner avec Fouad et Driss !*

- *B' seht-koum¹ ! Ali va bientôt arriver pour prendre ma relève.*

Les trois policiers sont confortablement installés sur une banquette semi-circulaire parsemée de coussins moelleux, autour d'une table basse où trône en son centre un couscous royal fleurant bon les épices. La place qu'ils occupent, située à l'écart, dans une galerie d'alcôves où sont dispersés une poignée de clients, leur ménage une vision intégrale de la salle de restaurant. Entre deux bouchées, ils ont tout loisir d'observer les acteurs de la tragi-comédie qui a commencé de se jouer dans ce Championnat du monde d'échecs et ses obscures coulisses.

Un incident initial, qui frôle la cocasserie, provoqué par le clan des Iraniens, une sordide querelle au sein de celui des Israéliens, suite à la victoire du grand maître Rezvani, deux présidents caractériels, des agents secrets dans un camp, des gardiens de la révolution dans l'autre, qui agissent dans l'ombre, et deux grands maîtres et leurs secondants pris en otage par ces personnages qui manœuvrent à leur insu.

¹ Bon appétit

C'est en ces termes concis que Benmansour brosse à ses convives le tableau de la situation telle qu'il la perçoit.

- Tu as l'art de la synthèse, l'Encyclopédie, on ne pourrait pas faire plus clair, reconnaît l'inspecteur Belali. Mais pour le moment, qu'est-ce que ça change de notre côté ? Tant que ça en reste là, on n'a aucune raison de se mêler de leurs histoires, non ?

- Non, non, bien sûr ! Pour le moment, on ne peut reprocher à qui que se soit d'actes malveillants, encore moins répréhensibles, constate le commissaire, mais les derniers développements dont Fouad nous a fait part me font subodorer que l'affaire n'en restera pas là.

- On est d'accord, approuve Idrissi. Donc on attend tranquillement dans notre coin qu'il se passe quelque chose de plus grave ? Ça me semble un peu passif.

- Tranquillement, certes non ! reprend Benmansour. Notre rôle est plus que jamais de prévenir tout dérapage en resserrant la surveillance... Il n'est pire eau que l'eau qui dort, ajoute-t-il, suivant son irrépressible manie d'émailler ses discours d'adages, maximes, proverbes, préceptes ou autres aphorismes, pour en souligner avec à-propos l'importance. Je vous propose donc de remanier quelques détails de notre dispositif... Voilà comment je vois les choses : tout d'abord, je suis à présent quasi convaincu que rien ne viendra de l'extérieur, la pièce se joue à huis clos, ici même dans l'enceinte du complexe hôtelier. Ma première idée est donc de relever le brigadier Benhaddou de son poste de surveillance diurne à l'entrée de l'hôtel. Le vigile maison est un homme de confiance qui a reçu des consignes strictes quant au contrôle des allées et venues, et, au cas où, il a nos numéros de téléphone. C'est vraiment du gaspillage de ressources de cantonner Ahmed à cette fonction de planton, je préfère le réaffecter à un poste où il sera plus utile.

- À quel poste penses-tu au juste ? l'interrompt Belali.

- Attends, j'y viens... Pour ne rien laisser au hasard, je préfère quand même maintenir la veille nocturne, poursuit le commissaire. Benjelloul est parfait dans ce rôle, ça lui laissera ses journées et, du coup, lui évitera de faire l'agent de la circulation sur la place de la Liberté. Et puis ça lui donnera de l'importance auprès de ses futures conquêtes. Je l'imagine déjà : « Je suis affecté à la surveillance du Championnat du monde d'échecs ! J'ai mes entrées au palace *Atlas Souss* ! ». Comment une gentille gazelle ne craquerait-elle pas...? Bon, revenons à nos moutons... J'ai l'intention de nous adjoindre notre jeune recrue, le gardien de la paix Tariq Soussi, frais émoulu de l'École de police. Il a peu d'expérience de terrain, mais se montre très motivé, il pourra faire ses premières armes sur cette mission. Je pensais lui confier un poste d'estafette, il ferait la liaison entre nous et en fonction des événements pourrait venir en renfort.

- Excellente idée ! Mais peut-être serait-il judicieux que chacun d'entre nous se charge en personne de l'un des quidams ou de l'un des clans impliqués dans le Championnat, non ? suggère l'inspecteur Idrissi, resté jusque-là silencieux. Tu parlais de resserrer la surveillance, c'est une stratégie possible, je pense...

- Tu me devances, *khouya*, j'allais justement suggérer cette option. Je propose que tu t'occupes de Bronstein et de Hansen, depuis le début du match tu es celui qui les a le plus approchés, tu dois être au courant de leurs habitudes. Toi, Driss, tu surveilleras les agents israéliens, ils sont quatre, tu ne peux pas te dédoubler, c'est sûr, mais ils sont toujours fourrés ensemble. S'ils venaient à se séparer, tu me préviendrais. Tariq, en dehors de son rôle d'agent de liaison, pourrait aussi avoir un œil sur le président de la Fédération israélienne des échecs. Un drôle de zèbre celui-là, j'aimerais bien savoir ce qu'il manigance.

- Pas de souci, compte sur moi pour les traquer, ces agents secrets, et te rapporter tous leurs faits et gestes, acquiesce l'inspecteur Driss Belali avec un grand sérieux.

- Œil de faucon s'occupera pour sa part de l'entourage de Rezvani, notamment de ses prétendus coaches et de cet officier à l'air sournois. Quant à moi je me chargerai du grand maître iranien et de son secondant, le maître international Firouz Adani. On n'est pas nombreux, c'est certain, mais il faudra faire avec, je ne peux, hélas ! mobiliser davantage d'hommes, conclut le commissaire.

- Il y a quand même un problème... la nuit, observe Belali. La nuit, propice aux méfaits de toutes sortes... On ne va pas dormir sur le tapis du couloir en face de leur chambre, alors quid de la surveillance nocturne ?

- Ta remarque est pertinente, Driss. J'ai justement l'intention d'aller voir le manager de l'hôtel dès ce soir pour obtenir des chambres. Deux chambres doubles, l'une pour vous dans l'aile des Israéliens, l'autre pour Ahmed et moi dans l'aile des Iraniens. On se passera de Tariq la nuit. On n'a pas les effectifs suffisants, encore moins les finances. Je sens qu'il va falloir batailler ferme avec l'administration pour faire passer nos nuits cinq étoiles en notes de frais ! Mais... Aux grands maux les grands remèdes !

Les policiers ont achevé leur conseil de guerre ainsi que leur couscous. La salle de restaurant se vide progressivement sous leurs yeux, à l'exception de quelques clients prolongeant outre mesure la dégustation de leur glace ou de leurs pâtisseries. Les Iraniens se sont éclipsés tôt dans la soirée, alors que s'attardent les grands maîtres Bronstein et Hansen, attablés avec le docteur Benyamin. À quelques tables de distance, les « hommes d'affaires » entretiennent une conversation confidentielle, manège qui n'échappe à l'inspecteur Idrissi.

- Ça m'étonnerait pas qu'ils soient à la botte de Guedj ces cocos là, ils sont probablement en train de fomenter un plan destiné à évincer Hansen, fait-il remarquer à ses collègues en attirant leur attention sur les quatre individus.

- Peut-être, peut-être... opine Benmansour l'air préoccupé. Le président Guedj semble quant à lui jouer au fantôme, on ne l'a pas vu de la soirée, ajoute-t-il perplexe.

Nuit du 7 au 8 juin

La nuit même, l'escouade de policiers prend ses quartiers à l'hôtel *Atlas Souss*. Le directeur a obligeamment accédé à la requête du commissaire et leur a réservé deux chambres doubles au cœur des zones à surveiller. Aux alentours de vingt-trois heures, le quatuor se sépare. Les inspecteurs Belali et Idrissi grimpent les deux étages qui mènent à leurs appartements situés dans l'aile nord tandis que le commissaire Benmansour et le brigadier Benhaddou se dirigent vers l'aile opposée pour rejoindre les leurs.

Dans l'ascenseur qui les hisse au troisième étage, le commissaire transmet au brigadier les informations qu'il détient concernant l'occupation des chambres.

- Le grand maître Rezvani est dans la 353, son secondant, le maître Adani dans la 355, qui lui est contiguë, les prétendus coaches partagent la 357, tandis qu'en face les deux attachés ministériels, l'officier et le président de la fédération occupent les chambres 354 à 360... Le directeur nous a attribué la 370, la seule qui était disponible à l'étage.

- *Incha Allah !* On a la baraka, *Ssi Abdelaziz !* La seule disponible...! Et pour les chambres des Persans, *ma kayne mouchkil*, j'ai tout enregistré... là-dedans, fait-il en se tapotant l'os temporal de son index. Pas de notes, pas de traces, tel est mon principe, ajoute-t-il avec grandiloquence, croyant flatter le commissaire en adhérant à ses tics de langage.

Le bruit de leurs pas amorti par un somptueux tapis berbère, ils parcourent le couloir d'une extrémité à l'autre sans croiser âme qui vive. Parvenus à la hauteur des chambres iraniennes, ils tendent instinctivement l'oreille, sans détecter d'autres indices d'activité que de paisibles ronflements.

Comme ils sont en train de s'installer, le brigadier Benhaddou, inaccoutumé aux fastes d'un cinq étoiles, ne manque de s'extasier sur le confort et le luxe de leur chambre, tel un

enfant à qui l'on aurait offert un jouet merveilleux. S'attardant sur des détails qui passent inaperçus aux yeux du commissaire – on ne le surnomme « Œil de faucon » sans raison - il le prend bruyamment à témoin à chaque nouvelle découverte.

- *Chouf*¹ cette salle de bains ! C'est pas une baignoire ça, c'est une piscine ! Et ces robinets en or, t'as déjà vu ça, toi ? Et ce tapis dans la chambre, c'est un *r'bat*², non ? Les plus beaux et les plus chers des tapis ! Et tout ça aux frais de la princesse... *Choukrane*, *Ssi Abdelaziz* !

Benmansour esquisse un sourire indulgent aux élans euphoriques de son brigadier puis tente, si possible, de brider son enthousiasme.

- Du calme, Ahmed. Profite, mais n'oublie pas que si on est là, c'est uniquement pour les besoins du service. Ce ne sont pas des vacances, on est en opération spéciale.

- Je sais, j'oublie pas... Oh ! *chouf* cet éclairage, tu tournes un bouton et tu peux l'augmenter ou le diminuer comme tu veux, c'est vraiment ce qu'on fait de plus moderne, ça ! Et la télé, *chouf*, écran plasma et toutes les chaînes satellite, continue-t-il en tripotant la télécommande avec ravissement, et ce...

- Chut ! Tu vas finir par nous faire repérer, tempère son supérieur.

- *La* ! C'est insonorisé, *chouf* cette porte capitonnée, c'est du cuir ! Oh ! Et ce dressing, avec tous ces cintres pour les costumes des *sidi* et les robes des *lalla*³, et ces...

Le commissaire, gagné par la lassitude, renonce à poursuivre la stérile joute. Il s'empare d'un Fanta orange dans le minibar avant d'aller se réfugier dans la salle de bains, abandonnant le brigadier Benhaddou à son puénil et interminable inventaire. Comme il est sur le point de prendre sa douche, il l'entend encore l'interpeller.

- Et ce petit frigidaire rempli de canettes de soda...! Le frigidaire, *Ssi Abdelaziz*, on peut se servir, c'est gratuit ça aussi ?

¹ Regarde

² Un tapis de Rabat

³ Dames

Les inspecteurs ont pendant ce temps gagné leur propre chambre, la 220, au cœur du « secteur hébreu ». Ils sont convenus de faire un quart : Driss veillera de vingt-trois heures à trois heures, Fouad le relatera ensuite jusqu'à sept heures. Ils ne présagent d'aucun événement exceptionnel qui pourrait survenir au cours de la nuit, c'est la seule conscience professionnelle qui dicte leur vigilante conduite.

À l'heure prévue, l'inspecteur Belali éveille son collègue qui, encore endormi, s'extirpe tel un automate de son lit douillet.

- Rien à signaler, Driss ?

- Non, c'est le calme plat. J'ai fait deux incursions dans le couloir, à minuit et demie c'était encore allumé chez Bronstein, de la lumière filtrait sous la porte. Il devait préparer sa partie. À deux heures, c'était éteint.

- Bien, va dormir, tu dois être crevé après cette longue journée... *Lila saida*¹ !

Idrissi s'installe dans un fauteuil qu'il a traîné dans le vestibule et à la lueur de sa lampe frontale s'attelle à la résolution de sudokus « diaboliques », exercice radical pour le tenir en éveil jusqu'à l'aube.

Vers quatre heures, il perçoit une confusion de bruits en provenance du couloir. Fort intrigué, il s'empresse d'enfiler sa veste, entrouvre la porte, puis se hasarde avec toutes les précautions requises à jeter un œil à l'extérieur. Le corridor baigne dans la pénombre, à peine éclairé à ses confins par la source lumineuse verdâtre des appliques signalant les issues de secours. Cette faible clarté suffit pourtant à lui dévoiler l'extravagante scène de deux silhouettes en djellaba coltinant un fardeau indistinct. Un corps, spécule-t-il, gagné par le trouble... Désarmé, l'inspecteur hésite quelques instants sur la conduite à tenir avant de décider en toute sagesse de s'allier le renfort de son collègue. Il n'a pressenti l'homme qui, à pas de félin, s'approche derrière son dos... Au moment où il s'apprête à réintégrer sa

¹ Bonne nuit

chambre, un coup violent lui percute l'arrière du crâne qui le fait choir sur les genoux puis basculer sur le flanc. Avant qu'il ne perde connaissance, son esprit obscurci enregistre en une fraction de seconde la vision surréaliste d'une paire de baskets *Kenzo*, émergeant des plis d'une djellaba, qui foulent le tapis près de son visage.

Les effets de la dose de Propofol injectée par son agresseur commencent à s'estomper. Une douleur lancinante martèle l'occiput de l'inspecteur Idrissi, qui progressivement reprend conscience. Son premier réflexe est de porter la main à l'arrière de sa tête pour estimer l'état de la blessure qu'il y devine, mais à peine effleure-t-il le douloureux hématome qu'il augmente sa souffrance. Ses doigts qu'il promène ensuite sur sa nuque lui révèlent la présence de coulées de sang séché qui ont souillé jusqu'au col de sa chemise blanche immaculée. Une pensée lui traverse incongrûment l'esprit quant au procédé pour réparer les dégâts. « Comme si c'était le moment de penser à ça ! » se fustige-t-il avant de se pencher plus raisonnablement sur sa précaire situation.

Il est adossé de guingois contre un mur. À deux reprises il échoue à se redresser mais y parvient à la tentative suivante, son corps ayant recouvré quelque vigueur. Fort aise de s'apercevoir qu'il n'est point entravé, il explore ses poches en quête de son téléphone cellulaire. Dans les profondeurs de la première, ses doigts palpent la forme familière de son arme de service, de la seconde il extrait son mobile. Avant de s'en servir, il tâte la poche intérieure à travers le tissu de sa veste afin de vérifier que s'y trouvent encore son porte-cartes et son insigne. Pleinement tranquilisé, il s'apprête à composer le numéro de Benmansour en appuyant sur la touche de prise de ligne, mais, à sa déconvenue, l'appareil ne manifeste les réactions espérées : ni bip, ni non plus de rétro éclairage qui lui permettrait de prendre connaissance de son environnement. « Je l'ai pourtant chargé hier soir... La batterie ! Ils m'ont piqué la batterie, ces salopards ! » constate-t-il furibond, après avoir ouvert la coque du

mobile. L'idée lui vient de consulter sa montre à chiffres luminescents. « Six heures quinze... Ça fait donc plus de deux heures que je croupis dans ce trou à rats ! »

L'endroit où il a été jeté baigne dans une complète obscurité qui empêche l'inspecteur de l'identifier précisément. Faisant preuve de bon sens, il préfère attendre que s'améliore son état léthargique avant de se lancer dans une exploration à l'aveuglette. Pour l'heure, il reste assis sur le sol carrelé, tâtonnant autour de lui en quête de premiers indices. Il bouscule à sa gauche un seau métallique qui heurte le carrelage en résonnant douloureusement dans son crâne. Sa main droite empoigne de son côté les poils d'un balai-brosse dont il fait par inadvertance choir le manche sur son crâne meurtri, maladresse qui avive sa douleur. « Ouille ! *El din oumm-k¹* ! éructe-t-il au comble de l'exaspération. Ah, j'y suis ! Ils m'ont flanqué dans un local de nettoyage, les porcs ! »

Peu à peu, sa vision s'accoutume à la pénombre. Face à lui, il distingue un rectangle formé de quatre minces rais qui lui laisse deviner les contours d'une ouverture. Attiré comme un phalène par la lumière, il s'enhardit à une précautionneuse reptation soutenue par les coudes et les genoux en direction de l'issue potentielle, puis, parvenu à ce qu'il devine être une porte, se met à y tambouriner de ses poings encore faibles. Se passent de longues minutes, qui lui paraissent durer un siècle, au cours desquelles il réitère ses SOS à fréquence régulière, avant qu'il n'ouïsse enfin le cliquetis salvateur d'une clé tournant dans la serrure. Lorsque s'entrouvre la porte, le soulagement qui détend ses traits n'a d'égal l'ébahissement qui écarquille les yeux de l'inspecteur Belali et du garçon d'étage. L'inspecteur Idrissi a peu après la brumeuse conscience d'être acheminé dans un couloir par de robustes bras. Une fois déposé sur son lit, il sombre dans le sommeil.

¹ Juron

Une minuscule embrasure, percée à trois mètres cinquante du sol dans un mur d'argile banchée, projette un losange de lumière sur la couche fruste où est étendu le grand maître Per Hansen. Au fur et à mesure que l'astre s'élève dans le ciel, la lumineuse figure progresse insensiblement vers son visage, finissant par l'atteindre.

Au travers de la peau diaphane de ses paupières closes, il perçoit une lueur rosée qui trahit la présence du feu solaire. Avant qu'il ne recouvre une pleine conscience, sa sensibilité proprioceptive peu à peu s'éveille et des sensations de pesanteur et de fourmillement prennent possession de son corps. Enfin, lorsqu'il entrouvre les yeux, qu'un réflexe de protection contre l'aveuglement lui fait refermer aussitôt, des bribes de pensées et de souvenirs confus commencent à leur tour d'émerger. Il se figure étendu dans sa chambre d'hôtel baignée de soleil... « Pourquoi fait-il déjà si chaud...? Comme c'est étrange, je ne me suis pas réveillé... et Boris... pourquoi ne m'a-t-il pas attendu...? Mais... que m'est-il arrivé ? » Cette ultime question déclenche alors son complet réveil.

« *Gud !* Qu'est-ce que je fiche ici ! » s'exclame-t-il, en découvrant avec stupéfaction la pièce austère dans laquelle il se trouve. Son dernier souvenir est de s'être étendu dans son lit à la suite d'une fructueuse séance de préparation avec Boris, durant laquelle ils ont intensément travaillé une ligne de la *sicilienne dragon* prometteuse pour les noirs. Il ressent l'impression d'avoir profondément et longuement dormi, ce que confirme un soleil à son zénith. Il a chaud d'ailleurs et s'empresse de retirer ce curieux vêtement à capuche dont quelqu'un l'a affublé... Un burnous, reconnaît-il, en palpant le rêche tissu. « Pour me protéger du froid de la nuit sans doute... Du froid ? Il fait doux à Marrakech en juin, même la nuit... Ai-je été emmené contre ma volonté dans un endroit situé en montagne ? » Il amorce le geste de lire l'heure à la montre

qu'il ne quitte jamais, mais sa précieuse Breitling Superocean, offerte en son temps par Olga, n'est plus à son poignet. Sans elle, il se sent bizarrement nu et encore plus démuné.

Sa prison - comment peut-il désigner autrement cet endroit ? - est assez vaste et haute de plafond. Elle ne possède d'autres ouvertures que cette embrasure, au travers de laquelle se faufile un parcimonieux rai de soleil, et une porte faite d'épaisses planches mal dégrossies, si basse qu'il lui faudrait se ployer pour en franchir le seuil. « Pour l'instant il n'en est pas même question », constate-t-il en tentant de l'ébranler, sans produire d'effet autre que le sinistre cliquettement d'une chaîne qui la cadenasse de l'extérieur. Kidnapé et bouclé, tel est son pitoyable sort.

Per Hansen n'est pas homme à paniquer, la pratique régulière du jeu d'échecs à haut niveau l'a doté d'une persistante aptitude à maîtriser ses nerfs. Pour l'heure, du reste, le sort du grand maître Bronstein le préoccupe davantage que le sien propre. Il l'imagine aisément au comble du désarroi et de l'anxiété suivant la découverte de sa disparition. Il n'ose se figurer l'état de son mental, lorsqu'il se présentera tout à l'heure devant l'échiquier pour la troisième partie du match. Et pressent que la mise en œuvre de la subtile préparation qu'ils ont élaborée de concert risque fort d'être compromise par l'intrusion d'émotions négatives dans les circonvolutions cérébrales du grand maître. Mais lui-même, et pour cause, se trouve tout à fait impuissant à enrayer le cours fatal des événements.

Il fait rapidement l'inventaire de sa geôle qui ne contient d'autre mobilier que la couche sur laquelle il s'est éveillé et une table basse qui supporte un broc d'eau et un verre. Dans une encoignure, fait office de toilettes un trou circulaire foré dans le sol, encadré d'une paire de planchettes. À sa proximité, est posé un seau en plastique muni d'une anse métallique, emplie d'une eau destinée à ses ablutions.

Songeur, il se met à envisager les moyens qui pourraient le tirer de ce mauvais pas. L'évasion lui paraît utopique, hormis s'il neutralise son ravisseur au moment où, comme il

l'espère, il lui apportera un repas. Il se prépare à cette éventualité, sans y croire en vérité face aux questions insolubles qu'elle entraîne. « L'homme sera-t-il armé ? Seront-ils plusieurs ? Où fuir, comment... ? » Il s'aperçoit en outre qu'en guise de vêtements, il ne possède que son caleçon, son tee-shirt – siglé *Gausdal 2000 – The Millennium Chess Tournament* - et le burnous bien sûr. Il pourrait chausser la paire de babouches qui ont été déposées près de son grabat, mais conçoit difficilement une évasion en un tel équipement, peu approprié à une course ventre à terre.

Ces réflexions ne l'amenant à rien de concret, Per Hansen se résigne à attendre, guettant d'éventuels bruits extérieurs qui pourraient tout du moins lui fournir des indices sur la localisation de sa geôle. Un âne qui braie, des chèvres qui bêgaient, un torrent qui chante en cascade, un appel de muezzin qui se répercute en écho, confirment ses premières impressions : c'est bien dans la montagne qu'il a été acheminé. « Dans un village ? Non, sans doute, j'entendrais aussi des voix humaines... Une maison isolée, alors, afin de le soustraire à la curiosité de voisins... Les premières montagnes sont assez loin de Marrakech, une quarantaine de kilomètres au sud peut-être », se souvient-il brusquement. Il tente de visualiser la carte routière protégée par un sous-verre qu'il a examinée la veille dans le hall de l'hôtel. « Oui, c'est ça ! Elles s'appellent l'Atlas... Certains de ses sommets dépassent les quatre mille mètres. » Il a aussi enregistré dans sa mémoire ces deux rubans rouges – des routes ! - qui franchissent des cols du Haut Atlas, pour rallier les localités établies dans les contreforts sud de la chaîne.

Le faisceau d'éléments sonores en provenance de son environnement ainsi que ses réminiscences floues de la topographie du sud marocain lui permettent de grossièrement situer sa prison. Sur l'instant, cette trouvaille lui procure un sentiment de petite victoire, bien qu'il ne s'en trouve guère avancé pour autant.

Il est temps à présent qu'il s'attelle à la résolution de la principale énigme, résumée en deux questions élémentaires : « Qui...? Pourquoi...? »

Qu'on l'ait enlevé, lui... Per Hansen, en l'exfiltrant de sa chambre, puis de l'enceinte de l'hôtel, à l'insu des centaines de personnes qui y résident et y œuvrent, est si invraisemblable qu'il se trouve dans l'incapacité de formuler la moindre hypothèse sensée quant à l'identité et aux motivations de ses ravisseurs. Sitôt qu'elle lui vient à l'esprit, lui paraît peu plausible celle d'une capture par des fanatiques se revendiquant abusivement de l'Islam dans le but d'obtenir une rançon en échange de sa libération. S'il ne rejette pas en soi l'éventualité du kidnapping, il estime toutefois que des cibles plus accessibles ne manquent pas à Marrakech alors que la saison touristique commence de battre son plein. Les risques que comporterait son rocambolesque enlèvement dans un hôtel de luxe étroitement surveillé infirment définitivement à ses yeux l'hypothèse d'une prise d'otage fomentée de l'extérieur par des affidés de *el-Qaeda in the Islamic Maghreb* ou autres jihadistes. Celle-ci écartée, il en déduit que son rapt ne peut qu'être corrélé à l'événement dont il est partie prenante : le Championnat du monde d'échecs. « Mais dans quelle intention ? Nuire à Boris, certainement... » À travers sa personne, c'est le grand maître qui est visé, ceux qui l'en ont éloigné savent pertinemment que Bronstein sans Hansen c'est comme un alpiniste privé de son compagnon de cordée à l'attaque d'une voie escarpée.

Le flot tumultueux et désordonné de ses pensées est brusquement endigué par le remuement de la sinistre chaîne. La massive porte s'entrouvre sur deux silhouettes. La première reste à l'extérieur, dissimulée dans la pénombre d'une pièce attenante, la seconde, vêtue d'une djellaba et le bas du visage masqué par un pan du chèche enroulé autour de son crâne, pénètre mi-courbée dans la geôle, chargée d'un plateau qu'elle débarrasse sur la table basse sans proférer la moindre parole. Aux vêtements qu'ils portent, lui et son comparse dans l'ombre, Hansen se figure qu'ils sont Marocains. Lorsque son « hôte » s'apprête à s'en

retourner, il tente d'obtenir un embryon d'explications sur le sort qui lui est réservé en le questionnant avec ses rudiments de français – il sait que la langue des anciens colonisateurs est encore comprise par de nombreux Marocains. L'homme ne semble saisir sa demande, il l'écarte d'un geste évasif qui peut aussi bien signifier « je ne sais pas » que « plus tard »...

« Ce ne sont que des hommes de mains, en conclut Hansen. Ils doivent prendre leurs ordres d'un chef ou d'un commanditaire qui peut-être viendra plus tard me rendre visite. »

La faim le torturant depuis un moment, le grand maître danois se réjouit, en dépit de son destin funeste, de la frugale collation qui lui a été servie, accompagnée d'une replète théière. Il rompt le pain de semoule bosselé et brûlé par endroits, pour le tremper dans le bol de *bissara*¹. À la fin de son repas, il se verse une rasade de thé à la menthe. Réconforté par cette prosaïque nourriture, il abandonne provisoirement toute velléité de trouver une issue à sa triste condition de captif. Tout en sirotant son breuvage à petites lampées, il pétrit entre ses doigts la mie du reste de *kessra*², occupation machinale qui se transforme bientôt en un façonnage de minuscules et rudimentaires pièces d'échecs. Égaré dans ses songes, il s'abstrait momentanément de son infortune pour se projeter dans son rôle de secondant du grand maître Bronstein. « Vérifions encore une fois les variantes », se dit-il, alors que lui revient en mémoire la laborieuse préparation de la veille. À la hâte, il trace alors du manche de sa cuillère un quadrillage sur le sol d'argile, sensé figurer un échiquier. « Les pièces noires à présent... » Des gouttes de thé se sont répandues sur le sol, avivant sa couleur ocre. « Ah, voilà mon matériau ! » jubile-t-il en prélevant à l'aide de son outil improvisé quelques parcelles d'argile ameublées par le liquide. Patiemment, il modèle dans la glaise son armée miniature, puis aligne les seize figurines « noires » sur les deux premières rangées de l'échiquier qu'il a gravé sur le sol. Il figole ensuite les seize pièces « blanches » ébauchées dans la mie de pain avant de les placer en vis-à-vis des premières. Cette minutieuse activité

¹ Soupe de fèves

² Pain de semoule

qui l'a occupé un long moment lui a permis d'enrayer la valse des vaines questions qui tournoyaient dans son esprit. Trois heures durant, il n'a dorénavant d'autres préoccupations que l'exploration systématique des variantes de la *sicilienne dragon, attaque Rauzer*, s'efforçant d'améliorer encore la préparation concoctée la veille.

Une brumeuse lassitude l'a finalement gagné, qui le détourne de son échiquier de fortune. Pour la énième fois, il laisse errer son regard sur les murs ocre de sa prison. « Rien de nouveau », constate-t-il, fataliste... « Tiens... si ! Drôle de look, ce lézard ! Il a passé sa tenue de camouflage, on dirait. » Per Hansen n'a décelé la présence discrète du gecko qu'à un imperceptible mouvement de reptation, la teinte de sa peau se confondant par un phénomène d'homochromie à celle du mur sur lequel il est à l'affût. Comme il se lève pour l'approcher, le saurien en alerte se propulse vers l'embrasure pour s'évader et disparaître à sa vue. « Ah ! Si j'avais ses phalanges, je pourrais aisément escalader ce mur et me hisser là-haut ! » songe-t-il. L'escapade du reptile ravive son désir d'évasion. « Cette ouverture n'est pas bien grande, c'est certain, cinquante centimètres de côté peut-être... Je suis sûr que je pourrais y glisser mon corps... Mais je ne suis pas ce lézard ! Et je ne pourrais jamais escalader une surface aussi lisse. » Il en est là de ses divagations lorsque surgit dans son esprit aiguisé l'idée encore floue d'un procédé pour atteindre la chiche ouverture. « Cette argile, elle devient souple quand elle est mouillée... Je creuserais aisément des encoches dans ce mur avec ma cuillère... » imagine-t-il. Il se figure des sortes de marches qu'il pourrait tailler dans la surface verticale, mais de l'idée à la mise en œuvre, grande est la marge... Le matelas en mousse qu'il aurait roulé et surmonté de la table basse lui feraient déjà gagner près d'un mètre, la suite ne serait sans doute qu'une affaire de patience... et de chance ! De toute façon, il ne peut rien entreprendre avant que ses geôliers ne lui apportent son repas du soir – il suppose en effet qu'ils ne le laisseront pas mourir d'inanition. Or, la pièce ne dispose pas d'éclairage. « Peut-être apporteront-ils une bougie ? » se met-il à espérer. Sans cela, il peut

dire adieu à ses rêves d'évasion nocturne ! En prévision, toutefois, de conditions propices à la mise en œuvre de son projet insensé, il entreprend une série d'exercices de gymnastique destinés à assouplir ses muscles ankylosés par l'immobilité. Alors qu'il est en sudation au terme de sa séance de stretching, survient, comme il le prévoyait, une scène similaire à celle qui se déroulait quelques heures plus tôt : le même homme, toujours affligé de son mutisme, lui servant l'identique soupe aux fèves accompagnée du semblable pain berbère. Mais également une nouvelle théière, fumante par son bec, que son gardien en djellaba permute prestement avec celle qu'il a éclusée. Il ne se hasarde cette fois à lui poser la moindre question, devinant par avance qu'il n'en obtiendrait nulle réponse. Dès son imperturbable geôlier retourné à ses occupations, il fond sur son dîner. L'homme ne lui a laissé de lumière...

Le crépuscule est à présent survenu et les ténèbres envahissent la pièce. Dépourvu d'éclairage, Per Hansen désespère de mettre son plan à exécution. Pourtant, alors qu'il s'est étendu sur son grabat, gagné par une torpeur dépressive et un profond sentiment de déréliction, une clarté pointe à l'horizon de l'embrasure « de l'évasion ». Instantanément sur son séant, il se dresse sur la pointe des pieds afin d'en identifier la source. Sans encore l'apercevoir, il devine un lever de pleine lune qui lui livre matière à s'orienter. « Elle se lève à l'est, donc le nord est par là... Et aussi la direction de Marrakech ! » conclut-il.

Bientôt, le disque du satellite s'encadre dans l'ouverture pour inonder la pièce de sa laiteuse lueur, en dévoilant les moindres de ses recoins. Per Hansen en puise un raffermissement de sa motivation qui l'incite à s'employer activement aux préparatifs de son plan. Il doute que ses gardiens ne reviennent lui rendre visite avant le lendemain, mais si l'inverse inopinément advenait, il serait dans l'incapacité de dissimuler sa tentative d'évasion. Il n'a pas le don de son inspirateur aux phalanges adhésives pour se fondre dans l'invisibilité d'un mur !

Le grand maître fait preuve de prudence et de patience. Il s'inflige encore une demi-heure d'attente, à guetter d'éventuels signes de veille en provenance de la pièce attenante, en même temps qu'il récapitule mentalement les phases de sa proche escapade. Il inventorie également les « outils » à sa disposition : une théière, une cuillère en inox, un bol, un verre, une carafe. Il élimine d'emblée les trois derniers objets, dont il n'aurait l'usage, et se retrouve avec une panoplie fort maigre. « Et ce seau, je l'avais oublié, son anse pourrait m'être utile, c'est de l'acier on dirait. » Il se demande comment la désolidariser du contenant en plastique qu'elle crochète... « À moins carrément de casser le plastique... Cela risque de s'entendre, je vais faire un test avant tout autre préparatif. » Le matériau n'est guère résistant, à la troisième torsion imprimée par la poigne du grand maître, il cède avec un claquement sec. Hansen regagne à la hâte sa couche et retient son souffle... Rien ne se passe. Il attend quelques minutes encore avant de reprendre son œuvre de désossement.

L'heure est arrivée... Juché sur son échafaudage improvisé, il hisse son bras alourdi par la théière afin d'atteindre un point le plus haut possible. Le bec de celle-ci déverse un torrent de liquide encore tiède le long du mur, dans lequel il s'efforce aussitôt de tailler de minuscules marches. Il réitère à une dizaine de reprises l'opération, en ménageant des temps de séchage entre chacune d'elles. Pour s'équilibrer durant sa progression verticale, il a l'idée de se servir de l'anse métallique qu'il ancre précairement dans l'argile amollie. Trois heures d'efforts plus tard, l'œuvre est accomplie : deux séries d'encoches parallèles lui ouvrent la voie de la liberté.

Il emporte avec lui ses seuls « biens », le burnous qu'il revêt et la paire de babouches qu'il plaque sous la ceinture de son caleçon. L'escalade se révèle scabreuse et donne lieu à quelques essais infructueux, puis, une certaine habileté lui venant, se transforme en une progression régulière par degrés qui le hisse à l'embrasure. Après s'être contorsionné pour y faufiler son grand corps, Per Hansen émerge à l'air vif de l'aube naissante.

Marrakech, 8 juin

Lorsque l'inspecteur Idrissi entrouvre les paupières, le commissaire Benmansour se tient à son chevet, prêt à le réconforter.

- *Fissa*¹, Abdelaziz... ! Quelle heure est-il... ? Ils ont kidnappé Bronstein ! Ils m'ont matraqué, chloroformé, je crois... Ils m'ont enfermé dans ce trou à rats... *Fissa, fissa !* Ne pas perdre de temps... débite l'inspecteur d'une voix fébrile et saccadée.

- Calme-toi, *khouya*, je gère. Il faut que tu te reposes, tu as subi un choc, mais rassure-toi, rien de grave. Un médecin a examiné ta blessure et l'a soignée pendant que tu dormais. Une légère commotion et un hématome qui devrait se résorber d'ici quelques jours, mais par précaution, il t'a prescrit une radio de contrôle. Je te conduirai à l'hôpital d'ici une heure, le temps que tu récupères un peu. Tiens, prends tout de suite ces comprimés, c'est un antidouleur, voilà un verre d'eau.

- Mais il faut que je te parle de ce qui s'est passé, insiste mollement l'inspecteur.

- Plus tard, plus tard... Je suis déjà au courant de pas mal de choses... As-tu mal ?

- Ça va mieux, le pire est passé, je crois... Blessure de guerre ! ironise-t-il, en même temps qu'il tâte avec respect la bosse couverte d'une compresse qui orne désormais son occiput.

- Tu n'as pas de fièvre mais ne t'agite pas. Repose-toi encore un peu, le temps que les effets du narcotique qu'ils t'ont administré aient tout à fait disparu.

- *Wakha*, je te raconterai quand tu m'emmèneras à l'hôpital, consent-il avant de sombrer à nouveau dans une irrépressible torpeur.

¹ Vite, en vitesse

Dans l'antique Audi 100 du commissaire qui les achemine vers la *Polyclinique de la Koutoubia*, située à quelques tours de roue de l'hôtel, l'inspecteur Idrissi entreprend le récit de sa mésaventure. Avant même qu'il n'ait achevé sa première phrase, Benmansour, toujours préoccupé par l'état de santé de son collègue, l'interrompt d'une voix bienveillante.

- Tu es sûr que ça va, *khouya*, on peut remettre ton récit à plus tard, rien ne presse...

- *Bekher*¹ ! Je me sens en pleine forme, fanfaronne-t-il en retour, en dépit des ses jambes cotonneuses et de sa conscience encore floue.

- Alors vas-y, je suis toute ouïe, consent le commissaire.

- Mes souvenirs restent encore imprécis, mais je me rappelle être sorti de la chambre vers quatre heures. Et là, j'ai vaguement aperçu à l'autre bout du couloir, très mal éclairé, deux ombres en djellaba qui transportaient une charge. J'ai immédiatement pensé à une forme humaine. Ensuite, j'ai senti ce coup derrière la tête et je suis tombé... Après, c'est le trou noir, jusqu'à ce que je revienne à moi dans ce foutu local de nettoyage.

- Permets-moi de t'interrompre un instant, j'ai deux questions à te poser. D'abord, comment es-tu certain que tes « ombres » portaient des djellabas ? C'était mal éclairé, dis-tu... Ensuite, je suppose que tu n'as pas vu ton agresseur, peux-tu confirmer ?

- Oui à la première question, avec certitude. Une djellaba, même dans la semi obscurité, c'est très identifiable, tu sais, ce n'est pas comme un costume, ça flotte un peu autour du corps de celui qui la porte. Par contre je n'ai pas distingué leurs visages qu'ils dissimulaient sous un pan de tissu, peut-être un keffieh, ou un chèche... Pour ta seconde question, je confirme, il m'a agressé par derrière et j'ai tout de suite perdu connaissance.

- Tiens... déjà ! Nous arrivons. Tu me raconteras la suite dans la salle d'attente ou à notre retour.

¹ Super bien

Ils n'ont pas à attendre. Prévenu par le médecin qui a porté les premiers secours à l'inspecteur, le radiologue les introduit sur le champ. Après avoir examiné les clichés, il livre son diagnostic.

- Bonne nouvelle, *Ssi Fouad*, les photos ne montrent ni fracture, ni fêlure. L'hématome est de taille mais c'est bénin. Je vais te prescrire un antalgique pour la douleur et un anti-inflammatoire. Tu as la *baraka*, il n'a pas dû cogner trop fort !

Sur le trajet du retour, l'inspecteur poursuit son récit.

- Quand je suis sorti du coma dans le local de nettoyage, j'ai tout de suite pensé qu'ils ne m'avaient pas seulement assommé mais qu'ils m'avaient aussi filé un truc pour m'endormir. J'ai subi quelques anesthésies dans ma vie, la dernière l'an passé pour mon opération des ligaments croisés, tu te souviens ? Donc le blackout, le réveil difficile, je connaissais. C'était exactement pareil. Et puis, il y a cette marque de piqûre, là, au creux de mon bras, qui le prouve. De plus, j'ai regardé l'heure... Plus de deux heures dans les bras de *Morphée*, ce n'est pas un petit coup sur la tête qui produit cet effet !

- Je confirme pour le narcotique, c'est ce que m'a annoncé le médecin qui s'est occupé de ton cas, il s'en est aperçu à certains détails. Il ne m'a pas donné beaucoup de précisions, la trace de piqûre bien sûr, la dilatation des pupilles. Il a aussi parlé de barbituriques... Au fait, je ne te l'ai pas encore dit mais c'était le légiste. Comme on le connaît bien, *Hassan*, c'est lui que j'ai appelé. J'espère que ça ne te contrarie pas.

- Ha ! Ha ! Elle est extra, celle-là ! Tu me voyais déjà refroidi ! Et tu prévoyais une autopsie, c'est ça ? Désolé de te décevoir, *khouya*, mais je suis encore vivant et ne souhaite pas être disséqué ! s'esclaffe l'inspecteur.

- J'en suis heureux ! Quel gag, cette histoire de légiste... Allez, continue ton récit.

- Il n'y a pas grand-chose à rajouter. Driss est arrivé avec le garçon d'étage qui avait la clef du local. D'ailleurs je ne comprends pas comment ils ont pu me boucler là-dedans les autres, ils devaient avoir un jeu de rossignols... Ah si ! J'ai voulu t'appeler, j'avais toujours mon portable dans la poche de ma veste mais je me suis aperçu qu'ils avaient retiré la batterie, j'avais les nerfs... Il faudra que je m'en procure une autre rapidement.

- Pas de problèmes, on en trouvera une. Rien d'autre ?

- Non... Je ne vois rien d'autre... À moins que... Non ça ne me revient pas.

- Dis... À quoi penses-tu ?

- Oh ! Rien... Une vague impression... Je sens que quelque chose m'échappe... Ça doit être à cause de l'anesthésie. Un détail sans importance probablement, ça me reviendra. Bon, je crois que nous sommes arrivés.

- Oui, et il n'est pas loin de midi. Que dis-tu d'aller prendre un café au *Café de France* ? Ensuite je te raccompagnerai chez toi. Si tu allais prendre tes affaires dans ta chambre, je réglerai deux ou trois trucs pendant ce temps...

- Chez moi ! Il n'en est absolument pas question. À moins que tu ne me congédies pour faute professionnelle... Je suis rétrogradé au rang de gardien de la paix, c'est ça ? Et dès demain je vais remplacer Benjelloul à la circulation ! Au rond-point de la Liberté ! s'exclame l'inspecteur en un accès de son désopilant humour de commissariat.

- Ha ! Ha ! Ha ! Arrête, t'es un vrai bouffon, tu sais, quand tu t'y mets ! Je pense qu'un jour ou deux de repos ne te feront pas de mal après ta mésaventure.

- Je suis parfaitement remis de ma mésaventure ! Pas très présentable c'est sûr avec cette bosse disgracieuse ! Mais tout à fait apte au service. De toute façon tu es dans l'obligation d'avoir un certain quota d'handicapés dans ton service, non ? Selon les dernières directives... Bon alors, ce café, on va le boire ?

- On va le boire, je te raconterai à mon tour où nous en sommes... Mais tu n'es pas du tout raisonnable.

Le duo s'attable à la terrasse comble du *Café de France* où se mêlent touristes et habitués. Ils sirotent leur *qehwa mhersa*¹ en silence, avant que ne le rompe l'inspecteur Idrissi, impatient d'entendre la narration du commissaire.

- Alors, raconte ! Où en êtes-vous de votre côté ?

- Eh bien ! Sache d'abord que ce n'est pas Bronstein qui a été enlevé, contrairement à ce que tu postulais. C'est Hansen, son secondant. À sept heures trente, le grand maître israélien a prévenu la réception qu'il ne le trouvait nulle part. C'était bizarre, d'après lui, et même inquiétant... Il faut savoir qu'ils sont comme cul et chemise, ici comme ailleurs ils sont toujours levés dès l'aube pour aller à la piscine se livrer ensemble aux joies de la natation. C'est leur hobby... Le directeur m'a immédiatement averti, j'ai chargé Benhaddou de fouiner dans tous les recoins de l'hôtel et du jardin ainsi qu'aux abords immédiats du complexe. Sans résultat. Tu connais Œil de faucon, si Hansen avait été dans les parages, il l'aurait déniché. J'ai pensé un moment qu'il avait pu aller se balader en ville, mais ça ne collait pas, il n'aurait pas laissé Bronstein sans le prévenir, surtout quelques heures avant une partie cruciale.

- Alors, ça veut dire que le colis que trimballaient les mecs en djellaba, c'était Hansen...! Ah ! J'ai vraiment été nul sur ce coup, se fustige inutilement l'inspecteur Idrissi.

- Je t'en prie, Fouad, pas d'autocritique déplacée. T'as fait ton boulot, tu n'as rien à te reprocher... Évidemment, j'ai tout de suite soupçonné les Iraniens. Le hic c'est que, comme vous, Ahmed et moi nous avons veillé à tour de rôle toute la nuit. Il y a bien eu quelques allées et venues entre leurs chambres jusqu'à une heure avancée, mais ils n'ont pas quitté l'étage, j'en mets ma main au feu, on les aurait entendus... Des djellabas m'as-tu dit... Pas très iranien, les djellabas, de toute façon.

¹ Café avec une goutte de lait, noisette

- Alors qui ? Pas des Marocains, quand même ! Ou alors, à la solde des Persans... Ou bien opérant pour d'autres factions qui ont un intérêt à saboter le match ?

- *La, la !* Je n'y crois pas une seconde, trop tortueuse comme hypothèse... Il y a bien cette altercation, hier soir, dans le camp israélien, cette ridicule mise en accusation de Hansen, et cet agent que tu as cru voir manigancer avec le président de leur fédération...

- Attends une seconde ! Il me revient un truc... Ah ! Merde ! Non, j'ai oublié.

- En tout cas, pour le moment notre enquête piétine...

- Si ! Voilà, je me souviens ! Les *Kenzo* !

- Quoi, les *Kenzo* ? Que veux-tu dire ? T'es sûr que ça va, *khouya* ?

- Oui, c'est ça... Écoute-moi bien... Ça vient de me revenir. Cette nuit quand j'ai pris ce coup sur le crâne, je suis tombé, tu t'en souviens, je te l'ai raconté. Eh bien, comme j'étais raide étendu le nez dans le tapis du couloir, un pan de djellaba m'a frôlé le visage, et sous cette djellaba j'ai aperçu des baskets... de marque *Kenzo*. *K.E.N.Z.O.* ! Je revois encore les lettres argentées gravées dans le cuir. À dix centimètres de mes yeux ! C'est le produit qu'ils m'ont injecté qui m'avait fait oublier ce détail. Et attends, la meilleure c'est que j'ai vu le même type de godasses aux pieds des prétendus hommes d'affaires, couverture de nos agents israéliens ! Ce sont les mêmes baskets, je les ai assez observés les jours précédents pour me souvenir de tous leurs détails vestimentaires. Les baskets *Kenzo*, j'en suis sûr, crois-moi sur parole.

- Je te crois, Fouad, naturellement. À quelque chose malheur est bon, comme disent les *Fransawi*¹, le tien de malheur va faire avancer notre enquête sur cette fort curieuse affaire. Dans l'immédiat, nous devons impérativement nous mobiliser pour retrouver Hansen, et de préférence plutôt vif que mort !

¹ Les Français

- De quelle façon comptes-tu organiser la traque ? Une réunion avec les collègues s'impose, non ? suggère l'inspecteur.

- Certainement ! Je vais convoquer tout le monde au bureau à... disons quatorze heures. Ça te va ? Il n'y a pas de temps à perdre !

- Oui, oui... opine l'inspecteur d'un air absent, quatorze heures c'est parfait.

Tandis que le commissaire passe ses coups de fil, Idrissi s'absorbe dans la contemplation de la place Jemaa-el-Fna, encore et toujours frappé par l'atmosphère intemporelle qui en émane, en dépit de l'incursion croissante en son sein des signes les plus flagrants de la modernité. Puis, son esprit se met à dériver pour le conduire sur la pente périlleuse d'interrogations « camusiennes », de pensées déprimantes sur l'absurdité de l'existence, sur sa vacuité et son impermanence... Il se sent soudain très las, déjà lui pèse cette réunion. Il n'a qu'une seule envie, celle de dormir pour oublier cette invraisemblable histoire. Un fond de raison cartésienne reprend pourtant le dessus, lui suggérant une explication plausible à son indéfinissable malaise. « Syndrome de stress post-traumatique », diagnostique-t-il sobrement, alors que lui revient en mémoire le reportage sur les vétérans de la guerre d'Irak qu'il a lu quelques jours plus tôt dans *Le Matin*.

La voix du commissaire l'arrache finalement à ses morbides divagations.

- Voilà, c'est réglé ! Mais, je ne te sens pas dans ton assiette, *khouya*, aucune obligation d'assister au briefing. Si tu préfères aller te reposer...

- Non, non... je viendrai. Juste un petit coup de barre, ça va passer.

- Bien, on a un peu de temps devant nous avant la réunion, on va aller manger un morceau au *Toubkal*, mais auparavant, allons acheter une nouvelle batterie pour ton portable et... un couvre-chef, peut-être ? Tu ne passes pas inaperçu avec cet énorme pansement !

Peu avant le lancement de la troisième partie du match, le public est confronté à une scène singulière. Boris Bronstein s'est avancé vers l'arbitre Jha Singh pour l'entraîner en arrière de l'estrade et, d'un air grave, lui murmurer quelques mots à l'oreille. En l'espace d'une nuit, le grand maître semble avoir vieilli de dix ans. Nul ne doute que cette sénescence prématurée qui le voulture à présent soit consécutive à sa défaite de la veille, comme nul n'imagine à le voir ainsi défaillant qu'il puisse remonter la pente et refaire dès aujourd'hui son retard au score.

Jha Singh manifeste tous les signes d'une profonde perplexité, il se démène dans un grand désordre de mains qui battent l'air, tel un nageur en difficulté qui hèle de désespoir un secours tardant à venir. Or, voici que se profile le sauveteur espéré en la personne du président Boukharov ! L'arbitre peut se soulager du fardeau que représente l'insolite requête du grand maître.

La voix ouzbek tonne, exigeant le silence immédiat.

- Grand maître Bronstein, tu as fait part à l'arbitre Jha Singh de ton souhait de prendre aujourd'hui ta journée de repos. Si tu avais pris connaissance du règlement, tu saurais parfaitement qu'une telle requête doit être adressée à l'arbitre au moins vingt-quatre heures à l'avance. Ta désinvolture m'afflige, Bronstein, et naturellement monsieur l'Arbitre est en droit de décliner ta demande. Si tu persistais...

- Président Boukharov, je connais le règlement aussi bien que toi, le coupe Bronstein avec un aplomb et une pugnacité que nul n'aurait pu soupçonner quelques instants plus tôt. Je demande une dérogation pour raisons de santé. Fais preuve de bon sens et conviens que certains malaises ne sont pas prévisibles vingt-quatre heures à l'avance.

- Aucune dérogation n'est prévue par le règlement, Bronstein ! rétorque Boukharov d'une voix qui croît en volume face à l'outrecuidance de son interlocuteur. Tu n'as aucun recours, sinon de déclarer forfait !

Des rangs de spectateurs, jusque-là muselés par l'autorité du président Boukharov, monte graduellement une clameur réprobatrice, entrecoupée de voix indignées criant à l'injustice.

- En ce cas, je déclare forfait, annonce sans émotion apparente le grand maître à l'arbitre. Et je souhaite prendre demain ma journée de repos... je suis dans les temps, n'est-ce pas ? Vingt-quatre heures à l'avance, selon le règlement.

Bronstein ! Bronstein ! Bronstein ! martèle à présent le public en rébellion, scandalisé par l'intransigeance du président de la FIDE qui conduit le Champion du monde à l'abandon sans combat.

- J'enregistre ton forfait, grand maître Bronstein, et déclare le grand maître Ali Reza Rezvani vainqueur de la troisième partie, proclame l'arbitre, délivré de son embarras par la docile coopération du grand maître israélien.

Le joueur iranien, cependant, après être parvenu à se défaire de sa garde rapprochée qui l'enserrait tel un carcan, s'avance à son tour vers l'arbitre principal.

- Si je puis me permettre, Mr Jha Singh, ton annonce est caduque... Il n'est guère possible que la victoire puisse m'être attribuée puisque je déclare forfait pour la troisième partie, annonce-t-il d'une voix neutre, je suis en effet atteint d'une crise de névralgie.

Cette imprévisible déclaration laisse le public pantois et l'arbitre encore plus décontenancé qu'auparavant. Le « nageur » qui un peu plus tôt surnageait encore au milieu des flots est à présent en train de sombrer dans les abysses. Il gesticule désespérément pour appeler à sa rescousse son assistant, or Raul Cienfuegos est encore moins en mesure que lui-même de résoudre l'épineux problème posé par le coup d'éclat du grand maître iranien.

Deux joueurs déclarant simultanément forfait alors qu'ils sont opposés dans une compétition majeure, c'est un cas inédit dans l'histoire des échecs. Les arbitres entrent en conciliabule, rejoints par un Boukharov qui frise l'apoplexie. Après un long moment durant lequel sont moult fois feuilletées avec frénésie les folios du *Manuel de l'arbitre* et échangés entre les trois hommes de dubitatifs propos, Jha Singh se projette à nouveau sur le devant de l'estrade pour faire son ultime déclaration.

- Le Champion du monde et le prétendant au titre ayant tous les deux déclaré forfait à la troisième partie, les arbitres, en accord avec Monsieur le président de la Fédération internationale, ont pris la décision de l'annuler. Le score est de un à zéro en faveur du grand maître Rezvani. Neuf parties restent à jouer. Le grand maître Bronstein souhaitant prendre demain sa journée de repos, la quatrième aura lieu mercredi 10 juin à quatorze heures.

Le gardien de la paix Ali Benjelloul est sur le grill. Ses collègues, formant cercle autour de lui, n'ont cessé de le harceler de leurs questions insidieuses : « Tu es bien sûr que tu n'as rien vu ? Réfléchis, ce n'est pas possible...! Peut-être t'es-tu endormi ? » Cette dernière remarque de son jeune collègue Tariq Soussi provoque aussitôt les dénégations indignées du policier.

- *Walou !* Je n'ai rien vu ! Si j'avais constaté un fait suspect pendant la nuit, j'aurais immédiatement téléphoné au commissaire, selon ses ordres personnels. Et je n'ai pas fermé l'œil une seconde, mets-toi bien ça dans la calebasse, Tariq !

Le commissaire ne doute un instant de la bonne foi de son gardien. Une hypothèse alternative à celle d'une exfiltration nocturne du grand maître danois doit en conséquence être envisagée.

- Je suis convaincu qu'ils l'ont d'abord transporté dans l'une de leurs chambres. C'est seulement à l'aube qu'ils l'auraient évacué. Après la relève d'Ali par le vigile de l'hôtel. Entre temps, ils se sont débrouillés pour descendre Hansen dans la Laguna garée sur le parking. Ils l'ont dissimulé de quelque façon aux regards avant de franchir le portail. Pour le vigile, les occupants du véhicule étaient des clients connus, il n'y avait motif, ni à se méfier, ni à s'alarmer.

- Brillante déduction, Abdelaziz, je fais mienne ton hypothèse, opine l'inspecteur Idrissi. J'ajouterais une précision : le transport de leur « colis » dans la Laguna s'est effectué lorsque j'étais hors circuit, bouclé dans ce satané local, et que Driss dormait, c'est-à-dire entre quatre et sept heures.

- Leur plan devait être précisément minuté, renchérit l'inspecteur Belali, l'épisode Idrissi a dû leur compliquer la tâche, c'était le grain de sable dans l'engrenage, mais on a indubitablement affaire à des professionnels qui ont su improviser.

- On va interroger le vigile, décide Benmansour, s'il a vu passer la Laguna ce matin il doit s'en souvenir, il n'y a pas gros trafic à cette heure. Ahmed, tu iras faire un brin de causette avec le vigile Sebbar, s'il pouvait se rappeler l'heure à laquelle il aurait vu l'auto sortir du complexe hôtelier, ce serait un début de piste. Bon, on active, ne perdons pas de temps... Tu lui demanderas aussi de me bipper s'il voit la Laguna repartir dans l'après-midi ou dans la soirée. Je resterai dans les parages. En ce moment, ils doivent tous être au salon pour le début de la troisième partie, mais je présume que l'un des agents israéliens peut très bien s'en absenter pour aller rendre visite à leur captif.

- Je suis repéré par ces types maintenant, ce ne sont pas des amateurs, ils ont dû fouiller mes poches, trouver ma carte professionnelle, constate piteusement Idrissi. Je ne peux plus décemment me montrer à l'hôtel, je vais rester au bureau pour faire la coordination, propose-t-il. J'espère seulement qu'ils ne nous ont pas vus ensemble, Abdelaziz, tu serais grillé à ton tour.

- C'est peu probable, mais on sera vite renseigné... Bon, alors tu gardes la boutique ?

- Mais pourquoi ne pas boucler toute la bande ! regimbe subitement le brigadier Benhaddou qui jusque-là se tenait coi. Et leur faire avouer leur crime !

- Je comprends ton emballement, Ahmed, mais nous n'avons aucune preuve tangible de crime ou de délit, modère le commissaire.

- Et le témoignage de l'inspecteur assermenté Idrissi, ça ne compte pas !

- Tu penses aux fameuses baskets... Ce n'est pas une preuve matérielle de leur culpabilité. Ils se contenteraient de nier. Il faut marcher sur des œufs dans cette affaire, ne pas

intervenir avant l'heure, surtout ne pas provoquer d'incidents diplomatiques, argumente le commissaire. *Chi va piano, va sano... chi va sano, va lontano.*

- Mais ils ne perdent rien pour attendre ! menace pour conclure l'inspecteur Idrissi en tâtant précautionneusement sa bosse.

- Sûr ! Rira bien qui rira le dernier.

Lorsque, vers quinze heures, les policiers s'infiltrèrent en ordre dispersé au sein du complexe hôtelier. Une bourdonnante agitation règne aux abords du salon. Ils croisent des grappes successives de personnes plongées dans de véhémentes discussions, puis tombent sur un groupe de grands maîtres réunis autour d'une table du bar pour commenter l'incroyable événement qui vient de se produire. Ils saisissent sur le champ les raisons de cette ambiance survoltée : la partie a été annulée faute de combattants !

- Quel coup de théâtre, ce forfait simultané ! s'exclame le commissaire. Bien, allons repérer nos hommes. Je m'occupe des agents hébreux, s'ils venaient à se séparer, je t'appellerai, Driss, tu prendrais en charge une partie du groupe. Pour l'instant, tâche de dénicher Bronstein, je ne le vois nulle part. Dès que tu l'as logé, tu me fais signe, j'aimerais avoir au plus vite un entretien avec lui... Incognito. Ahmed et Ali, vous vous débrouillez avec les Persans, pour l'instant ils se tiennent tranquilles... Toi, Tariq, tu viens avec moi.

- Allô ! Abdelaziz... Bronstein s'est retiré dans ses appartements juste après l'annulation de la partie.

- *Choukrane*, Driss ! Je vais lui passer un coup de fil de la réception, je suis sûr qu'il acceptera de me recevoir si je lui parle à mi-mots de la disparition de Hansen.

- Fais gaffe à ne pas te faire repérer par l'un des types du *Mossad*.

- Oui, clairement... Y'en a encore deux qui rôdent autour de la piscine, les autres ont dû monter à l'étage sur les pas du grand maître, je ferai en sorte de les éviter.

Lorsque retentit la sonnerie du téléphone, le grand maître Boris Bronstein, prostré dans un fauteuil le regard dans le vague, est soulevé d'un sursaut d'espoir... « Hansen ? » Mais la voix de son interlocuteur n'est pas celle, qu'il reconnaîtrait entre mille, du grand maître danois, mais celle, aux inflexions orientales, d'un inconnu qui ânonne quelques mots en anglais.

- *Great master... You do not know me... but...*

Bronstein est sur le point de raccrocher, mais la voix, comme si elle devinait son intention, se fait si pressante qu'elle l'en dissuade.

- *Listen to me... I have some information about... who you know.*

- *Who are you? How can I believe you?*

- *Sorry... Walls have ears... I shall scratch on your door in five minutes... You will know.*

Benmansour a fait sienne la maxime « Prudence est mère de sûreté ». S'il est resté évasif sur le but de sa visite, allant jusqu'à taire son nom et son identité, c'est qu'il ne néglige nullement la probabilité, même si elle lui paraît infime, d'un téléphone mis sous écoutes. À

agir de cette façon, le risque était pourtant réel de se voir opposer une fin de non-recevoir immédiate de la part du grand maître, mais rien de tel n'est advenu. Sur ses gardes, il s'avance dans le couloir du deuxième étage jusqu'à la chambre 201, puis, d'un ongle circonspect, gratte le placage de la porte.

Le grand maître israélien est troublé par le coup de fil qu'il vient de recevoir. « Cet homme, qui est-il ? Et pourquoi tant de mystères ? Ai-je eu tort d'accepter sa visite ? » Il se raccroche toutefois à la perspective que son énigmatique interlocuteur a fait miroiter : celle de lui transmettre des informations concernant la disparition de son secondant. Si d'aventure une autre raison motivait cette singulière visite, il n'en serait pour autant alarmé. « Que risque-t-il après tout dans cet hôtel ? » Il repense un instant à l'accent de l'homme... « Un Iranien ? envisage-t-il. Ils auraient enlevé Per Hansen...? Non, non, tout à fait improbable ! L'homme mystérieux s'exprimait plutôt avec un accent maghrébin... »

Le signal attendu interrompt son monologue. Après qu'il lui a entrouvert la porte, son visiteur entre furtivement, un doigt posé sur les lèvres pour lui intimer le silence, fait le tour de la pièce en explorant du regard ses détails, puis le convie d'un geste explicite à le suivre sur le balcon.

- Bonjour Monsieur Bronstein, commissaire Benmansour, Sûreté nationale marocaine, se présente-t-il en lui tendant une main chaleureuse. Je suis désolé de faire tant de mystères, mais nous devons être prudents.

- Je vous en prie ! Que craignez-vous exactement ? La présence de micros ? s'enquiert le grand maître intrigué.

- Peut-être... Mais je n'en ai pas repérés de visibles... Mes vieilles obsessions d'enquêteur sans doute.

- Alors, que vouliez-vous me dire à propos de Per Hansen ? Car il s'agit bien de lui, n'est-ce pas ?

Le commissaire a décidé de jouer cartes sur table. Il lui narre dans le détail les divers épisodes de la nuit et lui révèle comment la police marocaine en est venue à soupçonner des agents israéliens grâce au témoignage de l'inspecteur Idrissi. Il ne lui cache pas qu'ils n'ont pour l'heure aucun indice permettant de localiser le lieu où le grand maître danois serait détenu, mais l'assure qu'ils ont bon espoir d'y parvenir en prenant en filature le véhicule des présumés ravisseurs.

- *Mossad agents...* J'ai considéré cette hypothèse, voyez-vous. En tant que joueur d'échecs, j'ai l'habitude d'envisager tous les coups susceptibles d'être joués par mes adversaires... Celle-ci m'a semblé la plus plausible.

- En relation avec l'incident d'hier, j'imagine. Lorsque le président de votre fédération a porté ces accusations à l'encontre de Per Hansen.

- Décidément, vous avez des yeux et des oreilles partout !

- D'une certaine façon... J'ai toute une équipe avec moi sur cette affaire.

La présence à ses côtés d'un gradé de la Police marocaine ne suffit pas à tranquilliser Boris Bronstein, en dépit du professionnalisme qui émane de sa personne. Il sait que les agents du *Mossad* sont non seulement des combattants aguerris, mais qu'ils disposent en outre d'un arsenal de moyens matériels et d'une organisation aux rouages parfaitement huilés. Ils ont prouvé leur expertise dans nombre d'opérations audacieuses, y compris sous forme de raids en pays hostiles. Et ceci lui laisse à croire que la libération de son secondant est loin d'être acquise.

- Je dois y aller maintenant, je vous informerai de l'évolution de nos recherches, vous pouvez compter sur moi, assure le commissaire.

- Merci, Monsieur Benmansour, je suis persuadé que vous ferez pour le mieux.

Suspendu par les phalanges, le grand maître Per Hansen évalue avec circonspection la hauteur qui le sépare du sol. « Hum, ça devrait aller ! Le sol a l'air plat et apparemment il n'y a pas de pierres », se rassure-t-il avant de lâcher prise.

Il atterrit souplement sur ses genoux fléchis. À son grand soulagement ni rumeur ne s'élève, ni mouvement ne se manifeste, du côté opposé de la bâtisse : les ravisseurs n'ont pas, semble-t-il, détecté sa fuite. Ayant chaussé ses babouches, il s'éloigne vélocement vers un bosquet de genévriers thurifères afin de se mettre à couvert.

Tapi sous l'abri des conifères multiséculaires, il entrevoit devant la *dar*¹ où il était détenu un véhicule tout-terrain dont la carrosserie sombre miroite à la clarté de la lune déclinante. « Si je m'en emparais, ça faciliterait ma fuite, envisage-t-il un instant... Non, trop bruyant, trop risqué... Et puis la clé de contact, ils doivent l'avoir avec eux... Je ne dois décidément compter que sur mes jambes pour me tirer d'ici ! »

Les cieux se sont peu à peu éclaircis. « Il ne doit pas être loin de six heures, estime Per Hansen, bientôt il fera jour... Il est grand temps de déguerpir. » Sur ce sage constat, il se hâte, par un bref détour dicté par la prudence, de rejoindre le chemin caillouteux qui dessert la bâtisse. En dépit de ses nombreuses sinuosités, la piste se dirige sommairement vers le nord, ce qui ne manque de réjouir le fugitif. « Marrakech, quarante kilomètres... Seulement ! » se dit-il en manière d'encouragement. Maîtrisant mal la marche rapide en babouches, il lui arrive plus d'une fois de trébucher sur les inégalités du terrain, mais, au fur et à mesure de sa progression, acquiert quelques rudiments de technique qui lui permettent d'accélérer le pas. Comme il dévale la piste, il reste toutefois aux aguets, prêt à bondir derrière les rochers qui

¹ Maison

parsément ses abords au moindre ronflement de moteur. Mais rien de tel ne survient. Au bout d'une heure de marche, il atteint sans encombre la lisière d'un hameau où il croise une fillette matinale pressant un troupeau de chèvres.

- Marrakech ? la questionne-t-il en indiquant la direction du nord d'un geste de la main.

La gamine, au départ apeurée par l'apparition de ce *nsari*¹ en babouches mais convaincue finalement qu'il ne s'agit que d'un randonneur égaré, lui bredouille de vagues indications.

- *Ed-douwwar Tizi Oussem, et-trik Asni. Asni taksi Marrakch*².

Hansen comprend qu'il se trouve dans un bled dénommé Tizi Oussem, d'où une piste mène à Asni. Depuis cette bourgade, un taxi pourra l'emmener à Marrakech. « Super ! », se réjouit-il, avant de réaliser qu'il n'a pas un dirham en poche pour s'acquitter d'une course en taxi. Confiant dans sa bonne étoile qui ne l'a jusque-là trahi, il ne s'en préoccupe outre mesure. Après avoir remercié d'un geste amical sa providentielle guide, il se remet en chemin pour traverser le hameau encore endormi. Alors qu'il dépasse ses dernières habitations, un lointain vrombissement de moteur le met en alerte. Il s'apprête à s'accroupir à l'abri d'un muret afin de se soustraire à la vue de ses ravisseurs lorsqu'il entrevoit, venant dans sa direction, une camionnette sans âge dont la plate-forme supporte un entrechoquement de casiers de bouteilles. Parvenu à sa hauteur, le véhicule stoppe en produisant une série de cliquètements, de grincements et de crépitements. Son chauffeur interpelle bruyamment le piéton désorienté.

- *Es-salam ali-koum, labess ? Où tu vas mon ami...? Asni...? Je livre au douwwar, cinq minout. Après je t'emmène.*

- *Choukrane !* remercie le fugitif, plaçant l'un des rares mots arabes qu'il possède à son vocabulaire. Je t'attends ici.

¹ Chrétien

² C'est le village de Tizi Oussem d'où part une route pour Asni. À Asni, il y a des taxis pour Marrakech.

Un quart d'heure plus tard, le livreur de boissons sur le chemin du retour l'embarque dans son tacot. Per Hansen aimerait profiter de la quiétude de l'aube pour méditer devant les grandioses paysages de l'Atlas, mais son chauffeur ne lui en laisse guère le loisir. Autant volubile qu'il est indiscret, il abreuve sans trêve le grand maître danois de questions auxquelles ce dernier répond de manière évasive et décousue.

- *Almani*¹ ? Tu viens du Toubkal ? Où est ton sac ? Quel hôtel Marrakech... ?

Durant les rares moments où se tarit son flot inquisiteur, l'homme providentiel augmente le volume du radiocassette d'où s'échappent les vocalises d'une interprète de chansons populaires sirupeuses, ne laissant nulle place au silence.

Comme ils parviennent aux faubourgs de la petite ville d'Asni, Per Hansen a la subite idée, qui singulièrement ne lui était venue jusque-là, de se rendre au poste de police.

- Où est la police ici, tu peux me montrer ?

- La *bouliiss* ? Pourquoi tu veux voir la *bouliiss*... ? interroge son chauffeur, légèrement inquiet en entendant ce mot. Ah ! Je sais, on t'a volé. Le sac, le *flouss*, le *paspor*, *walou* ! Tu as le burnous et les babouches, c'est tout ! *ma kayne mouchkil*, je t'emmène aux *jadarmi*² !

Sans plus tarder, l'obligeant livreur conduit Hansen devant le bâtiment de la Gendarmerie nationale. Avant d'y pénétrer, le grand maître s'assied quelques instants sur un grossier banc de pierre afin de peaufiner un scénario plausible qu'il exposerait à la maréchaussée locale. « Peut-être ne parlent-ils que l'arabe... ? Non, impossible, il y a sûrement des gradés qui connaissent le français, peut-être même l'anglais, c'est une région touristique... Je ne vais pas leur raconter que j'ai été kidnappé, ils ne me croiront pas, je vais perdre du temps. Alors quoi ? L'important c'est que je puisse téléphoner au plus vite, rassurer Boris, il doit être près de midi... Tiens ! Mon chauffeur a tout de suite pensé qu'on m'avait volé. Pourquoi pas ? C'est assez plausible, ça doit arriver, ce n'est pas aussi bizarre qu'un

¹ Allemand

² Gendarmes

kidnapping, ils n'auront aucune raison de douter, je leur demanderai de pouvoir téléphoner à l'hôtel... »

Après qu'il a fourbi les derniers détails de sa déclaration mensongère, il relève la tête pour faire face à une dizaine de regards enfantins braqués sur sa personne aussi curieusement affublée. Se sentant un peu ridicule dans ses babouches et sa djellaba, il fait mine de chasser les galopins, puis grimpe dans la foulée le perron de la gendarmerie. Un planton en uniforme et au français impeccable l'accueille réglementairement.

- Bonjour Monsieur ! Gendarmerie nationale à ton service ! Quel est l'objet de ta visite ?
le questionne-t-il en esquissant un salut militaire.

- Je désire voir le commandant, on m'a volé toutes mes affaires, déclare Hansen sans plus de précisions.

- Ennuyeux, ennuyeux... Présentement, le *caïd*¹ est parti déjeuner, il sera là à quatorze heures, lui répond le gendarme, réprimant un sourire narquois à la vue de ce touriste vêtu tel un *fellah*².

- Quelqu'un d'autre peut-être... ?

- Seul le *caïd* a autorité en matière d'affaires touristiques. Tu dois revenir à quatorze heures.

- Est-il possible de lui téléphoner, c'est une urgence, insiste Hansen.

- Le *caïd* ne peut être dérangé pendant son déjeuner ! Ce n'est pas la procédure.

- Mais peut-être m'autorises-tu à téléphoner à Marrakech ? Je n'ai plus d'argent pour la cabine.

- Pas de problème pour téléphoner, mais je dois d'abord en faire la demande en trois exemplaires par la voie hiérarchique, mais comme je te l'ai signifié la voie hiérarchique est partie déjeuner.

¹ Le chef

² Paysan

Le grand maître a la fâcheuse impression de s'être égaré dans l'intrigue d'un scénario burlesque. Il est sur le point de perdre patience quand le gendarme, qui conserve sous son vernis militaro-administratif un brin de compassion et d'humanité, l'invite courtoisement à rester.

- Attends ici le retour du *caïd*, Monsieur, assieds-toi sur cette chaise, je t'en prie ! Je t'apporte le thé, patiente... Si tu es pressé, tu es déjà mort, comme le dit un proverbe berbère.

Le changement d'attitude du gendarme reconforte un tant soit peu Per Hansen. Le thé promis lui est apporté mais il est encore à se demander par quel miracle son amphitryon s'est débrouillé pour éviter « la demande en trois exemplaires par la voie hiérarchique » que nécessiterait en toute logique ce service.

Inspiré par le proverbe, il se détend en sirotant son thé à la menthe... « Pas bêtes ces berbères, se dit-il, et même très sages. C'est comme dans une partie échecs, rien ne sert de forcer une position au risque de se retrouver mat. »

Patientant sur son siège inconfortable dans l'espoir d'une prompt venue du *caïd*, le grand maître Per Hansen est à présent saisi par le doute. Doit-il maintenir auprès du gradé la version des faits telle qu'il l'a esquissée au gendarme procédurier ? L'aperçu qui lui a été donné de la pointilleuse bureaucratie marocaine le fait pressentir un interrogatoire en règle sur les circonstances du « vol » perpétré à son détriment. Il imagine en ce tout-puissant *caïd* un impitoyable inquisiteur qui le mettra sur la sellette des heures durant avant qu'il ne puisse passer son coup de fil. « Où...? Quand...? Comment...? » le questionnera-t-il, s'évertuant perfidement à découvrir failles et incohérences dans son conte à dormir debout. « Mieux vaut dire la vérité, aussi incroyable soit-elle, tranche-t-il avec sagesse. Un jour ou l'autre, elle finira par apparaître et mon mensonge risquerait de me causer des ennuis avec les autorités marocaines. »

À quatorze heures trente passées, le *caïd* daigne enfin faire son entrée. Apercevant le touriste en burnous assis sur sa chaise, il adresse au gendarme au garde-à-vous un regard éloquent, en quête d'explications. Ce dernier lui susurre quelques brèves paroles qui incitent le gradé à s'adresser courtoisement au ressortissant danois, en un anglais soigné mâtiné d'un accent du Souss.

- Suis-moi dans mon bureau, Monsieur, je vais m'occuper personnellement de ton affaire.

À la suite du *caïd*, Per Hansen grimpe une volée de marches, puis pénètre dans sa tanière.

- Enchanté ! Nourredine Bouezza, commandant de gendarmerie du secteur d'Asni, lui déclame-t-il d'un ton jovial en le conviant à s'asseoir. Mon maréchal des logis m'a informé que tu as été victime d'un vol...

- C'est-à-dire que... pas exactement d'un vol... balbutie la prétendue victime.
- Tes nom, prénom, nationalité, profession, je te prie. As-tu un document justifiant de ton identité ? somme le commandant Bouezza, revenu à une phraséologie plus formaliste.
- Hansen, Per, nationalité danoise, joueur d'échecs professionnel... obtempère le grand maître qui, sur le point de s'expliquer sur son défaut de passeport, est brusquement interrompu par son interlocuteur.
- Joueur d'échecs professionnel ! Tu es à Marrakech pour assister au Championnat du monde, alors... Quel est ton pronostic ? s'enquiert-il de manière impromptue, paraissant oublier le motif de sa présence dans les locaux de la gendarmerie.

Le grand maître danois se saisit de cette bienheureuse perche qu'il espère lui faciliter la suite de son interrogatoire.

- Je suis le secondant du Champion du monde en titre, le grand maître Boris Bronstein, c'est-à-dire que je l'assiste dans...

- Je connais le rôle d'un secondant, Monsieur Hansen, je m'intéresse beaucoup au roi des jeux, je suis moi-même joueur d'échecs, un simple amateur s'entend, le coupe le commandant de gendarmerie, se gonflant de connivence avec le grand maître. Alors va-t-il gagner le match, d'après toi ?

- Il est difficile de faire des pronostics aux échecs, même sur une longue série de parties. Tant de facteurs entrent en jeu, surtout dans ce Championnat du monde... Boris Bronstein part favori, mais le grand maître Rezvani est très fort, il a le bénéfice de l'âge. Il a un grand avenir, il sera un jour Champion du monde, si ce n'est cette fois-ci...

- Mais que t'est-il arrivé au juste, Monsieur Hansen ? reprend plus sérieusement Bouezza après ce coq-à-l'âne béni de son interlocuteur. Tu devrais être à Marrakech en ce moment et non dans le bled. Qu'y fais-tu en définitive, et dans cet accoutrement ? Et cette histoire de vol, une pure invention, non ?

Sur cette requête, qui n'admet plus de fausse déposition, le grand maître entreprend le véridique récit de son aventure rocambolesque, s'efforçant de n'en omettre le moindre épisode.

- Eh bien, Monsieur Hansen ! On peut dire que tu ne manques, ni de ressources, ni de volonté, réagit le commandant de gendarmerie. C'est un vrai polar ton histoire ! Mais je n'ai aucune raison de ne pas te croire. Tu voulais téléphoner à ton hôtel, disais-tu, pour prévenir Monsieur Bronstein...

- Oui, mais à cette heure-ci il est devant l'échiquier, je ne pourrai pas le joindre avant dix-neuf heures, sauf si la partie se termine prématurément.

- Écoute... voilà ce que je te propose. J'ai un collègue à la Sûreté nationale qui est précisément chargé de la surveillance de ce Championnat du monde d'échecs. Je vais l'appeler, c'est de son ressort après tout. Je suis d'ailleurs surpris que ces délinquants t'aient kidnappé à son nez et à sa barbe... Benmansour, cela ne lui ressemble pas.

Marrakech, 9 juin

- *Ssi Driss* ! Deux des agents israéliens viennent de sortir de l'hôtel, à pied... Une Range Rover les attendait sur l'avenue Kennedy, de couleur noire, un modèle récent, je n'ai pas pu voir la plaque. Ils avaient l'air très pressés, très énervés aussi... Le 4x4 a démarré sur les chapeaux de roues en direction de la Menara, débite affolé et en sueur le gardien de la paix Tariq Soussi, après un sprint effréné jusqu'au *Blue Note* où se trouve en faction l'inspecteur Belali. J'ai essayé d'appeler le commissaire, poursuit-il d'un air penaud, mais sa ligne était occupée. Je n'ai rien pu faire, ça s'est passé il y a deux minutes à peine, j'ai immédiatement couru te prévenir.

- La faute à personne, Tariq, calme-toi... On n'avait pas prévu ce scénario. Décidément, nous jouons de malchance dans cette affaire. Bon, je vais essayer de joindre une voiture banalisée qui tourne dans le secteur, au cas où ils les repèrent et peuvent les prendre en chasse. Ils ont dû rejoindre le boulevard Mohammed VI, c'est la direction de l'aéroport. Pendant ce temps, préviens Idrissi au commissariat et essaie encore d'appeler Benmansour. Envoie-lui un SMS, au cas où tu n'arrives pas à le joindre.

L'ambiance est tendue à l'intérieur de la Range Rover. Moshe et Sami sont à cran... Ruben et Mike, les agents qui leur ont été dépêchés en renfort deux jours auparavant, ont fait preuve d'une impéritie crasse lors de l'opération Hansen. La colère de leur leader, jusque-là contenue avec peine, finit par exploser en un flot d'invectives que rien ne semble être en mesure d'endiguer.

- Un duo de rigolos, voilà ce que vous êtes ! Qui à Tel-Aviv m'a expédié en renfort ces deux jobards... ! « Des spécialistes de l'exfiltration... » je rêve ! Des jean-foutre, oui ! Allez,

direction l'aéroport... Et accélère un peu, toi, espèce de gastéropode sans cervelle ! Vous allez embarquer sur le premier vol d'Iberia et, croyez-moi, vos oreilles vont chauffer à votre arrivée en Israël, moi c'est des brouilles à côté de ce que vous allez déguster quand ils vont vous débriefer, là-bas !

- Attends, on va t'expliquer... tente de se justifier Mike, assis à l'arrière aux côtés de Sami.

- Expliquer...? Expliquer quoi ? le coupe ce dernier sur un ton certes plus pondéré mais aussi intransigeant que celui de Moshe. Votre navrant échec ? Autant avouer que vous vous êtes endormis, après, peut-être, avoir bu plus que de mesure. Vous n'avez pas même jugé utile de faire des tours de veille. Évidemment, quand vous avez émergé de votre probable saoulerie, votre oiseau s'était envolé.

Face aux irréfutables accusations de leurs inquisiteurs, les agents incriminés se réfugient dans leur mutisme et leurs pensées pusillanimes, en attendant que s'apaise l'orage.

Au débouché de l'oliveraie de la Menara, Moshe enjoint Ruben, le conducteur, de prendre sur sa droite la route d'Amizmiz, détour destiné à éviter d'éventuelles patrouilles à leur recherche dans le secteur de l'aéroport. Il est près de quinze heures trente et Moshe est convaincu que Hansen est définitivement hors de portée et que les forces de police marocaines sont désormais saisies de l'affaire de sa disparition. Ce qui l'inquiète, ce sont les témoignages susceptibles de les guider vers lui et ses hommes. En premier lieu, celui de ce policier fureteur qu'il a neutralisé au moment de l'exfiltration du pro-palestinien danois. « Qu'a-t-il vu précisément qui puisse le conduire à nous identifier...? Sans doute aucun détail important, se rassure le leader des agents après quelques secondes de réflexion. Au contraire, les vêtements exotiques que nous portions l'égareront probablement dans une impasse ou sur une fausse piste... » Il doit toutefois prendre en considération la probabilité d'un indice, aussi maigre soit-il, qui orienterait la police sur la juste voie. Le « témoin » Hansen pourrait en

revanche se révéler plus gênant. Moshe redoute avant tout qu'il ne fournisse à la police une description et le numéro de plaque du 4x4 qui, lors de sa fuite, stationnait devant la bâtisse de Tizi Oussef. Cette éventualité le tracasse tout au long du chemin détourné qui finit par les mener aux confins de l'aéroport.

- Avant notre arrivée devant l'aérogare, vous nous débarquerez Sami et moi, on finira à pied. Quant à vous deux, vous irez immédiatement restituer le véhicule à l'agence de location. Pendant ce temps, je vous réserverai des billets sur le prochain vol. C'est clair !

Les pitoyables recrues, résignées au destin qu'elles méritent, n'ont d'alternative que d'obtempérer aux ordres de leur chef de mission.

La CB grésille dans le bureau de l'inspecteur Idrissi.

- Inspecteur Idrissi, commissariat de police de la Medina, à toi...

- Ici, voiture quatre, Rachid Serfaoui, aucune trace de la Range dans le secteur de l'aéroport, à toi...

- Continuez votre patrouille sur le parking de l'aéroport, over.

Serfaoui et son collègue Benslimane sillonnent au ralenti le parking dans leur Nevada gris muraille, à l'affût de l'improbable 4x4. Une Range Rover de teinte sombre, couvert de poussière ocre, est en train de se garer, leur causant une brusque poussée d'adrénaline. Comme ils s'approchent du véhicule, leurs espoirs s'évanouissent aussitôt à la vue d'une famille de touristes, encadrée par un guide, en train de débarquer des bagages. En proie au découragement, ils reprennent leur infructueuse ronde qui les conduit vers la zone des agences de location de véhicules.

- *Chouf!* Là... chez Avis, une Range noire ! s'exclame Benslimane.

- OK ! On fonce !

- Cette Range Rover ? Le client l'a ramenée il y a à peine vingt minutes, les informe l'employé. On vient de la nettoyer, ces véhicules, ils sont très demandés par les touristes et nous n'en avons que celui-ci de rentré, il est déjà réservé pour dix-sept heures.

- Ce n'est pas pour louer, nous sommes de la police. Ce véhicule a peut-être servi aux auteurs d'un crime. Nous allons prévenir nos supérieurs, ils vont sûrement vouloir l'examiner de près. Jusque-là, il ne bouge pas d'ici, tu te débrouilleras pour fournir une autre bagnole à ton client.

- Inspecteur Idrissi, commissariat de police de la Medina, à toi...

- Ici, voiture quatre, Benslimane. On a repéré chez Avis une Range qui correspond au signalement, à toi...

- Je suis là dans dix minutes, d'ici là vous ne bougez pas, la Range non plus, over.

Au comble de l'effervescence, l'inspecteur se lève d'un bond de son siège, agrippe sa veste de lin et son canotier flambant neuf suspendus au portemanteau perroquet, puis dévale l'étage pour gagner sa 405 parkée dans la cour intérieure. En cours de route, il tambourine nerveusement sur son mobile afin de joindre Benmansour.

- Abdelaziz... Ah ! Tu es enfin joignable ! Tu es au courant de la fuite des agents ?

- Oui, oui... On recherche une Range Rover de couleur sombre. J'allais justement t'appeler, on a retrouvé Hansen, je pars le récupérer à Asni.

- Quoi ! Mais qu'est-ce qu'il fout là-bas, dans ce bled !

- Je t'expliquerai... T'avais quelque chose de nouveau à m'annoncer ?

- La Range, ils l'ont peut-être trouvée ! La patrouille quatre. Sur le parking de l'agence Avis de l'aéroport, je suis en route... Tu peux appeler les gars de l'Identité judiciaire ?

- *Wakha !* Je leur dis de te rejoindre là-bas. Eh bien, une bonne nouvelle n'arrive jamais seule ! À plus tard, *khouya !*

Les deux spécialistes de l'Identité judiciaire, revêtus de leur tenue de travail blanche immaculée, ne passent pas inaperçus sur le parking de l'agence Avis de l'aéroport Menara. Tandis qu'ils passent au peigne fin le véhicule incriminé, un groupe de badauds, qui ne cesse de croître en nombre, s'est agglutiné derrière les barrières métalliques que l'inspecteur Idrissi a fait dresser à la hâte pour délimiter la zone d'investigations.

L'employé de l'agence de location est aux prises avec le mécontentement du client qui a réservé le 4x4, tandis que l'inspecteur, assisté d'un gardien de la paix, le sont eux-mêmes avec la malsaine curiosité d'une grappe humaine volubile où se côtoient petit peuple, employés de l'aéroport, hôtesses de l'air, touristes et autres traîne-babouches. Le gardien a beau s'exténuer en ordres de dispersion et en dérisoires moulinets de bras, la petite foule jacassière, loin d'obtempérer, y trouve à l'inverse prétexte à demeurer. Et déjà, se propagent les rumeurs les plus saugrenues : « Un homme assassiné... ils ont transporté son corps dans le 4x4... Des terroristes de l'Aqmi¹, la police cherche des explosifs... Une touriste danoise enlevée et violée... »

L'inspecteur Idrissi s'avance au devant du spécialiste de l'Identité qui vient de s'extraire de l'habitacle de la Range Rover, pinçant délicatement entre deux doigts de latex une pochette transparente contenant une montre.

- Alors, où en êtes-vous ? Des indices ? Faut-il conduire le 4x4 au dépôt pour continuer vos investigations ? questionne l'inspecteur.

- Non, ce ne sera pas nécessaire... Peu d'indices... Ils ont passé l'aspirateur dans tous les recoins et shampooiné les sièges, toutes les surfaces vitrées et la carrosserie ont été lavées. De l'excellent boulot, le véhicule est impeccable ! Mais ça ne fait pas nos affaires.

¹ Al-Qaeda au Maghreb Islamique

- Et cette montre, là ?

- Ah oui, cette montre ! C'est notre seule prise, elle a échappé au nettoyage... Elle avait glissé sous la banquette arrière dans un recoin quasiment inaccessible, j'ai aperçu un éclat métallique en balayant le plancher de ma Led Lenser. C'est une montre de luxe, très coûteuse, une Breitling, modèle Superocean 42 Auto. J'ai prélevé quelques poils blonds coincés entre les maillons du bracelet en acier, révèle l'officier de l'Identité judiciaire.

« Des poils blonds ! Le grand maître Per Hansen est blond ! Cette montre lui appartient sûrement... Allons, ne nous emballons pas, il y a beaucoup de touristes blonds à Marrakech. Il faut que j'interroge sur le champ l'employé de l'agence, il pourra sûrement me fournir une description du client qui a loué le 4x4 » décide Idrissi.

- Alors, ce client, ça te revient ? brusque l'inspecteur, passablement agacé par les atermoiements de l'employé de l'agence Avis. Tu rechignes donc à parler à la police !

- C'est-à-dire que des clients, j'en vois défiler toute la journée, *Ssi* Inspecteur. Attends... Le 4x4, il l'a loué il y a trois jours... Pour une semaine, je crois...

- Tu crois, tu crois ! Moi, ça ne me suffit pas que tu croies, je veux des faits précis : date, heure, durée, kilométrage, moyen de paiement... *Safi* ! Tu ne peux pas consulter ton registre ou ton ordi, *el-hmar*¹ !

- Oui, attends, t'as raison, je vais voir sur mon ordinateur...

- *Fissa* ! Je n'ai pas que ça à faire, moi !

- Voilà, j'ai trouvé... Loué samedi 6 juin à dix-sept heures... pour une semaine. Il devait le rendre samedi prochain, ânonne l'indolent employé.

- Pourquoi l'a-t-il ramené aujourd'hui, alors ? Il t'a donné une explication ? Quel est son nom ? le harcèle l'inspecteur.

¹ Espèce d'âne

- Voyons... Hayek Michaël, domicilié à Beyrouth, Liban... Il m'a dit qu'il n'en avait plus besoin. Il avait déjà réglé la semaine de location... en dollars cash. Il n'a pas fait d'histoires pour être remboursé. Il est parti très vite tout à l'heure, il devait avoir un avion à prendre.

- Il était seul ?

- Je crois... En tout cas il est rentré seul dans le bureau.

- Tu crois, mais tu n'en es pas sûr... Quelqu'un l'attendait peut-être à l'extérieur ?

- Je ne sais pas, quand je suis assis derrière le comptoir, je ne vois pas dehors.

- Décris-moi ce type, comment était-il ? Tous les détails, le somme l'inspecteur sur le point d'exploser.

- Tu sais j'en vois tellement des clients...

- Oui, je sais, je sais, tu me l'as déjà dit ! C'est celui-là seul qui m'intéresse, tu te souviens quand même de quelque chose, il t'a ramené cette bagnole y'a moins de deux heures, t'es quand même pas Alzheimer !

- Non, *Ssi* Inspecteur... Attends... Il parlait anglais...

- Bon, ça vient. Continue... Grand, petit, gros, maigre ? Allez, un petit effort de mémoire !

- Normal.

- Normal ? Ça veut rien dire normal... Tu parles d'une description, tu te fous de moi !

- Non, *Ssi* Inspecteur. Je voulais dire moyen.

- De mieux en mieux. Moyen ! C'est quoi ça, moyen ?

- Eh ben, moyen de taille, moyen de grosseur.

- Super ! Je vais pouvoir faire un excellent portrait-robot avec ton témoignage... Allez !

Les cheveux, les yeux, une barbe, une moustache, des lunettes, des cicatrices, des signes particuliers... que sais-je ? Quelle corpulence ? Habillé comment...? Je commence

sérieusement à me demander si tu ne refuses pas de collaborer avec les forces de police, tu sais, j'ai bien envie de t'embarquer au poste pour faire ta déposition au commissaire. Là-bas tu auras tout le temps de réfléchir, menace exagérément l'inspecteur, de plus en plus excédé.

Or soudain, l'employé recouvre miraculeusement la mémoire et les mots dans sa bouche se mettent à se précipiter.

- Un Libanais... Il avait un accent oriental... Voyage d'affaires ou tourisme, je ne sais pas, on ne demande pas ce genre de précisions aux clients... Il était assez grand, un mètre quatre-vingt peut-être... Costaud, gros gabarit, un homme qui fait du sport sûrement, de la muscu, des arts martiaux... Pas de bagages, à part un petit sac à dos, j'ai trouvé ça bizarre, d'ailleurs... Les cheveux noirs, ultracourts, pas de barbe ni de moustache... Il n'arrêtait pas de suçoter une branche de ses lunettes, des Ray-Ban j'en suis sûr, tu comprends j'adore cette marque... Des yeux marron... Un jean, un tee-shirt noir, une veste, noire aussi, qu'il portait sur l'épaule, j'ai pas vu ses chaussures, j'étais derrière le comptoir. Voilà tout ce que je peux te dire.

- Tu es sûr ? Tu n'as pas tout inventé pour me faire plaisir... Hein ? Tout à l'heure tu croyais, maintenant tu as l'air bien sûr de toi.

- *La, la ! Ssi* Inspecteur, c'est la mémoire qui m'est revenue tout à coup.

- Et tu es certain qu'il n'était pas blond ?

- Blond ? Non, certainement pas ! C'était un Libanais, je t'ai dit.

- *Choukrane !* Tu vois, quand on veut on peut, lui lance en prenant congé un inspecteur Idrissi revenu à une courtoisie de bon ton.

« Bien, voilà une affaire de réglée ! Il m'a donné tout ce qu'il savait... C'est bien le genre *Mossad* le client de Avis. Et Hansen a dû être transbahuté dans ce 4x4. Si c'est bien sa montre qu'on a trouvée, ça confirmera cette hypothèse. » Sur ces déductions, l'opiniâtre inspecteur s'empare de son mobile pour composer une fois de plus le numéro de Benmansour.

Ce même jour, en début d'après-midi, le commissaire Benmansour a appelé le grand maître Boris Bronstein. L'enquête s'enlisait... Depuis la veille, la Laguna de location du *Mossad* n'avait quitté le parking de l'hôtel, ni les quatre agents eux-mêmes ne s'étaient absentés : la seule piste sur laquelle comptaient les policiers pour retrouver la trace de Per Hansen débouchait sur une impasse. Le commissaire estimait son devoir d'en informer le Champion du monde, conformément à sa promesse. On lui avait rapporté que Boris Bronstein était cloîtré dans sa chambre depuis vingt-quatre heures, refusant même que lui fussent apportés des repas. Il escomptait toutefois que celui-ci acceptât de le recevoir.

- Vous pouvez monter, Monsieur Benmansour, je vous attends, acquiesça le grand maître.

Lorsque le commissaire pénétra dans la chambre, Bronstein se leva pesamment de son fauteuil pour le saluer d'un geste las, puis, selon le même scénario que la veille, ils gagnèrent immédiatement le balcon.

En dépit des mauvaises nouvelles dont le commissaire se faisait le messager, le grand maître, après avoir accusé le coup, recouvra une impressionnante sérénité. Une heure durant, les deux hommes firent calmement le point sur la situation, estimant les chances d'une rapide issue à l'enlèvement de Hansen.

- Si rien de positif ne se produit d'ici demain, je me résoudrais à employer la manière forte, déclara le commissaire en guise de conclusion.

- Réfléchissez bien, Monsieur Benmansour, avant d'entreprendre quoi que ce soit de ce genre, tempéra le grand maître. Ils sont très forts... Mais, veuillez m'excuser, je n'ai pas de conseils à vous donner, vous connaissez votre métier mieux que moi.

- Ne vous inquiétez pas, Monsieur Bronstein, je suivrai votre conseil, je réfléchirai avant d'agir... La nuit entière, s'il le faut.

Mais, à l'instant même où le commissaire prenait congé du Champion du monde, son mobile se mit à vibrer.

- *Es-salam ali-koum ! Labess Abdelaziz ?* Commandant Bouezza.

- *Labess, el-hemdou Allah !* Comment vas-tu, Nourredine ? Que me vaut l'honneur de ton appel ?

- Je t'ai déniché ton bonhomme, tu sais... ce Danois que tu recherches.

- Quoi ! Mais comment es-tu au courant que je recherche cet homme ? Et que diable fait-il dans ton secteur ? C'est insensé, cette histoire !

- Il faut que tu viennes le chercher, il te la racontera lui-même.

- Bon, je pars immédiatement. Je serai à Asni vers seize heures trente.

- *Wakha !* Je t'attends... Et apporte-lui donc une chemise et un pantalon !

Bronstein se tenait encore aux côtés de Benmansour. Il saisit parfaitement la teneur de la conversation téléphonique grâce à sa connaissance de l'arabe proche-oriental, qui, par sa proximité avec celui parlé au Maroc, lui permettait de traduire mentalement les bribes de paroles prononcées par le commissaire. Per Hansen était donc libre et sous protection policière !

À peine Benmansour s'est-il installé au volant de son Audi que sonne à nouveau son mobile. L'appel provient de Fouad. Ils croisent leurs dernières informations et se félicitent de ce revirement du sort qui, en l'espace de quelques minutes, les a délivrés des ténèbres de l'incertitude. « Nous avons à nouveau les cartes en main, se réjouit Benmansour, ce 4x4 va parler, il nous livrera des indices. Et le grand maître danois aussi... Peut-être nous fournira-t-il une description de ses ravisseurs que nous pourrions exploiter ? »

Tiré de ses optimistes réflexions par un brusque ralentissement du flux de la circulation, alors qu'il longe l'aéroport de Marrakech Menara, il hésite un instant à se dérouter afin d'assister aux investigations de l'Identité judiciaire et recueillir leurs premières conclusions. « Ne nous dispersons pas, se raisonne-t-il en dépit de l'envie qui le tenaille. Pour l'heure, ma mission c'est d'aller récupérer Hansen, Fouad se débrouillera parfaitement avec eux. »

À nouveau, Per Hansen est prié de relater ses aventures. Les effets que le commissaire lui a prêtés lui serrent tant les aisselles et la taille qu'il craint d'en faire au moindre mouvement craquer les coutures. Engoncé dans le carcan de sa chemise d'emprunt, il se tient immobile sur son siège, tel un modèle qui garderait la pause, tout en débitant d'une voix monocorde les divers épisodes de sa captivité et de sa fuite. Emporté vers Marrakech dans l'automobile de ce sympathique commissaire de police marocain, ce qu'il vient de vivre durant ces dernières trente-six heures lui paraît de plus en plus fantasmagorique. Son récit, au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de la ville, se dénuent d'émotions, comme s'il relatait les heurs et malheurs d'un autre que lui-même, d'un personnage de fiction. Ses pensées, indépendamment de son discours, dérivent vers d'autres horizons... Il lui importe désormais de rejoindre au plus vite le grand maître Bronstein afin de lui dévoiler les originales lignes de jeu qu'il a découvertes dans *la sicilienne dragon*, alors qu'il était séquestré dans sa geôle de l'Atlas...

Comme venue de nulle part, la première mesure du *Boléro* retentit soudain dans l'habitacle de l'Audi, qui fait tressauter le grand maître abîmé dans ses complexes analyses.

- Monsieur Hansen, passez-moi mon portable, je vous prie. Il est dans ma veste, sur la banquette arrière... C'est l'inspecteur Idrissi, le collègue dont je vous ai parlé.

- Ravel ? s'étonne le grand maître en explorant à tâtons les poches du vêtement.

- Exact. *Le Boléro*. C'est la sonnerie personnalisée que j'ai programmée pour les appels de mon collègue.

- *La... ! Wakha... ! Bes slama !*

La conversation est des plus brèves. En restituant le mobile au grand maître danois afin qu'il le remette dans la poche de sa veste, Benmansour jette un regard appuyé sur son poignet gauche.

- Qu'avez-vous fait de votre montre, Monsieur Hansen ? Je remarque une marque claire sur la peau hâlée de votre poignet qui m'indique que, habituellement, vous ne la quittez jamais.

- Oh ! Très bonne déduction, Monsieur Benmansour.

- *Elementary, my dear Watson !* lance en retour le commissaire.

- Ah ! Ah ! Je vois que nous avons des références communes : Conan Doyle, un maître de la littérature de suspense et, en son temps, un excellent joueur d'échecs aussi... Ma montre n'était plus à mon poignet lorsque je me suis réveillé dans la bâtisse de Tizi Oussef. J'ai du mal à comprendre pourquoi ils me l'ont volée, leurs motivations n'étaient pas crapuleuses, semble-t-il... C'était une montre de prix certes, une Breitling, mais elle avait surtout pour moi une valeur sentimentale... Vous comprenez, Monsieur le commissaire ?

- Je comprends parfaitement... Un cadeau, sans doute... Peut-être d'une amie qui vous est chère, non ?

- Décidément, vous êtes un fin limier, *Mr Holmes !*

- Rassurez-vous, les spécialistes de l'Identité judiciaire ont retrouvé votre Breitling. À l'intérieur de la Range Rover qui a servi à votre kidnapping. L'inspecteur Idrissi vient de me l'annoncer. Elle a dû se détacher de votre poignet durant votre transport mouvementé, l'un des maillons du bracelet s'était brisé.

Ils arrivent à Marrakech aux alentours de dix-huit heures. Juché sur un tabouret au comptoir du *Pacha*, le bar de l'hôtel, le grand maître Bronstein, qui a recouvré tout son élan vital, attend la venue de son secondant en éclusant une bière. Le commissaire a déposé le grand maître danois non loin de l'entrée pour aller garer son véhicule dans une rue adjacente. Sa tâche accomplie, il préfère reprendre ses distances, autant pour laisser les deux comparses à leurs retrouvailles qu'éviter d'être surpris en leur compagnie. Lorsqu'il pénètre à son tour dans le hall de l'hôtel, il les entrevoit assis devant le bar, devisant d'un air serein, comme si les dramatiques événements qui venaient de se produire n'étaient jamais survenus. Il se félicite de n'être point entré dans l'établissement aux côtés de Per Hansen, en observant, rencognés dans leurs fauteuils, deux des agents du *Mossad*.

Traversant le vaste hall d'une allure décontractée, le commissaire Benmansour se dirige à son tour vers le comptoir du *Pacha* pour prendre place incognito à deux tabourets de distance des grands maîtres. Il les surprend au beau milieu d'un énigmatique dialogue, qui, au regard des récents événements, lui paraît émaner de cerveaux dérangés.

- ... Je la connais ta variante qui retarde le développement du *Fou c8* au profit d'un redéploiement du Cavalier roi sur l'aile dame, elle était assez souvent jouée dans les années soixante... Mais je ne suis pas convaincu par ce *Cavalier d7*, d'ailleurs cette ligne de jeu est rapidement tombée dans l'oubli, argumente Bronstein avec une moue dubitative.

- Bent Larsen l'a pourtant jouée avec succès contre Ivkov au Tournoi des Hauts-fourneaux de Beverwijk, en 1964, précise son secondant pour défendre son point de vue. Dans un ordre de coups différent, je te l'accorde, mais qui ne change rien aux caractéristiques de la position.

- Hum ! Larsen. Un joueur aux conceptions originales... Oui, ça lui ressemblait ce genre de plan, avec des attaques de flancs sur les roques opposés. Bon, je sais que c'est l'un de tes inspirateurs, mais je pense que de nouvelles idées pour les blancs sont venues par la suite réfuter cette ligne de jeu... Donc, je maintiens le théorique *Fou d7* au neuvième coup pour répondre à l'*attaque Rauzer*, repartit le grand maître israélien afin, croit-il, de clore le débat.

- Peut-être, mais je ne désespère pas de te convaincre que l'idée est intéressante, ne serait-ce que pour l'effet de surprise sur l'adversaire. Ce soir, je te montrerai les plans que j'ai échafaudés... Mais pour le moment, je n'ai qu'une envie, c'est d'aller me taper quelques longueurs !

- Comme je te comprends, d'ailleurs je t'accompagne, cela nous fera le plus grand bien de nager après tous ces contretemps !

« Ah, ces joueurs d'échecs ! Décidément incorrigibles ! s'étonne à moitié le commissaire. Ces deux-là sont vraiment perchés. Tout ce qu'ils trouvent à faire après cet enlèvement qui aurait pu mal tourner, c'est de polémiquer à propos de coups d'échecs ! Et puis d'aller nager ! Dans quel monde vivent-ils... Pourvu que mes enfants ne suivent pas leur chemin, s'inquiète-t-il subitement. Déjà que Najat passe la moitié de son temps devant l'ordi pour analyser des parties... »

De penser à sa chère progéniture fait naître en lui l'impérieuse envie de passer la soirée avec eux. « À cette heure, ils doivent être à la maison », se dit-il. Il imagine aisément leur déception après l'annulation de la partie du jour. Dans la semaine précédant le début du Championnat du monde, il est allé sur leur pressante demande s'entretenir avec le chef d'établissement de leur collège afin d'obtenir une autorisation d'absence lors des après-midi où se dérouleraient les parties.

- Pas de problèmes, *Ssi Abdelaziz*, tes enfants ne sont pas en retard dans leur scolarité, bien au contraire. Et puis c'est presque la fin de l'année. Laissons-les assister au match... D'ici quelques années, ce seront peut-être eux les champions, *Incha Allah !* avait répondu le principal, accédant avec magnanimité à sa demande.

- *Choukrane, Ssi Larbi*. Ça semble tellement important pour eux. J'ai du mal à le comprendre parfois.

Les brutales paroles que Fouad lui a assénées l'avant-veille, lui reviennent en mémoire : « Un père fantôme... » En proie à une poussée de culpabilité, il se décide, après quelques coups de fil donnés à ses collègues pour leur délivrer d'ultimes consignes, à rentrer chez lui sans tarder.

- *Msa l-khir baba*¹ ! l'accueillent d'une même voix les jumeaux Najat et Marwan, transportés de joie à son arrivée.

- *Msa l-khir* !

- T'as déjà fini ton boulot, il n'est que dix-neuf heures, pourtant ! s'étonne Marwan, peu accoutumé ces derniers temps à voir son père si tôt dans la soirée... quand il ne s'absente la nuit entière !

- Oui, comme je n'avais plus grand chose à faire au bureau, je suis rentré au plus vite pour passer la soirée avec vous.

- Chic, alors ! s'exclame Najat, tu vas faire une partie avec moi, hein ? J'en ai marre de jouer avec cette *mazette*² de Marwan ! En *blitz* je le bats au moins neuf fois sur dix ! ajoute-t-elle avec une pointe d'exagération propre à son jeune âge.

- N'importe quoi ! T'es ouf ! se contente de riposter son frère, en guise de protestation.

Abdelaziz ignore la signification précise de ce curieux terme de *mazette* proféré par Najat pour qualifier son jumeau, mais se doute qu'il ne s'agit, en langage échiquéen, d'un compliment. Il ne sait comment décliner sans la peiner l'invite de sa fille, car les échecs commencent, c'est le moins que l'on puisse dire, à le faire suer par tous les pores. Il préférerait de beaucoup écouter un disque de Oum Kalthoum afin de se détendre, mais, en père bienveillant, se résigne finalement.

- On fait un *blitz*, *baba* ? le sollicite la malicieuse Najat, pressentant l'invariable *laïus* accompagnant le refus de son père, qu'il lui a, sur son ton sentencieux, tant de fois rebattu les oreilles.

- Ah, non ! Pas de *blitz* ! Les échecs c'est un jeu où il faut se concentrer, jouer en *blitz* c'est contradictoire avec la réflexion qu'il exige. Jouons normalement... Sans pendule.

¹ Papa

² Faible joueur, amateur

L'adolescente esquisse un sourire d'indulgence tout en disposant les pièces sur l'échiquier, puis, ayant dissimulé au creux de l'un de ses petits poings un pion blanc, au creux de l'autre un pion noir, fait tirer les couleurs à son père. Marwan, quant à lui, n'éprouvant nul intérêt à suivre une partie dont il prévoit d'ores et déjà le résultat, va se caler dans la banquette du patio en compagnie de sa *Wii* pour s'absorber dans le jeu d'action-aventure *The Legend of Zelda : Spirit Track* – prix remporté quelques années plus tôt lors d'un tournoi jeunes, qu'il exhume de temps à autre de sa mallette de jeux vidéo.

Le père, ayant tiré les blancs, a ouvert du pion roi et développé son Fou en *c4*, puis placé au troisième coup sa Dame sur l'attrayante case *f3*, afin de mettre en œuvre son sempiternel plan de débutant.

- Ah, j'en étais sûre ! J'aurais parié mon argent de poche de la semaine que tu allais encore me jouer ce coup foireux, s'exclame Najat, mi-amusée, mi-énervée... *Baba*, je devine que tu es encore en train de me préparer ton *coup du Berger*. Pourtant, je t'ai déjà dit au moins un million de fois que c'était nul cette sortie prématurée de la Dame ! Voilà, maintenant je sors mon Cavalier en *f6* et ton attaque de *mazette* est morte ! poursuit la jeune fille avec assurance. Ensuite, en jouant l'autre en *e5*, je te planterai une fourchette¹ Fou/Dame et j'aurai déjà l'avantage !

À ces prémices, Abdelaziz sent poindre une horripilante leçon de tactique dispensée par sa propre fille, à laquelle il ne trouvera le moindre argument à opposer.

- Je te prie de m'épargner tes commentaires, réplique-t-il sans conviction, ça nuit à ma concentration. Aux échecs on ne parle pas...

- Oh, ça va ! On n'est pas en compète ! C'est pour ton bien que je dis ça, pour que tu progresses, *baba*, sinon je vais continuer à te battre à chaque fois en moins de vingt coups. Des miniatures, ça s'appelle... Mais... ! Mais, regarde ! Tu fais n'importe quoi ! Ta Dame est

¹ Attaque simultanée de deux pièces

attaquée et ce que tu trouves de mieux à faire c'est de pousser un pion de l'aile dame. Ce *a4*, c'est vraiment nul de chez nul ! se scandalise Najat face au pitoyable coup joué par son père.

- C'est de ta faute, tu n'arrêtes pas de jacasser, ça me déconcentre je te l'ai dit, tente de se justifier Abdelaziz, relativement à la bévue qu'il vient de commettre. D'abord, je ne l'ai pas lâché ce pion, j'ai bien vu que ton cheval attaquait ma reine, je réfléchissais, je l'ai touché machinalement, s'enferme-t-il avec une misérable mauvaise foi.

- Mais *pièce touchée, pièce à jouer* ! c'est la règle, lui assène son implacable rejeton, sinon, avant, on dit *j'adoube*¹... Allez, c'est bon pour une fois ! le rassure-t-elle, quoiqu'il lui soit arrivé à maintes reprises de prononcer cette phrase lorsqu'elle joue avec son père. Bon alors, joue ta Dame en *e2*, qu'est-ce que t'attends, c'est le seul coup si tu veux pas perdre ton Fou ! On dit la Dame d'ailleurs, pas la reine, ça aussi je te l'ai déjà dit un million de fois, et on dit le Cavalier pas le cheval. Tu n'es pas en train de jouer à ce jeu stupide des *Petits chevaux*, que je sache ! Un peu de sérieux, *baba* ! Et concentre-toi, s'il te plaît.

La partie ne s'éternise pas. Au dix-huitième coup, Najat, au terme d'une brève combinaison, place un *mat à l'étouffée*, initié par un esthétique sacrifice de Dame, que son père, tandis qu'il s'empare goulûment de la figure royale, ne voit naturellement point venir.

¹ Formule signifiant que le joueur veut ajuster une pièce sur l'échiquier sans l'intention de la jouer

Nuit du 9 au 10 juin

Des doigts impérieux tambourinent à la porte de la chambre 355. Le maître international Firouz Adani qui, à près d'une heure du matin, vient à peine d'éteindre la veilleuse, se redresse dans son lit en maugréant.

- Qui est là ? Je suis en train de me coucher.

- Coaches ! brament deux voix à l'unisson. On a quelques consignes à te transmettre, Firouz Adani.

- C'est bon, j'arrive... « Quand vont-ils se décider à nous laisser tranquilles ces damnés *pasdaran* ! » soupire-t-il, en chaussant ses babouches.

Insolemment, ils s'installent, puisent des canettes de soda dans le minibar, prenant leurs aises comme s'ils allaient rester des heures, peu empressés de livrer au maître international une raison à leur visite tardive.

- De quoi s'agit-il ? avance prudemment Firouz Adani. Il est tard, j'espère que ce ne sera pas long, j'ai besoin de repos.

- Cela dépend de toi, rétorque Mohammad. Es-tu patriote...? Soutiens-tu notre République islamique...? ajoute-t-il inopinément.

- Venez-en aux faits ! s'impatiente le secondant de Rezvani, interloqué face à la tournure prise par la conversation.

- Nos attachés ministériels estiment que tu n'es pas utile au grand maître Ali Reza Rezvani. Ils pensent même que tu as une mauvaise influence sur lui.

- Attendez ! Qu'insinuez-vous au juste ?

- Nous te transmettons... Ils ont décidé de t'évincer. L'officier du Renseignement et de la sécurité nationale Jalal Ahwazi te remplacera auprès du grand maître, c'est un excellent

joueur d'échecs. Ils veulent t'attribuer une autre fonction pour servir notre République islamique. Tu resteras à Marrakech, dans cet hôtel, mais tu auras dès demain une autre chambre, à l'écart. Ils te donnent une chance de te rattraper. À toi de la saisir plutôt que de te retrouver dès demain sur un vol pour Tehrān... Ils pourraient prendre ton retour pour une désertion dans les cercles du Guide de la Révolution et de l'Assemblée des experts... Tu comprends certainement ce que cela signifie ?

Firouz Adani ne se fait aucune illusion sur les conséquences évidentes qu'amènerait une « dérobade » : de nombreux ennuis à venir... Interrogatoires, harcèlement, mise en accusation, ruine de sa carrière... Qui le contraignent d'accepter leur perfide proposition.

- Que suis-je sensé faire ? questionne-t-il à contrecœur.

- Nous ne sommes que les messagers, nous l'ignorons, ment Hachemi. Nous devons te conduire auprès de l'officier du Renseignement et de la sécurité nationale, c'est de lui que tu dépendras directement.

Le maître international suit les *pasdaran* jusqu'à la chambre de Jalal Ahwazi. L'officier, visiblement, les attendait. « Il était sûr que j'accepterai, il savait que j'étais pris dans ses filets », en déduit-il, envahi par un sentiment où se mêlent révolte et résignation.

- Bonsoir, maître international Firouz Adani... Tiens, tu n'es pas grand maître, comme c'est étrange ! Dis-moi comment, avec le faible niveau qui est le tien, peux-tu prétendre seconder le meilleur joueur du monde, notre champion Ali Reza Rezvani ?

« Sa question sur mes capacités ne cherche qu'à me déstabiliser », panique Firouz qui ne sait que répliquer... Nul argument n'aurait de portée face à ce tout-puissant officier qui a, d'ores et déjà, pris une décision à son endroit.

- Tu restes muet, maître Firouz Adani... Tu admetts donc que je suis dans le vrai... Je ne t'accuse pas d'usurpation, loin de là, le rassure Jalal Ahwazi en toute hypocrisie. Mais tu ne peux rendre service à notre champion. Tu pourrais l'amener à faire de mauvais choix... Dis-

moi, d'ailleurs, qu'est-ce qui lui a pris de déclarer forfait alors qu'il avait le point en poche dans la troisième partie du match ? Tu sais certainement quelque chose, toi qui es son secondant. Est-ce toi qui l'a conseillé ?

- Le grand maître a ses propres idées, personne n'est en mesure de l'influencer, pas même moi, se défend le maître international. J'ignore pourquoi il a déclaré forfait.

Jalal Ahwazi balaie la réponse, insuffisante à ses yeux, d'un geste brusque de la main.

- Trêve de balivernes, venons-en à l'essentiel ! Le titre doit être impérativement remporté par notre République islamique. Le Président et le Guide Suprême y tiennent au plus haut point, il n'est naturellement pas question d'échouer...

Après ce préambule plein de sous-entendus, l'officier marque une pause qui laisse à son interlocuteur le temps d'envisager les funestes séquelles d'une défaite d'Ali Reza. Ils seraient l'objet du courroux des autorités suprêmes, anticipe-t-il. Lui-même, obscur secondant, essuierait les plâtres, ils n'oseraient pas s'en prendre directement au grand maître, protégé par son renom et sa popularité.

- Voilà ce que sera ta mission, reprend Jalal Ahwazi. Nous voulons que tu fasses la connaissance de Per Hansen, le secondant de notre ennemi sioniste... En toute discrétion bien entendu, il n'est pas question de vous voir ensemble dans un lieu surveillé par les Juifs, ni d'en parler au grand maître Ali Reza Rezvani. Nous le saurions... Tu te débrouilleras pour lui tirer les vers du nez, toute information nous sera profitable. Et si tu parvenais à mettre la main sur leurs préparations stratégiques, ce serait ton heure de gloire, Firouz Adani, tu réintégrerais tes fonctions de secondant pour aider utilement notre champion, conclut-il.

Ce plan ignoble fait naître en lui un profond sentiment de dégoût. L'infamie des termes du contrat qu'il est forcé d'accepter le livre à la merci de cet officier et le laisse sans réaction.

- Tu commences au plus tôt, bonne nuit maître international Firouz Adani. Et sur ces paroles qui n'admettent nulle discussion, Jalal Ahwazi clôt brutalement l'entretien.

Ali Reza Rezvani, assis au bureau en bois de thuya de sa chambre, est absorbé dans un passage ardu de *Matière et mémoire* qu'il annote par endroits au fur et à mesure de sa lecture. Le grand maître est familier de ces trêves littéraires et philosophiques dans le cours de ses préparations échiquéennes, elles lui procurent autant une bouffée d'oxygène qu'elles l'amènent à considérer son art sous des angles nouveaux et avec une distance profitables à son enrichissement.

Aux trois coups brefs qui, à une heure avancée de la nuit, retentissent contre la cloison de séparation de leur chambre il saisit sur le champ que Firouz désire l'entretenir d'une grave question. C'est un code qu'ils ont mis au point pour déjouer la pesante surveillance de leurs « anges gardiens » – « Nos anges gardiens... de la révolution » - comme ils les ont baptisés par dérision.

Depuis leur arrivée à Marrakech, les « coaches » Mohammad et Hachemi ne les ont lâchés d'une semelle. En nulle circonstance, le grand maître et son secondant n'ont pu se rencontrer en tête à tête. Ils ne disposaient en outre d'autres moyens pour communiquer en toute liberté. Le grand maître Rezvani, selon son habitude, ne s'était muni, ni de téléphone GSM, ni d'ordinateur portable. Aurait-ce été le cas, il est fort vraisemblable que les communications entre les deux hommes auraient été écoutées, sinon empêchées par la cyberpolice du Net de la République islamique, l'opérateur d'État ITC.

Durant leurs séances nocturnes de préparation et de débriefing dans la chambre de Rezvani, les *pasdaran* imposaient leur présence. Avachis dans les fauteuils, ils espionnaient les moindres propos échangés par les joueurs, griffonnant de temps à autre des notes, destinées à Jalal Ahwazi, concernant les points de conversation qui leur paraissaient suspects.

L'abscons langage « chiffré » - parfois émaillé de références à d'énigmatiques personnages aux noms juifs - dont les joueurs usaient pour communiquer ne pouvait représenter aux yeux de Mohammad et Hachemi, ignares en matière d'échecs, qu'un astucieux code secret destiné à les leurrer.

Certains dialogues, lourds de menaces imaginaires, les alertaient particulièrement, tel : « Ce duo de pions lâches en $b3$ et $c3$ est vulnérable, assurait Adani. En effet, Kmoch l'avait noté, il suffit d'une attaque de minorité sur l'aile dame pour le déstabiliser, approuvait Rezvani. »

- Qui est ce « duo de lâches », s'interrogeait Hachemi, parlent-ils de nous ?

- Et cette attaque, c'est sans doute nous qu'elle vise à déstabiliser ! renchérissait Mohammad. Et ce Kmoch, qui est-ce ? À tous les coups, un comploteur sioniste !

Suspicieux, ils s'empressaient de coucher sur leur carnet les noms des individus qu'évoquaient tour à tour le grand maître et son secondant :

« Tarrasch... Rubinstein... Tal... Fischer... et même un autre Bronstein... son frère, peut-être ? Tous des Juifs...! Karpov... Alekhine... Nimzovitch... Smyslov... Spassky... des Russes aussi ! Et puis ce Petrossian, un Arménien sans aucun doute ! »

La liste des « suspects » s'allongeait démesurément, qui leur laissait augurer, dans leur candide paranoïa, l'existence d'un vaste complot international visant leur République islamique, au sein duquel étaient manipulés les apostats Rezvani et Adani.

Trois soirs consécutifs, en exécutants zélés, ils remirent leurs notes aberrantes à l'officier Jalal Ahwazi qui, en toute hypocrisie, les félicita avant de les congédier prestement. Le premier soir, à la veille du début du match, les *pasdaran* l'entendirent, à travers la porte qu'ils venaient juste de refermer, partir d'un éclat de rire tonitruant qui ne manqua de les intriguer.

« Ha ! Ha ! Ha ! » s'esclaffa l'officier du Renseignement et de la sécurité nationale... Il venait juste de déchiffrer les premières lignes du « compte-rendu » de Mohammad, ingénument intitulé *Paroles des maîtres*, qui rapportait aussi fidèlement que possible les dialogues entre les deux joueurs. Certains termes, curieusement, étaient soulignés, afin sans doute de signifier qu'un décryptage s'imposait pour en découvrir le sens caché. Le *pasdaran* s'était en outre aventuré à porter en marge quelques commentaires de son cru sur les personnages que le grand maître et son secondant évoquaient au cours de leurs échanges. Ce qui ne fit, naturellement, qu'accroître l'hilarité de son lecteur.

Adani : cet avant-poste est fragile, la poussée c5 menace de le miner...

Rezvani : mais ce levier est de toute évidence prématuré, Fischer* l'a d'ailleurs toujours évité...

*Identifier le dénommé Fischer (un pseudonyme ?) et se renseigner sur ses activités.

Etc.

Les larmes aux yeux, Ahwazi n'alla plus loin dans sa lecture, il ébaucha le geste de froisser le « rapport » en une boule de papier pour le jeter à la corbeille mais se ravisa finalement. Il décida de conserver ce ramassis d'inepties, qui ne manquerait, pensait-il, d'être enrichi par d'autres à venir, afin de composer un florilège destiné à égayer les longues soirées à passer dans la solitude de sa chambre d'hôtel.

En dépit du mépris qu'il ressentait à l'endroit de ces deux *pasdaran*, originaires des zones rurales pashtoun les plus reculées du Khorasan, leur présence servile était une véritable bénédiction. Jalal Ahwazi savait en toute certitude qu'il pourrait les manipuler à sa guise pour atteindre ses propres objectifs et, si cela se révélait nécessaire, compter sur eux pour exécuter ses basses œuvres...

Il nourrissait l'ambition de conduire en personne le grand maître iranien vers la conquête du titre mondial, et devait en conséquence, au premier prétexte venu, écarter de son glorieux chemin l'importun Firouz Adani. Lui-même étant un fort joueur de première catégorie, personne, escomptait-il, ne s'étonnerait qu'il remplaçât au pied levé le secondant officiel, si ce dernier venait à être malencontreusement empêché de poursuivre son job... Après l'inéluctable victoire du grand maître Ali Reza Rezvani sur le sioniste Boris Bronstein, il recueillerait sa part de lauriers et, propulsé aux plus hautes fonctions au sein du Ministère de l'Intelligence, serait en mesure d'accomplir « l'Œuvre de sa vie ». Son délire mégalomane lui inspirait en effet une ultime prétention : celle de réviser l'Histoire afin de faire reconnaître par l'ensemble de la communauté internationale l'origine persane du jeu d'échecs, a contrario de la thèse, unanimement admise, de son invention par les Indiens. Il porterait en personne candidature auprès de l'Unesco pour son inscription en tant que telle au Patrimoine culturel immatériel de l'humanité, sans douter un instant qu'elle ne soit rejetée, ce qui lui ouvrirait alors les portes de tous les honneurs.

L'heure de mettre à exécution la première phase de son démentiel projet n'a pas encore sonné mais les divers plans qu'il a d'ores et déjà échafaudés pour en accélérer le processus seraient dès le lendemain relégués aux oubliettes grâce à la survenue d'un événement inespéré qui lui fournirait prétexte à évincer Firouz Adani...

Au signal émis par son secondant, le grand maître iranien délaisse aussitôt son Bergson pour en retour cogner, de son index plié, deux coups à la cloison, indiquant qu'il a reçu le message et s'apprête à venir le rejoindre. À l'affût du moindre bruit qui témoignerait d'une présence dans le couloir, il quitte subrepticement sa chambre pour s'engouffrer dans celle de son secondant.

- Je me suis fait piéger, lui annonce sans détours Firouz Adani, tout en l'accueillant d'une accolade plus expansive que de coutume. Ils ne m'ont pas laissé le choix...

Face au désarroi de son ami, le grand maître, lui-même décontenancé par cette révélation, tente de le reconforter.

- Je suis à tes côtés... Calme-toi, frère, et raconte-moi ce qui t'es arrivé. Et d'abord, qui sont ces « Ils » dont tu parles ?

- Nos « anges gardiens de la révolution » et l'officier du Renseignement. Un ignoble chantage... hésite Firouz.

- Allons, confie-toi à moi... À nous deux, nous saurons contrecarrer leurs machinations, assure le grand maître sans se départir de son calme. Cela fait à peine deux heures que nous nous sommes quittés, que s'est-il exactement passé entre temps ?

Firouz Adani, d'une voix hachée et le teint blême, lui fait le récit de son entrevue avec Jalal Ahwazi. Au fur et à mesure qu'il débite son discours, le ponctuait de douloureux rictus et de serremments de poings, le grand maître Rezvani sent sourdre en son être une froide colère qui fait saillir les veinules de ses tempes et ses yeux sombres luire.

Après qu'il s'est épanché, Adani se sent en partie soulagé : désormais, il n'est plus face à lui-même pour affronter l'adversité. Sur de confiantes paroles, le grand maître s'empresse alors de quitter les lieux afin de n'attirer l'attention des conjurés dont les chambres encerclent les leurs.

- Nous les mettrons échec et mat, promet-il en lui saisissant fermement le bras, un énigmatique sourire aux commissures des lèvres. Dès demain, tu donneras le change à nos anges gardiens en tentant d'approcher le grand maître Per Hansen. Fais en sorte qu'ils te voient avec lui...

Essaouira, Marrakech, 10 juin

Le commissaire divisionnaire Khaled Salah est informé des événements survenus à Marrakech, dans le cadre du Championnat du monde d'échecs, par un appel matinal du Préfet de police qui l'a inopinément dérangé au milieu de son petit-déjeuner.

Ses cannes à moulinet, ses lignes et ses appâts qu'il a consciencieusement préparés dès son lever, l'attendent sur la terrasse de sa maison aux murs chaulés de Sidi-Kaouki. Le sable qui s'élève en tourbillons sur la plage et vient, par vagues successives, envahir les ruelles du village lui indique que le *taros*¹ souffle fort et qu'en conséquence la pêche devrait être aujourd'hui fructueuse. Certes, mais voilà... Ce coup de fil intempestif vient bouleverser ses projets halieutiques, même s'il n'avait d'autre finalité que de simplement le renseigner sur l'évolution de la situation. Il est vrai que l'autorité préfectorale ne l'a nullement incité à interrompre ses congés pour reprendre l'affaire en mains, mais le sentiment de frustration qui s'empare de lui le conduit à regretter amèrement d'avoir laissé au commissaire Benmansour le privilège d'être *The right man in the right place*, rôle qui, en toute logique, aurait dû lui revenir.

L'appétit coupé, le commissaire divisionnaire commence à ruminer en tortillant ses moustaches, signe chez lui d'une profonde indécision. Au terme de quelques minutes de cet exercice vain, il hèle son épouse en train de vaquer à quelque occupation culinaire.

- Fatima ! Laisse un peu tes tagines... j'ai besoin d'un conseil !

Fatima soupire... Depuis vingt ans qu'elle partage la vie de Khaled, elle s'est habituée à cette antienne et présage de la conversation qui va naturellement s'ensuivre. Ayant retiré son tablier, elle rejoint, résignée, son mari sur la terrasse.

¹ Vent de l'Atlantique

- J'ai un dilemme, Fatima... commence-t-il, en l'attente d'un encouragement à continuer.

- Qu'est ce qui te tracasse, Khaled ? répond-elle, comme elle le fait de coutume, à la phrase rituelle que son époux profère lorsqu'il est confronté à une épineuse question de service... Je vois à ta moustache en désordre que l'affaire est sérieuse, ajoute-t-elle, fine observatrice.

Le commissaire divisionnaire l'instruit du coup de fil qu'il vient de recevoir ainsi que de son objet, puis embraye sur sa sempiternelle idée fixe de l'appel au devoir.

- Quel est le problème ? interroge Fatima. Le Préfet, à ce que tu me dis, ne t'a pas demandé de rentrer à Marrakech pour t'occuper de cette affaire.

- Certes, certes, mais ma conscience professionnelle et mon sens des responsabilités me dictent pourtant de le faire, rétorque-t-il avec grandiloquence. Tu comprends mon problème, non ?

- Si j'étais toi, je finirais tranquillement mes vacances à Sidi-Kaouki pour aller à la pêche et me détendre auprès de ma femme et de mes enfants, conseille-t-elle sagement, mais sans espoir aucun d'être entendue par cette tête de *tasserdount*¹ de Khaled.

- Non, c'est impossible... Il faut absolument que je retourne à Marrakech, ils ne peuvent pas se débrouiller sans moi dans une affaire aussi délicate.

- *Incha Allah !* Fais ce qui te semble juste, agréé-t-elle pour clore cette oiseuse conversation dont elle pressentait dès le début l'issue.

Fatima appelle un taxi qui conduira Khaled à Marrakech. Elle-même gardera leur automobile, dont elle ne pourrait se priver dans ce bled perdu de Sidi-Kaouki.

¹ Mule

« Avec tout ça, il est plus de huit heures, se désole Khaled Salah. Le temps que le taxi arrive, déjà... Je ne serai jamais là-bas avant midi ! Que de temps perdu...! Tiens, je vais téléphoner à leur commissariat pour leur dire que j'arrive. »

- Commissariat de la Medina, Inspecteur Idrissi.

- Passe-moi immédiatement Benmansour, Idrissi ! Le commissaire divisionnaire Khaled Salah à l'appareil !

- *Es-salam ali-koum ! Labess ? Ssi* Khaled, salue courtoisement l'inspecteur en réponse à l'impolitesse de son interlocuteur. Le commissaire Benmansour est sur le terrain, puis-je lui transmettre un message ?

- Dis-lui que je serai là en milieu de journée. Briefing à quatorze heures chez vous, avec toute votre équipe qui est sur le Championnat du monde d'échecs !

- *Wakha !* Je lui transmets, *bes-slama, Ssi* Khaled, bon voyage !

L'inspecteur Idrissi sent déjà se profiler critiques paternalistes et acerbes reproches, qui déboucheront sur une prévisible réorganisation du dispositif à la sauce Salah. « Il ne manquait plus que lui ! Ce briefing risque d'être chaud ! Surtout qu'Abdelaziz va défendre son point de vue becs et ongles... Il était pourtant bien là-bas, au frais, pourquoi n'est-il pas resté à ses cannes à pêche au lieu de venir se mêler de nos affaires ! »

À treize heures quinze, le taxi dépose le commissaire divisionnaire sur la place Jemaa-el-Fna. Comme il lui reste largement le temps de se restaurer avant la réunion prévue, il dirige ses pas vers *Chez Chegrouni*, où il a, sur la terrasse, sa table attitrée.

Digérant son copieux déjeuner devant un verre de café, il réalise subitement qu'il ne détient que peu d'éléments sur l'affaire en cours. « Un grand maître a été enlevé, mais il a été retrouvé », lui a simplement déclaré le Préfet. « Je devrai donc faire preuve de patience, me

contenter d'abord de recueillir les renseignements que me fournira Benmansour. Après seulement, lorsque j'aurai eu connaissance des tenants et aboutissants de l'affaire, je pourrai prendre la direction des opérations. »

Lorsque, à l'heure fixée, il se présente au poste de police de la place Jemaa-el-Fna, un gardien de la paix l'accueille avec déférence et l'oriente vers le bureau de l'inspecteur Idrissi, situé au premier étage.

- Tu es seul, Idrissi ? Où sont le commissaire et votre équipe ? En retard, évidemment !

- Ils sont à l'hôtel *Atlas Souss*, c'est juste l'heure du début de la partie.

- La partie ? Tu veux dire qu'ils assistent à une partie d'échecs... À l'heure où j'ai convoqué tout le monde à une réunion ! C'est... c'est inadmissible, s'étrangle de stupéfaction le commissaire divisionnaire Khaled Salah.

- Le commissaire Benmansour m'a chargé de te transmettre son invitation à aller le retrouver sur les lieux, à l'hôtel en question, énonce, imperturbable, l'inspecteur Idrissi... Il faut que *Ssi Khaled* soit discret, a ajouté le commissaire.

- Ah, bon ! hésite l'intéressé, un instant désarmé... Eh bien, je vais y aller de ce pas, appelle-moi un taxi !

Un quart d'heure plus tard, alors que le commissaire divisionnaire se dirige d'un pas décidé vers le salon de jeu en empruntant une allée fléchée, il entrevoit le brigadier Benhaddou étendu sur un transat abrité d'un parasol, en contemplation de la piscine et des baigneuses qui s'y trempent. « Il ne sait décidément pas tenir ses hommes, ce Benmansour, c'est ce que j'ai toujours pensé... Il dépasse les bornes cette fois-ci ! Mais qu'est-ce qu'ils foutent tous au lieu de bosser ! »

Un silence de sépulcre règne dans le salon d'apparat. C'est à peine si le divisionnaire ose aventurer une semelle dans ce qui lui donne l'impression d'être un sanctuaire consacré à

quelque culte sectaire, dont les idoles seraient ces deux joueurs d'échecs assis face à face sur une vulgaire estrade ornée de drapeaux et de logos.

Au moment où le commissaire divisionnaire Khaled Salah se décide enfin à pénétrer dans le salon, la quatrième partie du match en est encore à ses préliminaires.

Les deux grands maîtres, Rezvani conduisant les blancs, ont rapidement enchaîné les huit premiers coups de *la sicilienne dragon, attaque Rauzer*. L'Iranien a choisi sa ligne de prédilection comportant le précoce *Fou c4* et différant le grand roque – celle que jouait Fischer - afin de s'assurer d'emblée une position agressive. Bronstein ne s'aventure pas dans les méandres de la variante hasardeuse suggérée la veille par Hansen et, raisonnablement joue celle qu'il maîtrise à la perfection, impliquant en premier lieu le développement de son Fou en *d7*. Au onzième coup, Rezvani dévie de la partie *Carlsen – Radjabov*, jouée en 2008 au Tournoi du Grand Chelem de Bilbao. Une onde d'excitation se propage au sein du public qui pressent des suites aiguës et à double-tranchant, fondées sur des attaques immédiates sur les roques opposés.

Khaled Salah, pour sa part, ne se sent pas dans son élément. Ses connaissances rudimentaires en matière d'échecs lui interdisent de comprendre tout à fait ce qui se trame dans ce mystérieux salon. Il demeure en retrait, laissant son regard errer sur les rangs de spectateurs dans l'espoir d'y repérer Benmansour, qui pourra lui apporter ses lumières sur l'affaire. Ce dernier, installé non loin du grand maître Hansen, se retourne fréquemment dans l'attente anxieuse de son visiteur. « Pourvu qu'il ne gaffe pas, prie-t-il le ciel, le conseil de discrétion que je lui ai prodigué par l'intermédiaire de Fouad a très bien pu entrer par une oreille pour sortir aussitôt par l'autre... Et s'il lui prenait l'idée de me saluer bruyamment au vu et au su de tous, là, ça serait la cata ! »

Or, intimidé par l'atmosphère surréelle qui l'environne, le divisionnaire Salah, s'il a bien aperçu la silhouette de son « subordonné » assise dans les premiers rangs, n'esquisse aucune tentative d'approche, en dépit de l'envie qui le démange. « J'espère que cette partie d'échecs ne va pas s'éterniser », s'inquiète-t-il à l'idée qu'elle pourrait durer jusqu'au soir. Ses yeux se posent brièvement sur les deux hommes qui s'affrontent sur l'estrade, mais, d'aussi loin qu'il est posté, il se trouve dans l'incapacité de déchiffrer les noms inscrits sur les chevalets disposés à leur côté. « Qui est l'Israélien ? Qui est l'Iranien ? Et ce Benmansour qui n'a pas cru bon de me donner toutes les informations ! » s'indigne-t-il avec une aberrante mauvaise foi. Il finit son tour d'horizon du lieu par une contemplation béate de l'écran de transcription. Il devine que ce dispositif doit permettre aux spectateurs de suivre la partie en cours, mais lui-même n'y discerne que sibyllins pictogrammes et notations alphanumériques cryptées, dépourvus de la moindre signification. Et il se repent déjà de n'avoir point suivi les conseils de l'avisée Fatima en allant au devant d'embarras sur lesquels il n'a nulle prise.

Après que l'écran vient d'afficher le quinzième coup du grand maître Bronstein, une rumeur s'élève soudain des rangées de fauteuils : un *sacrifice de qualité*¹, même si la position l'appelle délibérément, provoque toujours chez l'adversaire des sueurs de même que des palpitations chez le spectateur, qui ressent alors l'irrépressible envie de confronter ses analyses à chaud avec celles de ses voisins.

Le challenger ne dispose que de peu d'options pour endiguer l'attaque qui menace son grand roque détruit. Une suite de coups forcés s'avère nécessaire afin de contenir l'assaut, mais se révèle néanmoins insuffisante pour ne procurer au conducteur des noirs un avantage décisif. La transformation à court terme de celui-ci en certaine victoire conduit le grand maître Rezvani à un rapide abandon.

¹ Échange d'une Tour contre un Fou ou un Cavalier

- Dis-moi, Abdelaziz, vous prenez du bon temps, me semble-t-il, dans ce palace, et tout ceci, bien sûr, aux frais du contribuable, semonce Salah alors que l'interpellé le pilote vers sa chambre.

- Pour les besoins du service, rétorque sèchement le commissaire Benmansour. Je partage cette chambre, à l'étage où logent les Iraniens, avec le brigadier Benhaddou. Les inspecteurs Belali et Idrissi en occupent une autre, dans l'aile occupée par les Israéliens.

- Benhaddou ! Celui-là même que j'ai vu se prélasser à l'ombre d'un parasol... Pour les besoins du service, indubitablement !

- J'ai chargé le brigadier de surveiller l'entourage du grand maître Ali Reza Rezvani. Je n'ai qu'à me féliciter de son comportement dans l'exercice de cette mission.

- Pfft ! Mauvaise affectation de personnel... Si tu crains des incidents graves, c'est un gradé qui devrait être à ce poste. Ce brigadier Benhaddou ! Es-tu sérieux, Abdelaziz ? Renvoie-le dans ton commissariat s'occuper des affaires courantes qui correspondent à ses capacités, ça sera profitable pour tout le monde ! le somme-t-il, posant les premières pierres de son œuvre de désorganisation.

- Souviens-toi quand même, Khaled, que le brigadier Benhaddou, grâce à sa vigilance et son sens aigu de l'observation, a participé activement à l'élucidation d'une affaire de délits en bande organisée commis dans ton secteur. Tes inspecteurs avaient piétiné des semaines lorsque tu m'as sous-traité l'affaire... Mais nous arrivons... après toi, je te prie.

Les deux hommes se sont fait apporter une théière et tandis qu'ils sirotent leur breuvage, Benmansour, prenant le premier la parole, entreprend de briefer le divisionnaire. « Il va falloir jouer fin avec ce prétentieux personnage, réfléchit-il tout en amorçant la discussion, je n'avais vraiment pas besoin d'avoir ça à gérer...! Bon, lui laisser l'impression qu'il prend officiellement la direction de la mission, ce qui ne manquera pas de le satisfaire, mais continuer d'agir sur le terrain suivant nos propres plans... » En fonction de ce postulat,

Benmansour fait mentalement le tri entre ce qu'il peut lui révéler et ce qu'il doit lui taire. Une seule fois ment-il à son supérieur, afin de s'épargner une litanie de critiques :

- Le grand maître Hansen a réussi à échapper à ses ravisseurs, au moment où nous étions sur leur piste...

Puis, sans lui laisser le temps de réagir, il enchaîne sur l'astucieuse chute qu'il vient d'improviser.

- Je suis vraiment soulagé que tu aies interrompu tes congés pour prendre la direction de cette affaire, Khaled, c'est un peu lourd sur mes épaules... Tu pourrais la diriger de ton bureau du commissariat central de Gueliz. Nous, hommes de terrain, continuerions nos investigations et te ferions un rapport quotidien sur leur avancée.

Khaled Salah n'envisageait nullement que sa reprise en mains de l'affaire serait si facile. Il imaginait que Benmansour renâclerait à lui laisser le commandement, et voilà qu'il le lui offre sur un plateau ! En outre, suivant les suggestions de ce dernier, il ne sera pas même contraint de venir sur place, de fréquenter cette insupportable salle de jeu. « Mes subordonnés s'en chargeront... Un rapport tous les jours sur ma messagerie électronique sans avoir à quitter mon bureau... Mes consignes par téléphone... Et moi, pendant ce temps-là, je pourrai réfléchir. »

- Je te remercie d'apprécier mes compétences à leur juste valeur, Abdelaziz. Tu seras donc mes yeux et mes oreilles pour m'informer de l'évolution des événements. Tu t'organiseras comme tu le souhaites... Mais attention quand même aux dépenses superflues !

- Seraient-ce des dépenses superflues si je te demande de mettre à ma disposition deux de tes hommes ? On est pauvres en ressources pour surveiller tous les individus impliqués dans le Championnat.

- Est-ce bien nécessaire et réglementaire... ? Bon, on verra, on verra... plus tard.

11 juin

La tâche imposée par l'officier du Renseignement et de la sécurité nationale se révèle des plus ardues... Le maître international Firouz Adani tôt s'est éveillé, après une nuit peuplée de cauchemars. Assis sur le bord de son lit, il déroule le fil des événements récents...

La veille, il n'a rien pu entreprendre... La rumeur d'une mystérieuse disparition du grand maître Per Hansen, suivie de son retour parmi eux le surlendemain, s'était répandue au sein de la petite société gravitant autour du Championnat du monde. Tout le monde semblait surexcité et les deux grands maîtres étaient encore plus étroitement protégés par leur garde rapprochée. Hansen lui-même était inaccessible, surveillé de près par différents hommes. Adani espérait que s'apaisât au plus vite l'atmosphère survoltée qui l'avait jusqu'alors empêché de s'atteler à sa « mission ».

Ils n'ont pas eu, Rezvani et lui-même, l'occasion de reparler des événements de la nuit précédente. Dès le lendemain, il changeait de chambre, se trouvant relégué à distance du grand maître. Après la défaite de ce dernier, Jalal Ahwazi avait convoqué Adani à vingt heures pour qu'il fasse son rapport quotidien sur l'avancée de ses contacts avec Hansen. Contre toute attente, l'officier lui annonça à la fin de l'entrevue qu'il resterait quelques jours encore le secondant officiel du grand maître. Il le mit cependant en garde pour la seconde fois contre toute tentative de lui adresser directement la parole.

Mais il advint ce fait curieux... Au moment où Ali Reza passa près de lui, après avoir descendu les marches de l'estrade qui venait de voir sa défaite, il le héla, de manière à être entendu de tous.

- Ah, Firouz ! Tiens... Voilà ma feuille de partie... tu enregistreras et analyseras...

D'un geste désinvolte, Ali Reza la lui tendit, enroulée autour de son stylo tel un rouleau de parchemin. Firouz s'empara du tout. Ce bref contact violait en apparence le diktat de l'officier du Renseignement et de la sécurité nationale, mais le fait lui-même semblait si anodin et si logique dans le contexte qu'il ne pourrait certainement lui être reproché. Le maître iranien, d'un geste naturel, glissa dans sa poche stylo et feuille de partie. De retour dans sa chambre, il examina cette dernière. Elle était des plus communes. Nulle annotation n'était inscrite à son verso, elle n'était porteuse d'aucun message. Mais le stylo ! C'était ce stylo d'un usage spécial que lui avait montré Ali Reza, celui dont il l'avait déjà vu se servir à moult reprises en privé, cet instrument naturellement banni des compétitions : son stylo « recorder ».

Lors d'une escale à Dubaï quelques mois plus tôt, au retour d'un tournoi international dans la ville indienne de Chennai, Rezvani avait déniché le gadget dans une boutique d'électronique de l'aéroport dans laquelle il s'était malencontreusement fourvoyé. En dépit de ses convictions philosophiques qui le conduisaient à n'utiliser que parcimonieusement les ressources du numérique, il ne s'était formulé aucun interdit à son acquisition. « Cet objet est parfait, il correspond tout à fait à ce dont j'ai besoin pour noter mes idées », constata-t-il après qu'une démonstratrice asiatique lui en eut dévoilé le fonctionnement.

Firouz savait de longue date que son ami jouissait d'une mémoire auditive exceptionnelle, indéniable atout pour un joueur d'échecs. Lorsqu'il étudiait en solitaire, le grand maître avait pour habitude, contractée tôt dans sa vie, de lire à haute voix. Les variantes s'imprimaient dans ses zones cérébrales, non sous forme de réminiscences visuelles de diagrammes et de suites de coups imprimées, mais comme une musique dont le rythme suivait celui de la partie, accompagnée d'une voix qui scandait ses tempos. Le « recorder » lui serait d'une aide précieuse pour, où qu'il se trouve, numériser les fruits de ses réflexions échiquiennes. À force d'enregistrements, le grand maître avait depuis amassé des mégabits de

données, organisées de sorte à constituer une petite audiothèque qu'il pouvait consulter à son gré – *Mon ChessBase Audio*, l'avait-il malicieusement baptisée.

Le maître Adani se saisit une fois de plus de l'instrument posé sur la table de chevet. Il le connaît pourtant sous toutes ses coutures... Que peut-il lui révéler de l'étrange manège du grand maître ? Le manipulant, il observe à nouveau la conception ingénieuse de l'appareil dissimulé sous son habillage d'objet ordinaire. Or, en proie au débridement de ses pensées, il se souvient d'un soir, peu de temps après qu'Ali Reza en avait fait l'acquisition, où il qualifia le gadget de « stylo d'espion ». Rezvani se contenta de retourner à sa remarque un sourire énigmatique.

« Un stylo d'espion... Mais pour espionner qui ? réfléchit Firouz Adani. Un appareil qui peut discrètement être mis en marche pour enregistrer des propos... Ali Reza veut que j'enregistre... mais quoi ? Mes analyses de ses parties ? Non, aucun intérêt... Des conversations, alors ? Mais entre qui et qui... ? Peut-être celles que je pourrais avoir avec Per Hansen, ou alors avec l'officier du Renseignement et de la sécurité nationale... »

Face au risque pris par le grand maître iranien de détenir dans sa poche une banque de données échiquéenne dissimulée dans un stylo - qui lui vaudrait en cas de découverte une exclusion à vie des compétitions - Firouz sent des sueurs froides parcourir sa nuque.

Vers sept heures, il se lève pour diriger ses pas vers la baie vitrée de sa nouvelle chambre, située au quatrième étage, qui lui offre une vue étendue sur la piscine et les jardins. Le Champion du monde et le grand maître danois viennent à peine d'émerger du bassin, il les aperçoit en train de se sécher tout en s'adressant de temps à autre la parole, puis aller s'allonger sur leur transat.

« Serait-ce le moment ? se demande Firouz Adani. Le souci c'est la présence du grand maître Bronstein. C'est en tête-à-tête que je suis censé m'entretenir avec Hansen... Et puis ces hommes encore, les mêmes qu'hier... Ces deux là semblent être leurs anges gardiens, comme

nous, nous avons les nôtres, suppose-t-il en observant le duo qui s'est attablé au piano-bar, alors que n'a pas commencé le service. Et cet autre, le visage à moitié dissimulé derrière les pages d'un journal français ? Il ressemble à un Marocain... Un policier ? Un chargé de la sécurité... ? »

Lui-même du moins n'a plus le souci d'être épié par ceux de son camp... « Qu'ils te voient avec lui, a conseillé Ali Reza, donne-leur le change... »

De sa chaise longue, Boris Bronstein s'est levé. C'est l'heure de son rendez-vous avec le Docteur Benyamin pour sa séance quotidienne de sophrologie. Il échange encore quelques mots avec son secondant avant de s'éloigner. Noah, l'un des quatre agents israéliens lui emprunte aussitôt le pas.

Firouz Adani s'est écarté quelques instants de la fenêtre pour revêtir une tenue de vacancier. Lorsqu'il regagne son poste d'observation, le tableau a changé : Per Hansen est à présent seul. Sans plus d'atermoiements, le maître iranien saisit cette opportunité, qui risque de ne point se représenter de sitôt.

Le voici près d'accoster le grand maître danois, lorsqu'un homme, qu'il soupçonne être l'un des « anges gardiens » israéliens, le rattrape pour lui faire barrage.

- *Excuse-me Sir, you can't. The great master need being on his own, he is thinking...*

Sous des dehors empreints de civilité, l'individu n'a pas l'air commode. Le maître iranien esquisse un geste d'incompréhension et, ignorant l'injonction, tente de forcer le passage. Une poigne enserre son bras, une main le force à un demi-tour, une voix se fait presque menaçante...

- Un problème, Monsieur Adani ? Vous importune-t-on ? s'enquiert le commissaire Benmansour, ayant levé les yeux de son journal. La saynète s'est déroulée à deux mètres de son transat. Il en a saisi tout le sens.

- Ah ! Mais c'est monsieur... Sparkis, je crois. Nous n'avons pas été présentés, je suis le commissaire Benmansour, chargé de la sécurité du Championnat du monde d'échecs. Mais pourquoi donc vouliez-vous empêcher Monsieur Adani d'aller saluer son confrère ?

- Je... je... je pensais que le grand maître Hansen ne voulait pas être dé... dérangé, bredouille Yitzhak, totalement pris au dépourvu.

- Est-ce que ce sont vos affaires...? Mais les vôtres, à propos, elles marchent comme vous le souhaitez ? Ça fait quelques jours que vous êtes à l'hôtel, on m'a rapporté que vous étiez, voyons... directeur de société. Vous êtes bien jeune... À moins que vous ne soyez à Marrakech pour une toute autre raison, le Championnat du monde d'échecs par exemple.

L'agent Yitzhak, désarmé face à l'irruption de cet importun commissaire marocain et ses insinuations, se saisit de la perche qu'il lui tend pour tenter de se dépêtrer de son tissu de contradictions.

- Affirmatif, commissaire ! Je suis venu spécialement à Marrakech pour assister à la compétition. Je suis un fan du Champion du monde, comprenez-vous ! Et, je me suis pris au jeu, je me suis persuadé que le grand maître Bronstein avait besoin de ma présence bienveillante à ses côtés pour exprimer tous ses talents sur l'échiquier et remporter le match. Que je devais être, en quelque sorte, son protecteur. C'est stupide comme idée, n'est-ce pas ?

- Et durant les parties, vous lui envoyez aussi des ondes positives depuis votre fauteuil, je présume, ironise le commissaire. Ce qui est surtout stupide, Monsieur Sparkis, c'est d'avoir répondu à ma question par « affirmatif ». Seule une personne appartenant ou ayant appartenu à un corps militaire répondrait ainsi, un directeur de société dirait simplement « oui », ou « exactement », ou « tout à fait », déduit astucieusement *Holmes*-Benmansour. Mais rassure-toi, nous vous avons déjà identifiés sur la foi d'autres indices... Enchanté d'avoir fait ta connaissance, Monsieur l'agent secret, mes amitiés à ton chef. Au fait, j'aurais souhaité avoir

une entrevue avec lui. Le plus vite sera le mieux... Sois sans inquiétude, il saura comment me joindre.

Per Hansen, plongé dans la lecture de son dernier *New in Chess*¹, finit par lever les yeux aux éclats de voix qui lui parviennent confusément. « Tiens, c'est le commissaire en grande discussion avec l'un des agents du *Mossad*... Et le maître Adani... Tiens, il vient vers moi, on dirait. »

- *Good morning, Hansen! How are you?*

- *Good morning, Adani! I'm fine! How are you?*

- *Very well... I wanted just to ask about you... about your...* bredouille le maître international iranien, ne sachant trop comment engager la conversation après ce bref échange de politesses.

- *Thanks a lot!* Tu pensais à mon absence, j'imagine ? Des rumeurs absurdes commencent à circuler... Mais la vérité c'est que Bronstein et moi avons été malades. Intoxication alimentaire. Dimanche soir nous avons dîné à l'extérieur, dans l'une de ces gargotes en plein air de la place Jemaa-el-Fna. Mauvais choix ! Le lendemain, Boris, pris par des maux de ventre, était incapable de jouer. Et moi-même, je me suis retrouvé vingt-quatre heures à l'hôpital, en observation.

- Ah ! Je l'ignorais... J'espère que tu es parfaitement rétabli, s'enquiert courtoisement Firouz Adani.

Hansen se demande pourquoi il a proféré ce mensonge irréfléchi... Probablement pour éviter que ne viennent sur la place publique les épisodes de son enlèvement et de son évasion. « Cela pourrait nuire à l'enquête, pense-t-il. Alerter mes ravisseurs... » Il ne croit pas en son âme et conscience qu'Adani divulguerait son secret s'il venait à le lui révéler, mais préfère évoquer pour l'instant une raison plus anodine à son « absence ». Du reste, Bronstein lui a

¹ Célèbre revue d'échecs britannique

confié que lors de sa requête à l'arbitre concernant sa journée de repos, il avait lui-même, devant les personnalités et l'assemblée venue assister à la partie, utilisé l'expression « malaise non prévisible ». Il ne fait donc après tout que confirmer la version officielle des faits. Afin d'éviter de plus amples explications, il entreprend, sur un ton dégagé, d'orienter la conversation sur un autre sujet.

- Nous n'avons jamais joué ensemble dans des compétitions, je ne t'ai d'ailleurs jamais vu sur le circuit, je me trompe ?

- Oh ! Je ne suis qu'un amateur, je suis architecte, c'est un travail prenant... Je consacre le reste de mon temps à seconder le grand maître Rezvani et n'ai pas l'occasion de participer moi-même à des tournois, explique Adani, se gardant toutefois de lui faire part des difficultés « administratives » auxquelles il serait confronté s'il souhaitait se rendre à l'étranger.

- Je comprends... Depuis trois ans, je me trouve dans le même cas, pas le temps de jouer en tournoi... Mais toujours partant pour une partie amicale. J'ai mon échiquier et une pendule dans mon sac. *So, OK* pour faire quelques *blitz* ?

Firouz Adani est naturellement tenté par la proposition. Il prend quelques secondes de réflexion, se demandant si l'infâme contrat lui permet, lors de ses tentatives d'approche du grand maître danois, de jouer aux échecs avec lui... La passion, qui reprend le dessus sur cette insoluble question, l'incite finalement à accepter.

- Allons nous installer à une table sous la tonnelle, suggère Hansen, nous y serons plus à l'aise pour *blitzer* que sur ces transats.

- OK, je prendrais bien un café et un croissant, je n'ai encore rien avalé ce matin...

Firouz Adani a été initié au *street blitz*, le grand maître Per Hansen le discerne dès leur première partie. Il est lui-même amateur de cette version sauvage et non conventionnelle du jeu d'échecs, à enjeux pécuniaires, qui se pratique notamment à Washington Square, « lieu de

perdition » où il a plus d'une fois traîné ses baskets lorsqu'il séjournait à New York. Il présume qu'existent dans la mégapole de Tehrân des lieux similaires où le maître aurait fait « ses classes ». Le style de jeu exubérant de son adversaire lui rappelle du reste celui du prodige américain Josh Waitzkin – qu'il a rencontré parfois à Washington Square - immortalisé à l'écran dans le film *Searching for Bobby Fischer* adapté de son autobiographie.

À l'issue d'une série de six *blitz*, le score est de 3 à 3. Firouz a gagné ses parties au temps, dans des positions complexes, Per les siennes grâce à son prodigieux sens tactique. Ils décident de s'en tenir là pour aujourd'hui, les curieux commençant d'affluer vers leur table.

- *Bye, see you soon!*

- *See you soon...! For some others blitz!*

- *OK! For the fun!*

Cette rencontre devant un échiquier n'a échappé à Mohammad et Hachemi, embusqués derrière les tentures masquant la fenêtre de leur chambre. Ils se complètent parfaitement dans leur rôle d'espions, le premier couchant des notes à partir ce que le second lui relate de la scène. « Ils jouent aux échecs », annonce Hachemi. « Ils jouent aux échecs », inscrit Mohammad.

- Peut-être que le secondant du sioniste lui montre des coups ? suggère naïvement Hachemi.

- Possible, répond évasivement Mohammad, il aurait été vite en besogne... Allons faire notre rapport à l'officier Jalal Ahwazi.

Firouz Adani a regagné sa chambre. De la poche zippée de son blouson de toile, il extirpe le stylo « recorder ». Il n'a rien enregistré de sa rencontre avec Per Hansen, retenu par son aversion pour la dissimulation. De toute façon, il est convaincu qu'Ali Reza ne lui a

confié son appareil pour enregistrer les baroques piques verbales qui ponctuent invariablement les parties de *blitz*. « C'est bien sûr autre chose qui l'intéresse... *Tu enregistreras et analyseras*, a-t-il dit quand il m'a tendu le stylo enroulé dans sa feuille de partie. S'il n'avait parlé que de sa partie, il aurait été plus précis, il aurait plutôt dit : *Tu l'enregistreras et l'analyseras*. »

Le maître iranien, au terme d'une brève réflexion portant sur les signifiés du mot « analyse », parvient à la conclusion qu'il peut non seulement référer à une partie d'échecs, mais se rapporter aussi à d'autres faits et circonstances.

« Analyser autre chose que sa partie...? Mes entrevues avec l'officier, par exemple, ou bien avec les coaches, après les avoir enregistrées...? Hum ! Ça me semble très risqué cette histoire ! »

Suivant un rituel à présent éprouvé, la cinquième partie du match est lancée. Et suivant un ballet bien réglé, chacun des protagonistes impliqués dans le Championnat du monde d'échecs a gagné sa place attitrée au sein du salon de jeu.

L'inspecteur Idrissi est de retour, relevé de ses tâches de coordination qui, depuis trois jours, le confinaient au commissariat par souci d'anonymat.

Peu avant midi, Benmansour l'a appelé pour le convier à déjeuner au restaurant italien de l'hôtel.

- Mais... a hésité Idrissi.

- Pas de problèmes, Fouad, tu peux apparaître en public, la situation a changé. Je t'attends.

Entre deux bouchées de ses gnocchis à la romaine, le commissaire lui relata l'incident survenu le matin même près de la piscine. « Les masques tombent... y compris les nôtres » conclut-il sur un ton déterminé.

Fouad hocha la tête. Il était à moitié convaincu que la décision du commissaire de dévoiler au grand jour leurs identités fût pertinente.

- C'est peut-être un peu... prématuré, non ? avança-t-il prudemment, bien que je comprenne parfaitement ta volonté d'accélérer le cours des événements.

Le terme employé par l'inspecteur résonna douloureusement dans les lobes mnésiques de Benmansour. « Prématuré... » Il lui semblait l'avoir déjà entendu récemment... « Ah oui ! Sa fille l'avait prononcé l'avant-veille au cours de leur partie d'échecs ! *La sortie de ta Dame est prématurée*, c'est à peu près ce qu'elle lui avait dit. » Il balaya de son esprit cette fâcheuse pensée qui lui rappelait les sempiternelles leçons de stratégie des jumeaux. « Comme s'il avait besoin de leurs leçons de stratégie ! Et Fouad qui s'y mettait, lui aussi ! »

- Les dés sont jetés, *khouya* ! rétorqua vivement le commissaire, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! Tu verras que mon initiative comporte plus d'avantages que d'inconvénients, déjà, ceux qui seraient tentés de commettre des délits s'en verront dissuadés par notre présence avérée. Et puis, je ne désespère pas d'inculper ces agents israéliens d'enlèvement et de séquestration sur la personne de Per Hansen. Avec ce pavé que j'ai jeté dans la mare, ils vont certainement s'affoler, d'ailleurs, je te parie que leur chef ne va pas tarder à me contacter. C'est d'ailleurs tout son intérêt ! Et pour nous un bon moyen de récolter des preuves, poursuivit-il en une série d'arguments, destinés à convaincre autant l'inspecteur que lui-même quant au bien-fondé de sa décision.

Moshe, le chef du commando du *Mossad*, et l'inspecteur de la Police marocaine Idrissi encadrent la porte d'accès au salon de jeu, immobiles telles deux statues antiques gardant les propylées. Postés à trois mètres de distance, ils s'épiaient l'un l'autre à la dérobée... Leurs pensées respectives se focalisent sur les événements survenus trois nuits auparavant dans le couloir du deuxième étage de l'aile nord. L'inspecteur dirige discrètement son regard vers les chaussures de l'agent, il reconnaît les baskets en cuir de marque *Kenzo*, identiques à celles que portait son agresseur. « C'est probablement cet individu qui m'a neutralisé... Il faudra que je vérifie les godasses des autres agents... Si c'est effectivement lui, il m'aura reconnu et connaît mon identité. Mon masque est tombé, comme dirait Abdelaziz. »

Les joueurs se sont engagés dans les mêmes voies que lors de la deuxième partie : la *défense hollandaise, variante de Leningrad*. Rezvani n'avait nul motif à changer d'ouverture après sa victoire. Il se doutait pourtant que Bronstein ne réitérerait pas son système avec le Fou dame *en fianchetto* qui lui avait si mal réussi. Il choisirait plutôt des lignes de jeu à base de *d5* ou de Cavalier *d5*, contre lesquelles lui-même se sentait bien préparé, ayant

minutieusement décortiqué la veille plusieurs parties de grands maîtres ukrainiens jouées dans cet esprit. Après quelques minutes de réflexion, Bronstein avance effectivement son pion dame en *d5*. Les joueurs enchaînent ensuite quelques coups de développement préconisés par la théorie avant que Rezvani ne place *13...FxCc3*, son amélioration à la partie *Kramnik-Malanyuk, Moskow 1994*. Au seizième coup, l'avantage des blancs acquis dans l'ouverture s'est peu à peu évaporé jusqu'à devenir insignifiant. Les pièces légères sont bientôt échangées, puis les pièces lourdes. La finale Roi et pions qui s'ensuit conduit inéluctablement à la nulle. Le score est toujours de 1 à 1.

Dès son entame, le commissaire Benmansour s'est efforcé de suivre la partie... Il était peu probable que ne se produisît un quelconque incident dans ce salon silencieux, tandis que sur l'estrade s'affrontaient les grands maîtres. Il pouvait se permettre de relâcher de temps à autre sa vigilance afin de tenter de décrypter les arcanes de cette fameuse *défense hollandaise*. Il lui semblait avoir déjà entendu ce nom exotique et mystérieux dans la bouche de ses jumeaux. « C'est sûrement une bonne défense pour celui qui a les Noirs, d'ailleurs le grand maître Rezvani a gagné la deuxième partie en l'adoptant... Tiens, je vais apprendre les coups et quand je jouerai avec eux, je suis sûr que je pourrais les battre », anticipa l'optimiste Benmansour, en reproduisant fidèlement sur son calepin la succession des coups affichés sur l'écran.

Le commissaire est un instant distrait de ses illusions de victoires sur sa progéniture par une légère pression sur son épaule. Un jeune homme, qu'il ne connaît pas, lui remet une feuille de papier grossièrement pliée, à en-tête de l'hôtel, puis s'éclipse aussitôt.

Je vous attendrai au Blue Note, ce soir à 21 heures. José Pérez, lit le commissaire.

« José Pérez, c'est la 202, se souvient-t-il... Pfft ! Quelle idée ridicule de décliner une fausse identité alors que lui et ses comparses sont désormais démasqués ! »

Entre temps, la situation sur l'échiquier a changé du tout au tout. Benmansour ne reconnaît plus la position qu'il observait quelques minutes plus tôt. « Il n'y a plus de pièces ! Comment peuvent-ils jouer aux échecs avec seulement leur Roi et quelques pions ! » s'étonne-t-il. Il finit de compléter sa liste en recopiant avec application les derniers coups joués par les grands maîtres. Au trente-huitième le symbole $\frac{1}{2}$ s'affiche sur l'écran. « Ah ! Partie nulle, alors ? Finalement ce n'est pas si fort la *défense hollandaise*, Bronstein l'a aisément contrée cette fois-ci ! »

Marwan et Najat, assis en compagnie de leurs copains de club, manifestent leur déception à l'issue de la partie.

- Bof ! Une *nulle de salon*¹ ! affirme Najat sur un ton péremptoire.

- N'importe quoi ! Tu déliras à bloc, ma pauvre sœur ! Tu vois pas que c'est une position de nulle théorique : deux pions sur l'aile roi, trois pions sur l'aile dame pour les deux camps et les Rois au centre en opposition ! Relis tes classiques !

- Primo, je n'ai pas de leçons à recevoir de toi sur les finales. Je suis sûre que t'as même pas ouvert *L'art des finales*, le bouquin que nous a conseillé notre entraîneur. Moi, si... Et deuzio, gros benêt, je sais bien que c'est une nulle théorique, mais ça ne change rien à ce que j'ai dit. Ils ont très bien pu s'entendre en jouant des coups qui amèneraient cette position de nulle. Je te fais remarquer qu'aucun des deux n'a refusé les échanges de pièces lourdes².

- Et pourquoi, ils auraient fait ça ? Tu peux m'expliquer, madame Je-sais-tout ?

¹ Partie nulle par accord mutuel, sans véritable combat

² Tours et Dames

- Pourquoi ? C'est leur affaire... Je ne suis pas *el-bou*¹, je vais pas faire une enquête !
Sans doute que ça les arrange.

Ils l'aperçoivent d'ailleurs, leur père, installé quelques rangs devant eux. Comme ce dernier tourne la tête vers l'arrière de la salle, ils lui adressent quelques signes timides de la main, n'osant davantage le déranger dans ce qu'ils supposent être son mystérieux travail de policier.

¹ Le père

À l'horaire indiqué dans la missive qui lui a été remise durant le match, le commissaire Benmansour rejoint le dénommé « José Pérez » au *Blue Note*.

Il a passé l'heure précédente, retiré dans sa chambre, à préparer son entrevue avec l'agent israélien. « Vas-y mollo, Abdelaziz, a-t-il sagement conclu. Surtout pas d'affrontement direct, tu vas l'endormir, lui laisser croire que tu n'as aucun soupçon sur lui et ses hommes. Tu vas le laisser mijoter... Aussi longuement que Khadija laisse mijoter le tajine de poulet dans son jus... jusqu'à ce qu'il soit bien attendri ! »

- Bonsoir, Monsieur... Pérez. Montons dans votre chambre, la 202 si je ne me trompe, nous y serons plus tranquilles pour discuter.

- Entendu, acquiesce l'homme, se félicitant d'avoir fait un peu plus tôt le ménage de ses petites affaires et bouclé dans sa valise divers équipements électroniques susceptibles d'attirer la suspicion de l'enquêteur marocain, avant de la confier à la consigne de l'hôtel.

- Alors Monsieur Pérez... ou plus exactement Monsieur le chef du détachement du *Mossad*, attaque Benmansour après qu'ils ont pénétré dans la chambre de l'agent israélien. Quelle est ta véritable identité, en fait ?

- Tu peux m'appeler Moshe.

- Moshe ? Voyons donc ! Moshe tout court ? Encore un prénom d'emprunt, je présume... Et ton véritable nom, tu ne veux pas me le dire ? Sais-tu que je pourrais te sommer de me présenter ton passeport, en tant que commissaire de la Sûreté nationale marocaine ? Mais je ne suis pas là pour ça, peu m'importent tes faux papiers au nom de José Pérez. Je suis venu te présenter une offre de collaboration... car nous sommes des collègues en quelque sorte, tous deux chargés d'une mission de surveillance, afin qu'aucun

incident malencontreux ne vienne troubler le Championnat du monde d'échecs.
Confirmation...?

Les paroles lourdes de menaces proférées par le gradé marocain éveillent la méfiance de Moshe, qui n'a d'alternative que de répondre favorablement à son « offre de collaboration » s'il ne veut s'attirer d'ennuis avec les autorités du Royaume.

- Absolument d'accord ! Nous, les Israéliens, ne voulons surtout pas d'incidents... Mais en face... Ceux de la République islamique ? Nous sommes là pour les dissuader pacifiquement d'en créer et de nuire à notre grand maître. D'ailleurs, tu dois être au courant de l'incident du portrait, et tu as certainement remarqué que nous ne sommes pas intervenus pour ne pas jeter de l'huile sur le feu. Nous travaillons en douceur.

- En douceur, peut-être... Mais dans l'ombre, c'est certain, rétorque le commissaire. Au Maroc, vois-tu, nous n'aimons guère que des ressortissants étrangers quels qu'ils soient outrepassent nos lois pour se livrer à des activités secrètes. C'est pourquoi, je te demanderais de me rendre compte dorénavant de tous vos faits et gestes. Sans cela, une procédure d'expulsion pourrait être engagée à votre rencontre. Réfléchis bien !

- Je ne demande qu'à collaborer, Commissaire, je suis sûr que nous nous comprendrons et que nous ferons à nous deux du bon boulot pour que le Championnat continue de se dérouler normalement, assure docilement Moshe.

- J'en suis heureux, Monsieur Moshe... très heureux... Commençons d'ores et déjà par ce qui me tracasse. Tu n'as pas évoqué la mystérieuse absence du secondant du grand maître Bronstein, c'est curieux... Tu parles d'un Championnat qui doit continuer de se dérouler normalement. Pour moi, vois-tu, cette disparition n'est pas tout à fait normale. Que peux-tu m'en dire ?

- Je suis sincèrement désolé, je n'ai aucune information fiable sur cet événement, affirme l'Israélien avec aplomb. Moi et mes hommes, nous avons été recrutés pour veiller à la

sécurité du Champion du monde, pas à celle de son secondant. Personnellement, je pense que Hansen voulait faire défection puis qu'il est revenu sur sa décision, face aux graves conséquences de son acte. C'est un militant pro-palestinien, nous l'avons identifié comme tel... Tu es certainement au courant des compétences et des capacités du *Mossad* et du *Shin Beth* en matière de renseignement.

- Tiens, tiens... J'ignorais son engagement en faveur de la cause palestinienne, vois-tu. Tu m'apportes là une précieuse information, à prendre en compte dans mon enquête. Moi, je m'étais mis en tête qu'il avait été enlevé. Absurde comme idée, non...? Alors d'après toi, il voulait abandonner Bronstein en cours de route ? Au profit de l'autre camp, peut-être...? suggère perfidement le commissaire, ne lâchant plus son interlocuteur enferré dans ses mensonges et ses dénis.

L'agent du *Mossad* demeure sur ses gardes : « Ce commissaire n'est-il pas en train de jouer au chat et à la souris avec lui ? Il doit pertinemment savoir que Hansen a été enlevé. Pourquoi alors fait-il semblant de souscrire à ses allégations ? Pour l'amener à se contredire afin de le piéger...? » Sentant qu'il n'a point l'avantage dans ce bras de fer subtil, il décide en désespoir de cause de jouer les naïfs.

- Sincèrement, commissaire, j'ignore ce qui est arrivé au grand maître danois. Peut-être me suis-je un peu avancé en soupçonnant une trahison de sa part, ce n'était qu'une hypothèse.

- Une hypothèse ? Moi, j'en ai d'autres, des hypothèses, vois-tu... Mais il se fait tard, ce sera tout pour ce soir, Monsieur Moshe, conclut Benmansour au grand soulagement de son interlocuteur. Et n'oublie pas de me faire part à l'avenir de tes précieuses observations ! Collaboration entre collègues, n'est-ce pas ? ajoute-t-il insidieusement, à l'instant où il s'apprête à sortir.

Michel Guedj, président de la Fédération israélienne des échecs, fut de prime abord fort contrarié. Deux jours après la réapparition inattendue du grand maître Per Hansen, c'est une houle de panique qui le submerge. Son vernis d'intransigeance et d'autoritarisme, qu'il aime à faire valoir auprès des affiliés de la Fédération aussi bien qu'au sein de la *Knesset*, est, dans l'intimité de sa chambre d'hôtel, en train de s'écailler pour laisser à nu sa pusillanime personnalité. Il n'en mène pas large, à vrai dire, après l'échec du *Mossad* dans l'opération qu'il a lui-même commanditée.

« Comment ce commando d'hommes aguerris a-t-il pu laisser sa proie s'échapper ? » Telle est la question qui à longueur de temps mine son esprit. S'y ajoutent d'anxieuses ruminations quant aux risques que lui-même encourt à la suite de ce lamentable ratage.

L'entreprise était pourtant des plus enfantines. Les entrevues avec Moshe avaient débouché sur la mise au point d'un scénario bien ficelé qui ne devait rien laisser au hasard. Et pourtant... Moshe, dont les états de service ne pouvaient que lui inspirer une confiance aveugle, ce Moshe, ou si ce n'est lui en personne les agents sous son commandement, a failli. Et l'a par voie de conséquence mis dans le pétrin. La possibilité d'une seconde chance ne l'effleure même plus, c'est purement et simplement sa propre sauvegarde qui se trouve à présent en balance.

Ce fut de sa propre initiative que le président Guedj prit la décision, quelques semaines plus tôt, de mettre en œuvre un plan destiné à rogner les ailes du Champion du monde et empêcher un nouveau sacre. Alors que la majorité des citoyens israéliens et de la classe politique souhaitaient ardemment sa victoire, synonyme pour l'État hébreu d'une reconnaissance internationale de sa suprématie sur la République islamique d'Iran aux plans

intellectuel, spirituel et moral, lui-même, dans son extrémisme forcené, appréhendait qu'un nouveau titre ne fournisse à Bronstein l'occasion d'une tribune pour promouvoir ses thèses proches de celles du « parti des traîtres », le *Gush Shalom*¹. Le recrutement comme secondant de ce grand maître danois, qui avait été interpellé par *Tsahal* quelques mois auparavant sur un bateau de la paix croisant au large de Gaza, renforçait du reste sa paranoïaque conviction que les deux comparses étaient à la solde des « Arabes ».

Son plan était des plus pervers : il ne s'attaquerait pas directement au Champion du monde, mais à son secondant. Il spéculait qu'une mise à l'écart provisoire de Hansen suffirait à déstabiliser Bronstein, en dépit de ses nerfs d'acier, et à amoindrir sa volonté et sa résistance face à son adversaire. Candidement, il prévoyait de faire porter les soupçons sur les Iraniens et d'orienter la police marocaine sur cette piste évidente. Nul n'imaginerait, était-il convaincu, que l'enlèvement du grand maître danois avait été fomenté par des hommes de son propre camp. Et si, au pire, la piste des Iraniens n'était retenue par les enquêteurs, il sortirait de sa manche son deuxième atout : la suggestion d'une défection volontaire de Hansen, fondée sur sa haine d'Israël, preuves à l'appui.

Agissant ainsi, il ferait d'une pierre deux coups et parviendrait à son objectif primordial : faire annuler le match. Il n'y aurait ni vainqueur, ni vaincu et par conséquent nul titre de Champion du monde non plus décerné. Qu'il puisse mettre Soultan Boukharov dans sa poche ne suscitait aucun doute dans son esprit manipulateur, il suffirait de lui rappeler son soutien inconditionnel lors de ses élections successives à la tête de la FIDE... et, le cas échéant, de lui rafraîchir la mémoire quant aux services moins avouables qu'il lui avait rendus. Boukharov se rendrait à ses arguments et suspendrait officiellement le Championnat du monde.

¹ Parti de la gauche israélienne favorable à un État palestinien

Quant aux hommes qui seraient son bras armé dans cette opération, ses relations avec le haut commandement du *Mossad* lui avaient permis de les choisir lui-même en fonction de leur adhésion à ses thèses radicales. Il pensait être assez persuasif pour les amener à écarter le secondant sous prétexte d'une trahison au profit des Iraniens. Hansen lui-même, se figurait-il, ne se douterait de rien. Après quelques jours de détention, il serait libéré sans avoir eu la possibilité d'identifier ses geôliers. Le grand maître danois aurait à s'expliquer sur sa mystérieuse absence, sans espoir de s'en sortir la tête haute tandis que Bronstein, atteint au moral, se trouverait dans l'incapacité de défendre son titre. « Il resterait à jamais celui qui a renoncé... On le descendrait de son piédestal et il perdrait ses protections... Alors... alors, je le briserai ! »

Aujourd'hui, non seulement il ne dispose pas de plan B, mais doit en outre envisager les moyens de se tirer du mauvais pas dans lequel il s'est lui-même fourré. Depuis son stupide emportement au soir de la seconde partie perdue par Bronstein, il se sent épié, sinon traqué, par ce qu'il pense être des policiers marocains. « Si c'était à refaire, j'aurais été plus discret, regrette-t-il, des oreilles traînaient peut-être dans la salle... » Mais se fustiger à propos de ce qu'il aurait dû faire ou ne pas faire est totalement vain. Le mal est fait.

Il se sent terriblement seul et de sinistres pensées commencent à virevolter dans son esprit affolé. Ses comparses du *Mossad* pourraient même le dénoncer comme instigateur de l'opération si d'aventure ils étaient interrogés. Ils refuseraient d'endosser toute la responsabilité de leur crime pour s'en tirer à meilleur compte, ils argueraient d'ordres venus d'en haut auxquels en soldats disciplinés au service de leur nation, représentée par le député Guedj, ils n'auraient pu qu'obéir. Lâché et trahi par ses propres hommes, l'étau se resserrerait alors sur lui. Son immunité parlementaire ne le protégerait pas, il ne pourrait escompter une extradition vers son pays – un moindre mal à ses yeux, bien qu'il s'y couvrirait de honte –

étant donné que le Maroc et Israël ne sont liés par aucun traité ou accord de cette sorte, et serait condamné à croupir de longues années dans une geôle du Royaume. La situation n'en est pas à ce point critique mais il est d'ores et déjà à envisager de jouer, si elle menaçait de l'atteindre, ses ultimes et machiavéliques cartes...

Parviz Kermani obtint in extremis son visa de sortie de la République islamique d'Iran, pour se rendre à Marrakech avec son ancien élève, le grand maître Ali Reza Rezvani. Le fait relevait du miracle... ou de la machination.

Sa réélection deux ans plus tôt au poste de président de la Fédération iranienne des échecs n'eut l'heur de plaire aux dignitaires du régime qui lui avaient opposé un candidat du sérail. Kermani était dans leur collimateur depuis son soutien affiché au réformateur Mir Hossein Moussavi lors des présidentielles de 2009 et son éviction était programmée. Or, en leur immense reconnaissance, une majorité de présidents de clubs s'étaient prononcés en sa faveur, tenant compte avant tout de l'immense tâche qu'il avait accomplie, lors de ses présidences successives, pour la promotion des échecs iraniens et la projection de ses plus talentueux représentants sur le circuit international. Au grand ressentiment des autorités suprêmes, l'ex-Champion d'échecs de la République islamique d'Iran avait été reconduit pour un quatrième mandat.

Depuis le début de la rencontre, Parviz Kermani a prudemment gardé ses distances avec l'officier Jalal Ahwazi et les deux prétendus « coaches », de même qu'avec les attachés ministériels de la République islamique. Sa préoccupation majeure est de se prémunir contre toute implication dans de potentiels incidents que ceux-ci ne manqueraient de provoquer au cours du Championnat. À cet effet, il s'est composé une personnalité falote, s'efforçant de se faire oublier de ses compatriotes dont le rebutent l'exaltation nationaliste et la haine stupide et viscérale des « Juifs », comme incarnation indifférenciée de l'État hébreu et du sionisme. En dépit de l'amitié qui le lie au grand maître Rezvani et à son secondant Adani, il ne se permet

que de rares contacts avec eux en dehors de l'estrade officielle, sachant pertinemment que leur fréquentation assidue n'aurait d'autre conséquence que de renforcer la surveillance pesante dont tous les trois sont l'objet et de compliquer en conséquence la réalisation de son projet...

Le plus souvent, il dîne seul, parfois en compagnie de Soultan Boukharov, l'exécrable président de la FIDE, toujours flatté qu'une oreille complaisante prête attention aux causeries qu'il entretient à sa propre gloire. Kermani est patient, infiniment patient... Et fin observateur. Depuis son arrivée à Marrakech, il n'a eu de répit d'enregistrer mentalement les faits et gestes des différents protagonistes impliqués dans ce Championnat du monde, qu'ils soient de son camp ou du camp adverse, et a pris la vraie mesure des enjeux du match par le biais des comportements révélateurs des uns et des autres. L'incident du portrait comme la mystérieuse disparition du secondant de Bronstein lui ont fourni du grain à moudre... Il n'a manqué en outre de remarquer que des citoyens marocains, plausiblement des policiers affectés à la surveillance du Championnat, étaient omniprésents au sein du complexe hôtelier. Par prophylaxie, il s'est gardé de coucher sur le papier quelque note que ce soit, confiant les événements observés à sa phénoménale mémoire en lui laissant le soin d'établir leurs interactions.

Il a d'ores et déjà identifié ses ennemis les plus dangereux... Ceux qui mènent le jeu. Mais d'ici la fin du Championnat, il va tisser sa toile afin de les neutraliser. Et dans sa traque, il compte s'allier un homme d'intelligence et de raison qu'il a d'ores et déjà repéré. Mais pour un temps encore, il attend... Il attend que cet allié potentiel le contacte. Et ne doute qu'il le fera. Il a pleinement conscience qu'il est en *zeitnot*, chaque seconde qui s'écoule joue contre lui et ses « protégés ». L'inéluctable cours des événements s'emballe, mais il prend le temps nécessaire pour peaufiner sa stratégie afin de retourner la situation et asséner le KO en finale, après quelques coups fulgurants. L'art de la contre-attaque... qu'il connaît si bien pour l'avoir

tant pratiqué au long de sa carrière révolue de joueur d'échecs. Combien de fois, dans les années quatre-vingt, ne l'a-t-on jugé défait lors du Championnat national, tandis qu'il luttait contre le temps qui, impitoyable, l'amenait proche de la *chute du drapeau*¹. Mais toujours, Kermani se tirait d'affaire : dans la poignée de secondes qu'il lui restait, il dégainait ses coups mûrement réfléchis à la cadence d'une Kalachnikov pour exécuter le Roi adverse. Et durant une décade, il avait remporté la compétition, sans laisser à ses adversaires la moindre chance de le déloger de sa première place dans la hiérarchie des joueurs iraniens. De l'eau avait coulé sous les ponts depuis, les générations montantes, dont le junior surdoué Ali Reza Rezvani, avaient contesté sa suprématie et il s'était résolu à passer la main, face à l'inéluctable déclin de ses capacités dû à la vieillesse se profilant. Sans regrets ni remords, il s'était investi dans le rôle d'entraîneur afin d'amener au sommet de leur art une escouade de jeunes prometteurs. En toute logique, il avait brigué dans la foulée la présidence de la Fédération, et une fois élu face à des candidats fantoches, avait, grâce à ses immenses talents pédagogiques, propulsé plusieurs joueurs de son pays, dont le grand maître Ali Reza Rezvani, dans l'arène mondiale. C'est ce qui lui avait jusque-là épargné la vindicte du régime.

Mais, aujourd'hui, au cours du Championnat du monde, ce ne sont tant les attachés ministériels de la République islamique d'Iran qui lui inspirent méfiance que cet officier du Renseignement et le la sécurité nationale et ses nervis. Car c'est bien d'eux que provient le danger... Alors qu'ils ont d'ores et déjà éjecté le maître Firouz Adani, il présage froidement qu'il sera le suivant sur leur liste noire.

¹ Chute du drapeau : fin du temps imparti pour jouer ayant pour conséquence la perte de la partie

12 juin

Au fur et à mesure de l'avancée du Championnat, la conventionnelle poignée de mains échangée par les grands maîtres au prélude de leurs combats a gagné en vivacité. Elle s'accompagne dorénavant de brèves paroles énoncées sur un ton désinvolte, preuve, perceptible par tout un chacun, d'indubitables « accointances ». La tension entre le Champion du monde et son challenger, palpable aux premières heures du match, s'est peu à peu dissipée pour céder place à une décontraction imprévue, de moins en moins admissible par ceux de leur camp respectif. Comme si l'enjeu premier de la compétition devenait secondaire et ne procurait désormais aux grands maîtres qu'un socle favorable à l'émergence d'autres desseins communs...

Lors de la sixième partie, soit à mi-match, le grand maître Bronstein, conduisant les noirs, s'est engagé dans une *défense Petroff*. Un choix pour le moins insolite, eu égard à son penchant pour les ouvertures asymétriques - à l'instar de sa familière *sicilienne* - qui augurent de parties à double tranchant.

Tout et son contraire ont été dits à propos de la *Petroff*, autrement dénommée *défense russe*, mais c'est un fait avéré qu'elle est à l'ère moderne rarement prisee des joueurs de haut niveau. Sa dévaluation injustifiée est en partie due aux mémorables défaites du dissident Korchnoi lors du Tournoi des candidats en 1974, puis lors de la quatrième partie du match pour le titre de Champion du monde l'opposant à Karpov, en 1981 à Merano. Il n'en est pas moins vrai que certains super grands maîtres¹, tels Vassily Ivanchuk, Vladimir Kramnik ou Boris Gelfand, l'ont à l'occasion jouée.

¹ Grands maîtres dont le classement ELO est supérieur à 2700

- Bof ! Une *Petroff*, cette ouverture ringarde... soupire Najat. Je te parie qu'on va s'ennuyer à mort et qu'on va vite voir se pointer la nulle !

- C'est quoi encore ce délire ! se récrie Marwan. Moi je la joue cette ouverture et j'ai gagné un max de parties avec. Tiens, la dernière y'a un mois, en Championnat scolaire contre Yassine Alaoui du lycée Lyautey de Casa.

- Tu parles d'une victoire ! l'interrompt-elle, la mine outrée. Contre un 1300 ! Je me souviens même que t'avais une pièce en moins. S'il avait pas gaffé, en finale t'étais mort ! Un peu de modestie mon cher frère, ajoute-t-elle sur le ton professoral qu'elle adopte volontiers au cours de leurs débats échiqués.

- OK ! N'empêche que j'étais bien en sortant de l'ouverture, se défend mollement Marwan face au persiflage de son impitoyable jumelle.

- Mouais... Pas mal, t'as égalisé. Normal... Écoute, je vais te dire un truc... Hier soir, j'ai passé deux heures au moins sur mon *ChessBase*¹, j'ai regardé les parties de Bronstein et de Rezvani...

- Ah bon ! Et pourquoi t'as fait ça... ? Ça sert à quoi ?

- Ben, c'est évident, contrairement à toi, je suis ce qui se passe... Je m'intéresse au match, moi.

- Alors, quel est ton pronostic, puisque t'as l'air tellement au courant ? ironise Marwan, tentant vainement de prendre l'ascendant sur sa sœur.

- Ce n'est pas le problème... Épargne-moi s'il te plaît tes réflexions déplacées. Je te prie de ne pas m'interrompre.

- Wouah ! J'ai l'impression que c'est *el bou* qui parle. Tu marches sur ses traces, on dirait...

¹ Base de données compilant des millions de parties d'échecs

- T'es vraiment relou, Marw. Puisque c'est comme ça je te dirai rien !

La tournure enflammée que prend la conversation entre les jumeaux commence de susciter des « Chut ! » et des « Silence ! » excédés de la part de spectateurs assis dans leur proche entourage. Sous des sourcils froncés, le regard mécontent de l'entraîneur dardé sur le binôme perturbateur, les incite sur le champ à baisser le volume de plusieurs tons. En l'attente du troisième coup du grand maître iranien, qu'il tarde exagérément à jouer, Marwan et Najat reprennent leur dialogue à voix feutrée.

- *Smehl-i*, ma sœur, je voulais pas te vexer, s'excuse Marwan, désireux de mettre au plus vite fin au conflit naissant.

- Je te pardonne pour cette fois... Mais dans un sens, t'as pas tort, tu sais... Je vais te dire un secret mais tu le répètes pas, hein ! À personne !

- Juré, jumelle !

- Alors je te le dis... Moi, si après le bac je suis pas encore grand maître d'échecs féminin, je veux faire flic, révèle Najat. Comme papa... Je ferai l'École de police, à Rabat. Je sais que maman, elle, elle aimerait que je rentre à l'École d'infirmières pour prendre sa suite, mais moi, tu comprends c'est la police qui m'intéresse, poursuit-elle d'un air mi-sérieux mi-songeur.

- Cool ! Moi si je peux pas être grand maître, je serai footballeur professionnel. Au KACM¹ ! lui retourne son immature frère.

Raisonnablement, Najat ravale la réplique ironique qui lui démange la langue face aux songes puérils de son double pour relancer le sujet qui lui tient à cœur.

- Alors... Tu veux pas savoir le résultat de mes recherches sur *ChessBase* ?

- Si, si, Madame l'inspectrice

¹ Le célèbre club de football de Marrakech

- C'est ça, fiche-toi de ma gueu... euh... de ma figure ! Bon, voilà... Bronstein n'a pas joué une seule fois la *Petroff* sur mille deux cents parties et des poussières que j'ai vues dans la base. Ça t'en bouche un coin, ça, hein !

- Il a fait une spéciale prépa pour surprendre l'Iranien. Comme dans la première, avec l'*Alekhine*. Il l'avait jamais jouée non plus... T'es d'accord avec moi ?

- C'est vrai, concède Najat. Mais l'*Alekhine*, ça fight, quand même. Alors que la *Petroff*, bonjour l'ennui !

- Et pourquoi il joue pas, là, Rezvani. Après, il va encore se mettre en *zeitnot* ! s'impatiente Marwan. Il a, soit Cavalier prend *e5*, soit *d4*. C'est pas si compliqué de choisir entre ces deux lignes, pas la peine d'y passer des plombs !

- D'habitude contre la *Petroff*, il joue la grande ligne, la première que t'as dit. Il doit réfléchir à autre chose... Ah oui ! Tu vas voir, je suis sûre qu'il va jouer *Fou c4*, la *variante italienne*, pour placer ensuite le *gambit Boden-Kieseritzky*, je le sens, je le sens... Pour faire croire à un simulacre de combat avant de conclure la nulle.

- Quelle idée zarbi ! Tu lis trop de polars ... *Fou c4*, d'abord c'est inférieur, je crois... Et puis je ne vois pas pourquoi ils refuseraient le combat. C'est pas la première fois d'ailleurs que tu me dis ça. Moi, j'y crois pas, mais c'est toi l'enquêtrice ! Pourquoi t'en parles pas au paternel de tes idées ?

- Bof ! Tu le connais, carré comme il est... Il lui faut des faits, pas des intuitions... D'ailleurs c'est ce qui manque dans la Police marocaine, des femmes avec de l'intuition. Comme moi...

À ce stade de leur conversation sous cape, une rumeur s'élevant du public les incite à porter simultanément leur regard sur l'écran où vient de s'afficher le dernier coup du grand maître iranien au terme de douze minutes de réflexion : *3.Fc4*.

- Tu vois, je te l'avais bien dit ! exulte Najat.

La secrète admiration que Marwan porte à sa sœur, qu'il dissimule d'ordinaire sous des piques cyniques et de pitoyables traits d'humour, ne fait que s'accroître à la réalisation de la prédiction. Sa routinière ironie n'y trouve aucun motif à s'exprimer et c'est ébahi et bégayant qu'il lui retourne a contrario un compliment.

- Tu... tu es une... une magicienne, Naj !

- Mais non, t'exagère ! Je ne suis pas encore Judit Polgar¹, la magicienne des échecs... Au fait, tu te souviens de la simultanée qu'elle a donnée contre les féminines du Maghreb à la fin du Tournoi de Marrakech... J'ai bien tenu quand même avec ma *Berlinoise*.

- Ouais ! Sûr que je m'en souviens. Respect ! Sur les quarante, t'étais la dernière à fighter encore, elle a fini par gagner mais après elle t'a félicitée. Moi, j'étais fier de toi.

- J'étais inspirée ce jour-là... La veille, j'avais étudié à fond les parties de Kramnik, j'étais sûre qu'elle allait jouer l'*espagnole*... Heureusement qu'elle a pas joué *d4* ! Là j'aurais été mal !

- Mais... comment t'as deviné pour *Fou c4* ? interroge Marwan pour en revenir à la partie qui se déroule sous leurs yeux.

- Je l'ai senti, c'est tout... L'intuition féminine, tu vois. Mais pour le reste j'ai mon idée...

- Alors, parles-en au paternel de ton idée, je suis sûr qu'il t'écouterà. Comme ça, tu pourras faire tes premiers pas dans la police !

¹ La plus forte joueuse d'échecs de tous les temps, de nationalité hongroise

Lorsque s'affrontent deux grands maîtres d'échecs dans le cadre d'une compétition majeure, les spectateurs de leur duel saisissent peu en vérité de ce qui se trame dans l'arène aux soixante-quatre cases, hormis la succession métronomique des coups alternativement joués par chacun. Ils peuvent ponctuellement émailler le déroulement de la partie de leurs commentaires avisés ou fantasques, s'agacer parfois du temps excessif pris par l'un ou l'autre des adversaires pour jouer un coup « évident », mais se trouvent dans la radicale incapacité de pénétrer en leur esprit.

Ainsi est le public de la rencontre opposant Boris Bronstein et Ali Reza Rezvani, composé en majorité de modestes joueurs de clubs. Pour ces amateurs, un match pour la couronne mondiale n'est concevable, légitime, que s'il produit son lot d'attaques audacieuses, de défenses héroïques, de rebondissements imprévisibles. Or, si ce bouquet de thèmes, particulièrement chers aux nostalgiques de l'École romantique, a manifestement fleuri au cours de la première partie de ce Championnat du monde, le score reflète peu l'âpreté du combat. Entre la victoire et la défaite, Caïssa¹, dans son infinie magnanimité, a en effet ménagé un espace intermédiaire de cessez-le-feu, communément dénommée « la nulle ». Ah, la nulle ! Aux divers visages... L'espoir de rédemption du joueur en péril ou l'aride constat d'une position morte. La nulle de combat et celle de convenance. Le pat sournois et la bienvenue perpétuelle...

Deux parties décisives, trois nulles : tel est le ratio à mi-rencontre. Nécessairement, ce résultat génère frustration et impatience ainsi qu'il instille la crainte d'un enlisement du match dans les ornières d'un statu quo. Les parties ne manquent pourtant pas de piment, elles procurent au spectateur lambda une palette d'émotions intenses, engendrées par un jeu brillant

¹ Dryade mythique des échecs

et semble-t-il sans concessions. Or, par trois fois, la paix a été signée et déçue l'attente du public. En l'absence de commentateurs officiels, qui seraient aptes à décrypter en direct les arcanes des parties, le public se retrouve démuni face à l'étrange constat de batailles sans vainqueur. Et au sein de la coterie des grands maîtres présents, la stupéfaction n'est pas moindre. Eux-mêmes, en dépit de leurs compétences hypothético-déductives hors du commun, ne parviennent à démêler les fils improbables des desseins de ceux qui s'affrontent d'une telle singulière manière.

Juchés sur l'auguste estrade, objet métaphorique de leur retraite sur une planète mentale inaccessible, Boris Bronstein et Ali Reza Rezvani conversent muettement par le truchement des pièces de buis qu'ils manipulent à tour de rôle. Leurs choix respectifs à chaque stade de la partie reposent sur les lois ésotériques d'une grammaire qu'eux seuls maîtrisent. Leurs cortex cérébraux ont acquis, via l'intensité et la profondeur de leurs confrontations successives, les bases dialectales d'un dialogue clandestin.

Ce qui se déroule et survient sur l'échiquier leur délivre réciproquement du signe : choix d'ouvertures, structures de pions, configurations de pièces, échanges massifs, transpositions subtiles, déviations de la théorie... Leurs rendez-vous quotidiens sous les feux des projecteurs leur offrent, match après match, l'occasion d'élaborer une stratégie commune, ignorée de tous.

Nonchalamment vautré sur le sofa, Abdelaziz Benmansour s'abîme dans l'exquise écoute de son *Oum Kalthoum favori, alf lila wa lila*¹. Sa cravate est dénouée et en partie déboutonnée sa chemise bleu d'azur, ses mains sont croisées sous sa nuque et ses pieds déchaussés reposent avec négligence sur l'un des accoudoirs, signes manifestes d'un total abandon. En ce vendredi, il est rentré chez lui aux alentours de vingt heures, au moment où Khadija prend son service de nuit à la *Polyclinique de la Koutoubia* et où ses enfants sont déjà à leur séance hebdomadaire d'entraînement au *Menara Échecs Club*. Dans son havre de paix déserté par l'entourage familial, il a rapidement dîné de la *bastila*² préparée dans l'après-midi par son épouse bien-aimée, puis, gagné d'une profonde lassitude engendrée par les récents événements, s'est immergé dans la musique, le plus efficace remède qu'il ait jusqu'à présent découvert pour combattre le stress. Les lyriques envolées de la contralto cairote – *La quatrième pyramide !* - l'emportent pour un temps vers de merveilleuses sphères supraterrrestres où nul grand maître d'échecs, nul agent secret, nul président caractériel, ne sauraient s'immiscer.

- Hum ! chuchote une voix fluette en provenance de l'entrée du patio, ne provoquant d'autre réaction qu'un ronflement de bienheureux.

- Hum ! Hum ! réitère la voix en se haussant.

- Hein ! Quoi ! Que se passe-t-il... ? Khadija, c'est toi... ?

- *Msa l-khir baba !* Je te dérange ? C'est beau cette musique... C'est Oum Kalthoum, la diva égyptienne, non ? dit Najat sur un ton des plus doucereux, afin de se faire pardonner son intrusion dans l'univers paternel. J'aime bien cette chanteuse, poursuit-elle pour finir de

¹ Les Mille et une nuits

² Pastilla : gâteau de pâte feuilletée aux amandes fourré de hachis de pigeon, de poulet ou de poisson

l'amadouer, quoiqu'en vérité ses goûts musicaux soient d'une toute autre nature – son frère et elle seraient plutôt fans de hip-hop et de musiques électroniques !

- Ah ! C'est toi, ma fille, réagit enfin le père, arraché à ses *Mille et une nuits*. Mais... tu ne devrais pas être à ton entraînement à cette heure-ci ? questionne-t-il, quelque peu embarrassé d'offrir à son regard une tenue aussi débraillée, peu conforme à l'image d'un commissaire de police.

- Oui, oui, mais je suis partie avant la fin. J'ai eu la permission de l'entraîneur, rassure-toi. En fait, j'avais quelque chose d'important à te dire... On se voit pas souvent en ce moment, mais ce soir j'étais sûre que tu serais à la maison...

- Ah bon ! T'étais sûre...? Alors, vide ton sac ! J'espère que ce n'est pas une bêtise...

- Non, non, *baba*, certainement pas ! Ça concerne le match.

- Le match...? Le match d'échecs, tu veux dire ?

- Ben, oui... le Championnat du monde. J'ai pensé à des trucs... Mais j'ai peur que tu te moques de moi, *baba*, j'ose pas trop te les dire. Ce ne sont que des intuitions, tu comprends...

- Écoute, ma fille, trêve de tergiversations, si tu es venue me déranger pour me dire quelque chose, tu me le dis, un point c'est tout ! commence à s'emporter Abdelaziz. Tu ne me fais pas confiance...?

- Si... Mais c'est tellement bizarre, tu sais... Voilà, j'ai l'impression qu'ils jouent plus vraiment Bronstein et Rezvani.

- Qu'est-ce que tu me racontes-là ! Ils jouent plus vraiment... C'est quoi cette histoire de dingues !

- Tu vois, j'en étais sûre que j'allais me faire engueu... enguirlander, se récrie Najat au bord des larmes. Si c'est comme ça, je te dirai plus rien ! Tant pis pour toi !

Son père la fixe un instant, puis, attendri par sa mine chagrinée et boudeuse, lui tend des bras rassurants afin qu'elle s'y blottisse. En quête d'absolution, il lui susurre de rassurantes paroles.

- Excuse-moi, ma fille, tu connais mon fichu caractère. Je suis sur les nerfs en plus ces temps-ci avec tous ces problèmes causés par le Championnat, tu ne peux pas imaginer... Allez, c'est fini... Je suis prêt à t'écouter, si tu veux bien.

- Oui, d'accord... Ce que je voulais te dire c'est que les deux grands maîtres, j'ai l'impression qu'ils s'entendent bien, malgré toutes les histoires qui se passent autour d'eux. J'y comprends rien à tout ce cirque, l'histoire du portrait et le reste, les forfaits à la troisième ronde, l'absence du secondant de Bronstein... C'est de la politique, tout ça, j'ai l'impression, moi c'est pas mon truc, ce qui m'intéresse c'est seulement les échecs, les parties. Tu comprends ?

- Évidemment que je comprends ! Tu es contrariée que ça déborde dans des domaines qui n'ont rien à voir avec le jeu.

- Absolument ! Les autres, c'est pareil, Marwan, les copains du club... Ça nous gonfle toutes ces histoires, ça fausse le match, on pense. Nous, on s'en fiche de tout le reste, on n'y comprend rien d'ailleurs.

- C'est compliqué à t'expliquer, ça me dépasse parfois moi aussi. Il y a des enjeux politiques qui vont au-delà d'une simple compétition d'échecs. C'est cela qui crée un climat malsain. Et encore tu ne sais pas le dixième de ce qui se passe...

- Je m'en doute, c'est pour ça qu'on te voit plus et que tu es souvent énervé. Tu fais une sorte d'enquête compliquée j'imagine, avec tes collègues, Fouad et les autres. Au fait pourquoi il porte un chapeau maintenant, Fouad ? Je l'ai jamais vu avec un chapeau avant, c'est bizarre ça aussi... Si c'est pour rester discret quand il fait ses enquêtes, alors là c'est raté ! Il a tout faux ton collègue, on ne voit que lui dans le salon de jeu, planté comme un

piquet à côté de la porte. Mais, *baba*... j'espère que c'est pas une idée à toi, ce chapeau de touriste total nase ! C'est vraiment la loose pour un inspecteur de la Sûreté nationale ce déguisement de clown !

- Je t'expliquerai pour le chapeau... plus tard. Revenons à tes intuitions, si tu veux bien. Tu m'as affirmé que les grands maîtres ne jouaient plus vraiment, puis qu'ils avaient l'air de bien s'entendre. Que voulais-tu dire par là ?

- Oui... Mais d'abord il faut que je te dise autre chose pour que tu comprennes bien... Ça me gêne un peu car j'ai peur que tu te vexes...

- Allez, vas-y ! Au point où j'en suis, je puis tout entendre.

- Bon, d'accord... Voilà... Tu sais jouer aux échecs, c'est sûr, c'est même toi qui nous as appris ce jeu quand on avait six ans, tu te souviens ? C'était pendant nos vacances à Oukaïmeden, à la neige. On l'avait bien kiffé ce nouveau jeu, et après tu nous as inscrits au club et on a fait des compètes... Mais toi, *baba*, quand je dis que tu sais jouer, je veux dire que... que tu connais les règles, c'est sûr, même la prise en passant¹ tu la connais, le roque évidemment, tu sais déplacer les pièces, tu connais leur valeur, tu sais faire quelques mats, mais... mais c'est tout.

- C'est déjà pas mal, non ? se défend Abdelaziz, pour le moins interloqué par le tour pris par la conversation. Mais qu'est-ce que j'ai, moi, à voir avec le reste ?

- C'est-à-dire que nous, les pros, on baigne tout le temps dans les échecs, tu vois, on est tombés dedans quand on était petits, comme on dit. On a une vision plus profonde que les amateurs comme toi, on est plus forts parce qu'on a passé des années à étudier, moi ça fait presque sept ans. On a des entraîneurs, des bases de données, on n'arrête pas de faire des tournois, des matches...

¹ Coup permettant de prendre avec un pion un pion adverse avançant de deux cases

- Je te l'accorde, je sais bien que toi et ton frère vous êtes plus forts que moi, reconnaît objectivement le père. Mais pourquoi tout ce discours ? Où veux-tu donc en venir ?

- Eh bien, tout ça pour te dire que quand on assiste à des parties d'échecs, comme en ce moment au Championnat, on voit plus de choses que les profanes. On connaît le style des joueurs, leurs ouvertures préférées, on a déjà vu leurs parties dans *Europe Echecs*, sur *maroc-echecs.com* ou sur *ChessBase*, surtout les parties de grands maîtres, comme Bronstein ou Rezvani par exemple. Ces choses politiques qui se sont passées, y'en a qui font pas forcément le rapport avec les parties, mais moi je suis vachement attentive à tout ça... C'est comme toi, quand tu fais une enquête, j'imagine... Tu découvres des indices que d'autres peuvent pas voir, après tu fais marcher tes petites cellules grises, comme Hercule Poirot...

- Ha ! Ha ! J'aime bien ta comparaison. On m'a déjà surnommé Sherlock Holmes, il y a quelques jours, là c'est le bouquet... Hercule Poirot ! Bon, alors et toi, Miss Marple, qu'as-tu découvert ?

- Rien de concret pour l'instant, ce ne sont que des intuitions, *baba*, je te l'ai déjà dit. C'est comme aux échecs, parfois il existe des coups intuitifs dont on ne calcule pas forcément les suites. J'ai pas de preuves mais j'ai l'impression qu'il se passe des choses pas claires. Je vais pas entrer dans les détails, c'est trop compliqué à t'expliquer comment ça se passe sur l'échiquier entre Bronstein et Rezvani. Je crois simplement qu'ils s'arrangent entre eux pour qu'il n'y ait pas de vainqueur, au nez et à la barbe des autres. Ils font ça de façon qu'on ne le remarque pas. Ils sont très forts, d'ailleurs, tout le monde peut penser qu'ils combattent vraiment, mais moi j'ai compris leur manège, tu vois...

- Je vois... Je comprends ce que tu veux dire, mais es-tu bien sûre que ce n'est pas ton imagination débridée qui te joue des tours, réagit le commissaire d'un air dubitatif face aux surprenantes révélations de sa fille. Au fait, et ton frère, lui, il en pense quoi ?

- Oh ! Marwan... C'est le premier à qui j'en ai parlé. Lui, il a rien remarqué. Mais tu sais, même si on est jumeaux, on n'est pas pareils, Marwan, il est pas aussi a donf... je veux dire à fond, que moi dans les échecs. Il est doué, c'est sûr, mais c'est pas la totale passion, il a le foot aussi, ses potes, ses jeux vidéo... C'est pas le genre à analyser des heures une partie, contrairement à moi. Il est comment dire... un peu flemmard. Et puis c'est un garçon, alors il n'est pas aussi mûr que moi... Tu sais bien, *baba*, que les filles, au même âge elles sont toujours plus mûres que les garçons, non ? Mais en tout cas c'est lui qui m'a conseillé de te dire tout ça, et puis il s'est pas moqué de moi quand je lui ai confié mes impressions sur le match.

Aussi saugrenues soient-elles, les intuitions de sa fille ne conduisent pas pour autant Benmansour à les tourner en dérision non plus qu'à les chasser sous le tapis d'un coup de balayette en tant que fruits fantasques d'un cerveau juvénile. Elles lui procurent, bien au contraire, matière à un angle de vue inédit sur l'épineuse affaire qu'il s'évertue à résoudre. « Et si elle était dans le vrai... » envisage-t-il fugacement.

À leur dialogue nourri a succédé un long silence que seules meublent à présent les trilles et vocalises de l'interprète de *alf lila wa lila*. Le père et la fille se tiennent gravement face à face sur le sofa, chacun prenant la mesure de ce qui vient d'être entre eux échangé. Après quelques minutes qui, solennelles, se sont égrenées, Abdelaziz Benmansour reprend la parole pour adresser à sa fille une ultime recommandation, inspirée par l'inquiétude.

- Promets-moi, Najat, que tu ne diras mot de tout ceci à quiconque. Ce Championnat du monde, c'est une affaire extrêmement délicate, vois-tu. Tes révélations pourraient avoir des conséquences imprévisibles... Tu garderas ta langue, hein ? Je peux compter sur toi ?

- Sûr, *baba* ! Motus et bouche cousue, telle est ma devise. Ce sera un secret entre nous !

- Bien... Je sais que je peux te faire confiance, mais ton frère ? Il est au courant lui aussi, tu m'as dit...

- Pas de souci ! Marwan, il dira rien à personne, il a peut-être même déjà oublié tout ça.

- J'aimerais en être aussi certain que toi ! De toute façon, je le prendrai entre quatre yeux pour lui faire la leçon... Mais au fait, tu sais que tu ferais une excellente auxiliaire de police, ma fille !

- Tu rigoles ou quoi, *baba* ! Tu sous-estimes ta partenaire... Auxiliaire de police ! N'importe quoi ! Moi, ce que je veux, c'est être divisionnaire, c'est mon vœu le plus cher, avec grand maître d'échecs féminin, bien sûr ! Une fois le bac en poche, je ferai mon Droit, puis je rentrerai à l'École de police. Après, je pourrai remplacer ton chef, tu sais celui que t'aimes pas trop, Khaled Salah, il s'appelle je crois...

- Hein ! Et comment tu sais tout ça, toi ?

- Qu'est-ce que tu crois, je t'ai déjà entendu en parler avec maman. Même que t'as dit une fois que c'était un incapable ce Salah.

- Décidément, tu m'étonneras toujours, ma fille...! Et pour le reste, on verra, on a le temps d'en parler d'ici le bac, et puis il faudra aussi mettre ta mère au courant de tes projets.

- Pas de problème...! Au fait, j'ai faim ! Qu'est-ce qu'y a à manger ce soir ?

- De la *bastila*, que Khadija a préparé cet après-midi. Elle est succulente, il faut que tu la fasses réchauffer.

- Chic, alors ! Mon plat préféré ! s'exclame Najat, recouvrant soudainement son insouciance et ses folâtres élans de jeune fille. *Lila saida, baba* ! Et sur ce, elle s'éclipse en une pirouette suivie d'une virevolte sous le regard pour le moins perplexe de son père.

« Eh bien, v'là autre chose, Najat qui veut être commissaire divisionnaire à présent... Et prendre la place de Khaled Salah ! Ha ! Ha ! Ha ! Elle est excellente celle-là, on me l'avait encore jamais faite...! Khaled...? Merde ! Je lui ai pas envoyé mon compte-rendu quotidien.

Quelle plaie...! Bon, un petit copier coller et ça sera vite expédié ! »

Benmansour a gagné la coursive de l'étage pour rejoindre la pièce exiguë qui lui sert de bureau, son « antre » comme il aime à la nommer auprès de la maisonnée – « Bon, je monte dans mon antre, j'ai à faire, je vous prie de ne pas me déranger... » est l'une des phrases rituelles que sa famille lui entend proférer quand il désire être seul.

Il sursaute au cri railleur du coucou mécanique qui à dix reprises, dans la galerie en vis-à-vis, par delà le puits de lumière, jaillit stupidement de son chalet forestier pour lui clamer l'heure. « Ah ! Cette pendule vaudoise, quelle calamité ! ressasse-t-il pour la énième fois. J'aurais mieux fait de me briser un membre le jour où j'ai emmené la famille dans cette maudite boutique de souvenirs de l'aéroport de Genève ! » L'horripilant simulacre d'oiseau affligé de discordants coucoulements avait, d'une manière qu'il ne pouvait s'expliquer, séduit sa progéniture et son épouse bien-aimée. « C'est trop chou ! s'était écrié Najat... » Trop chou... l'expression lui parut fort peu appropriée, mais comme à l'habitude il céda aux implorations des siens. En dépit de l'admiration sans bornes qu'il porte à l'industrie horlogère helvétique, il ne lui a jamais été sympathique cet oiseau d'artifice qui vient à intervalles réguliers lui signifier le passage des heures et du temps – il s'exprime même aux demies, l'insupportable avatar ! Au bord de l'exaspération, combien de fois ne s'est-il fait violence de lui projeter une babouche afin de lui clouer définitivement le bec.

Parvenu dans son « antre », il enchaîne la séquence immuable des gestes préliminaires à sa séance de travail vespéral : allumer la lampe de bureau, brancher l'ordinateur, l'imprimante, ouvrir le petit coffre à combinaison où il serre ses notes concernant les affaires en cours, pêcher enfin un cigarillo dans son tiroir secret. « Bon ! D'abord le mail pour Khaled... Ouf ! qu'est-ce qu'il rame cet ordi... Ah enfin ! Bien, le dossier... PJ10juin,

PJ11juin... Celle d'hier, c'est parfait. Allez hop ! Enregistrer sous... PJ12juin. Et voilà, vite fait bien fait ! Bon, il ne faut pas que j'oublie de changer la date, après je ferai quelques modifs, des retraits, des ajouts. Khaled sera aux anges avec cet excellent rapport de terrain... Ha ! Ha ! Ha ! Divisionnaire à la place de Khaled ! Ha ! Ha ! Ha ! Quel numéro, cette Najat ! »

Sa pièce jointe ravaudée, il la relit afin de vérifier que ne subsiste nulle coquille :

PJ12juin

Notre team, sans cesse sur le qui-vive, poursuit sa mission de surveillance des individus suspects qui gravitent autour du Championnat du monde d'échecs. Nul incident n'est à signaler ce jour. Nous avons fait d'autre part de grands progrès dans notre traque des kidnappeurs du ressortissant danois. Nonobstant, nous n'avons encore aucun élément tangible permettant d'opérer des arrestations.

« Eh bien, c'est parfait ! Pas mal ce *nonobstant*, ça va lui plaire, ça fait vraiment pro... le *team* aussi c'est bien...très américain, ça lui rappellera ses séries culte », se félicite-t-il, avant d'expédier le courriel pour s'atteler à des affaires plus sérieuses.

De la vieille école à laquelle il appartient, le commissaire Benmansour a conservé d'obsolètes usages, notamment celui du « papier crayon ». Quoiqu'il ait acquis d'appréciables compétences dans le maniement des outils numériques et dans la maîtrise de la chaîne bureautique, grâce à l'assistance de l'inspecteur Belali, il fait encore appel à d'ancestrales techniques, en fidélité aux enseignements prodigués par ses aînés et mentors. Il ouvre à la page en cours son registre, dûment estampillé « Championnat du monde d'échecs », afin d'y coucher, ainsi qu'il le fait quotidiennement, les dernières péripéties de l'affaire. À l'inverse de l'ordinaire, qui n'admet que faits établis, constats éprouvés et hypothèses sensées, il est tenté ce soir d'y faire figurer de subjectives considérations inspirées par les confidences de sa fille. Il hésite toutefois, au regard de ce qui lui apparaît comme une violation de ses sacro-saints

principes de l'enquête policière : les faits, rien que les faits. Machinalement, il feuillette les pages du registre couvertes de ses hiéroglyphes, puis, en quête d'un fil auquel se raccrocher pour stimuler sa réflexion et faire progresser son enquête, s'en vient à exhumer les fiches de profilage qu'il a créées sur chacun des personnages impliqués dans le Championnat du monde d'échecs.

« Hum ! Voyons... Bronstein et Hansen, passons... Si, quand même : partisans de la paix... ça en fait à coup sûr des ennemis potentiels de Guedj, le député extrémiste du *Likoud*. Bon, lui justement... ultranationaliste. Parmi ses traits de personnalité, j'ai noté : orgueilleux, colérique, autoritaire, grande gueule, intransigeant... Eh bien, ça fait pas mal de qualités au quidam ! »

À ce stade de ses cogitations, le commissaire se distrait un instant afin d'allumer son cigarillo. Immérgé dans les volutes odoriférantes qui vont bientôt former un cumulus gris bleu entre les cloisons resserrées de la minuscule pièce, il reprend le cours de ses pensées, qu'il formalise de temps à autre sur le papier par le truchement d'organigrammes complexes.

« Les Iraniens, maintenant... Bon, à mettre tous dans le même sac, fanatiques et compagnie ! Je me demande pourquoi ils ont fait changer Adani de chambre... Il n'est plus venu voir le grand maître depuis son déménagement. Peut-être veulent-ils l'écartier, mais dans quel but ? Qui tire les ficelles dans leur camp... ? Décidément, la place de secondant c'est pas une sinécure ! »

Entre deux griffonnages, le commissaire se fige un instant, le crayon suspendu dans les airs... « Et ce président de leur Fédération, le dénommé Parviz Kermani... Que fabrique-t-il celui-là ? C'est un véritable fantôme... » Il prend subitement conscience que depuis les premières heures de la rencontre, nulle surveillance particulière n'a visé le président de la Fédération iranienne des échecs, nulle attention n'a été portée à ses faits et gestes ! « Il a su se faire oublier, le zèbre ! Mais de quel bord est-il, lui ? *That is the question...* »

Il n'a ce soir guère progressé dans ses investigations, mais l'heure avançant, il se décide à lever le camp pour rejoindre avant minuit sa chambre à l'hôtel *Atlas Souss*. Il emportera avec lui son dossier afin d'y travailler plus à fond au cours de son quart de veille.

Le brigadier Benhaddou meuble le temps comme il le peut en l'attente de son colocataire : immersion prolongée dans la baignoire aux robinets en « or » débordante de mousse parfumée, incursions itératives dans le munificent minibar, manipulations effrénées de la télécommande... Ces éclectiques activités ne le détournent en aucune manière de sa tâche primordiale : veiller au grain. Aussi, ponctuellement, s'aventure-t-il avec circonspection dans le couloir afin de vérifier que nulle activité suspecte ne se trame dans les quartiers persans.

Les Iraniens au complet, à l'exception notable du maître Firouz Adani qui n'avait paru de la soirée, ont comme à leur habitude quitté la salle de restaurant vers vingt-deux heures. Et, au grand regret du brigadier, sont comme d'ordinaire restés de marbre face à la tentation d'un dernier verre au *Blue Note*... « Œil de faucon » se verrait bien les épier juché sur un tabouret de bar, avec en fond sonore cette musique de jazz qu'il associe à ses films noirs préférés de l'âge d'or du cinéma américain. « Il siroterait peut-être un petit whisky... Une blonde créature apparaîtrait, qui se percherait sur le tabouret voisin, suçotant un long fume-cigarette et façonnant de sa bouche en cœur de parfaits anneaux de fumée... Elle le fixerait de son regard bleu acier... Puis, reconnaissant en sa personne le détective qui supervise la surveillance du Championnat du monde d'échecs, lui lancerait un clin d'œil riche de sous-entendus... »

Ce soir encore, n'advientra hélas ! l'improbable scénario... L'ascétisme grégaire de ses « protégés » les a acheminés sans détours vers l'ascenseur menant à leurs appartements. Lui de son côté, a emprunté l'escalier pour se hisser au troisième et attendu qu'ils se bouclent dans leur chambre pour rejoindre solitairement la sienne.

- *Salam, labess*... Rien à signaler Ahmed ?

- *Wa ali-koum es-salam Ssi Abdelaziz ! La ! R.A.S.* Ils sont tous en train de roupiller je crois... En tout cas ils sont dans leur chambre.

- Tant mieux, tant mieux... Au moins ceux-là se tiennent tranquilles, pas de souci de ce côté ! Espérons que ça va continuer... *Incha Allah !*

Les deux policiers bavardent quelques instants avant que le commissaire n'exhorte son loquace brigadier à aller se coucher. Lui-même s'installe sur le canapé pour se plonger à nouveau dans son dossier « Championnat du monde d'échecs ».

« Voyons, où en étais-je...? Ah oui ! Parviz Kermani... Il faut absolument que je l'interviewe ce coco-là, pour le moment je n'ai aucun élément qui me permette de le cerner. Je pourrais me faire passer pour un journaliste... Non, c'est ridicule ! Autant jouer franc-jeu comme avec les autres... Et si je le contactais maintenant ? Battons le fer pendant qu'il est chaud... Bon, je vais appeler la réception pour qu'ils me le passent, on verra bien ce que ça donne. »

- Bonsoir, monsieur Kermani... Je suis le...

- Bonsoir, monsieur le Commissaire, je n'espérais plus faire votre connaissance depuis tout ce temps.

- Mais... comment savez-vous...? En effet, je suis le commissaire Benmansour, de la Sûreté nationale marocaine.

- Ne soyez pas surpris, j'ai reconnu votre voix. Ce n'était pas difficile, vous logez à notre étage et je vous rencontre tous les jours dans le salon où se déroule le match... Vous vouliez donc me parler ?

- Je... je suis désolé de... de vous déranger si tard... bredouille Benmansour, pour le moins interloqué face aux imprévisibles propos du président de la Fédération iranienne. Peut-être êtes-vous sur le point de vous coucher, nous pourrions reporter cette conversation à demain, si vous le préférez...

- Non, non ! Le plus tôt sera le mieux, la situation est grave... Et rassurez-vous, tout ceci reste entre nous, j'ai déconnecté le microphone miniaturisé que l'on a introduit dans le combiné téléphonique de ma chambre... Une petite merveille de la technologie iranienne, vous verrez, je vous le montrerai.

- En ce cas, je vous propose de nous retrouver d'ici une dizaine de minutes au bar de l'hôtel, je crois qu'il reste ouvert jusqu'à une heure.

- Entendu, j'y serai, nous ferons plus ample connaissance.

Benmansour se rassoit pesamment sur le canapé, encore sous le coup de cette singulière conversation avec le non moins singulier Parviz Kermani. Il s'accorde quelques instants pour réfléchir à la façon de l'aborder et aux raisons à avancer justifiant son appel, mais, instinctivement, aux détails livrés par son interlocuteur, pressent une entrevue franche et détendue qui n'impose aucun préalable rigoureux. Il se dirige ensuite vers le lit *king size* où s'étale béatement le brigadier Benhaddou afin de lui signaler son absence momentanée.

- Une urgence, Ahmed... Tu dormais déjà ?

- D'un œil, *Ssi Abdelaziz*, d'un œil comme d'habitude... Tu sors ?

- Oui, je n'en aurai pas pour longtemps.

- *Ma kayne mouchkil*, je prends ton quart, tu peux compter sur moi.

- *Choukrane*, je te revaudrai ça, à tout de suite !

Sitôt que le commissaire Benmansour a pénétré à l'intérieur du *Pacha*, il repère son mystérieux interlocuteur placidement installé dans l'une des discrètes alcôves. À cette heure avancée de la nuit, ne hantent plus le bar qu'une poignée de clients désœuvrés qui tentent de prolonger outre mesure leur insipide soirée à grand renfort de boissons alcoolisées. Nul agent israélien, ce qu'il redoutait, sachant qu'ils fréquentent assidûment le lieu, ne compte parmi eux. Il se dirige d'un pas résolu vers la table du président de la Fédération iranienne qui l'accueille d'un sourire longanime.

- Je vous attendais pour prendre la commande, que désirez-vous ? s'enquiert Parviz Kermani sur un ton des plus aimables.

- Euh...! Eh bien, une bière ! Et vous-même... C'est offert par la Sûreté nationale marocaine !

- Une bière également.

- Tiens... c'est curieux, j'imaginai que les citoyens de la République islamique d'Iran s'abstenaient de boire de l'alcool, je me trompe ?

- Curieux ? Oui... J'imaginai pour ma part que les citoyens du Royaume du Maroc faisaient de même. Nous connaissons bien mal nos contrées respectives et leurs mœurs, dirait-on.

- À moins que nous ne soyons tous les deux de pernicious iconoclastes... *Eh, garson¹ ! Jouj² Heineken !*

- Ha ! Ha ! Iconoclastes ! Je reconnais votre humour, monsieur Benmansour, j'ai eu maintes fois l'occasion de l'apprécier lorsque vous vous entretenez avec vos hommes... Cela vous étonne ?

¹ Eh, garçon !

² Deux

- Plus rien ne m'étonne vraiment, vous semblez un fin observateur monsieur Kermani !

- Je dois me protéger, voyez-vous, Commissaire... Et protéger le grand maître Ali Reza Rezvani et son secondant, le maître Firouz Adani. Je n'ai que transféré mes aptitudes de joueur d'échecs à la vie réelle. Sans cela, nous serions totalement à la merci de nos adversaires.

- Vos adversaires...? Les Israéliens, voulez-vous dire...

- Non, non ! Vous faites fausse route. Nos adversaires appartiennent à notre propre camp. Ne l'aviez-vous pas remarqué ?

- Pour parler franchement, monsieur Kermani, j'ai été chargé de la surveillance de ce Championnat du monde d'échecs par les autorités du Royaume. Je dois vous avouer que je suis loin d'être un novice en matière de géopolitique et que j'ai immédiatement pris la mesure des enjeux de cette compétition. Je me suis concentré sur de probables incidents entre les deux parties en présence, mais, là, vous m'étonnez effectivement. Vos ennemis seraient dans votre propre délégation ?

- Comme les pires ennemis du grand maître Boris Bronstein et de son secondant Per Hansen appartiennent à la leur... Cela, vous le savez déjà, non ?

- En effet. Je ne peux tout vous dévoiler, malgré la confiance que vous m'inspirez, mais vous êtes dans le vrai. C'est un véritable casse-tête chinois cette affaire.

- J'en ai démêlé quelques fils, concernant les deux parties. Cela vous intéresse-t-il de connaître les conclusions que j'en ai tirées...? Mais, dites-moi, pourquoi m'avez-vous autant négligé jusque-là, en termes de surveillance ? Aucun policier marocain ne m'a épié, ni filé, ni ne s'est intéressé à ma modeste personne. J'ai pu me promener en toute liberté, subir ces interminables et insupportables dîners avec le président Boukharov sans avoir jamais vos hommes sur le paletot, contrairement aux autres membres de ma délégation, les coaches, l'officier du Renseignement et les attachés ministériels.

- C'est-à-dire que vous étiez... comment l'exprimer... si effacé, toujours en retrait, si inexistant même, oserais-je dire, que vous ne sembliez pas une priorité à nos yeux de policiers.

- C'est exactement ce que je recherchais, voyez-vous, pas tant à vos yeux qu'à ceux des officiels de mon pays. C'était vital pour nous. J'espérais néanmoins qu'un jour ou l'autre vous me contacteriez. Si vous aviez trop tardé, c'est moi qui en aurais pris l'initiative, et ce, dès demain, car les événements risquent de se précipiter... des événements qui pourraient tourner au tragique.

- Au tragique ? Vous m'inquiétez. Que voulez-vous dire par là ? On a déjà eu notre dose d'événements de cette sorte.

- Oui, bien sûr, je ne l'ignore pas. Vous évoquez sans doute l'enlèvement du secondant de Bronstein... fomenté par des agents du *Mossad*.

- Apparemment, vous en savez autant que moi, monsieur Kermani... Et je serais bigrement tenté de vous embaucher dans mon équipe, je manque cruellement d'effectifs sur cette affaire ! lance le commissaire, tentant de dissimuler son embarras sous une plaisanterie.

- Une reconversion dans la police marocaine, ha ! ha !... Pourquoi pas ? opine le président. « Hum ! Il faudra que j'y songe de toute façon à la reconversion... une reconversion totale... je n'aurai pas le choix », ajoute-t-il pour lui-même.

- Et ce match ? reprend Benmansour. Je veux dire le match lui-même, devant l'échiquier et non dans ses coulisses... Qu'en pensez-vous, monsieur Kermani ?

- Ah oui ! Le match... Le match est faussé bien entendu. La question à se poser est : qui tire les ficelles dans un tel but ? Sachant que ces « qui » peuvent être multiples.

- Faussé, oui... sans doute... acquiesce le commissaire, songeur.

Il lui revient en mémoire des bribes de sa longue conversation avec Najat... « Ces histoires, ça fausse le match... » avait-elle avancé. Elle énumérait divers événements à l'appui

qu'elle fourrait dans le même sac : l'affaire du portrait, les forfaits simultanés des grands maîtres, l'absence inexplicquée de Hansen. La « profonde vision » de sa fille – selon les propres termes qu'elle avait employés – acquise par le biais de sa pratique assidue des échecs, l'avait amenée à établir des liens entre ces divers incidents qui dès lors participeraient d'un semblable projet : semer la confusion afin d'influer sur le déroulement du match et sur son issue.

Ces pensées déconcertantes ont suspendu durant quelques minutes le cours de son entrevue avec Parviz Kermani. Lorsqu'il en émerge, mais encore sous leur emprise, tel un dormeur qui s'éveillerait d'un rêve troublant, son interlocuteur le fixe un instant d'un regard interrogateur avant de renouer le dialogue.

- Vous réfléchissiez à tout ceci, Commissaire ? J'espère sincèrement avoir apporté de l'eau à votre moulin... Mais il se fait tard, peut-être aimeriez-vous à présent vous retrouver seul pour approfondir la teneur de mes propos... J'ai par ailleurs une requête que je vous prie de ne prendre à la légère : je souhaiterais être protégé par vos services car il en va de ma vie.

Benmansour, de prime abord stupéfié par l'insolite demande du président de la Fédération iranienne ainsi que par l'invraisemblable raison qui la motive, reste coi quelques secondes. Puis, eu égard à la confiance qu'il lui inspire, l'assure de sa coopération, sans tenter de lui soutirer de plus amples explications.

- Vous me surprenez au plus haut point, mais c'est entendu, dès demain matin j'affecterai à votre protection l'un de mes hommes, le brigadier Ahmed Benhaddou. Vous verrez, c'est un policier très compétent, notamment en ce qui concerne les missions de surveillance. Dans notre service, on le surnomme d'ailleurs Œil de faucon... Bon, vous devancez mes intentions, j'étais sur le point de regagner ma chambre, je dois justement relayer Ahmed qui m'a remplacé dans mon tour de veille. Je vous propose de nous retrouver tous les trois vers huit heures pour le petit-déjeuner, vous ferez sa connaissance.

La télécommande greffée dans sa paume, le brigadier Benhaddou zappe compulsivement depuis une bonne demi-heure en une quête erratique d'un programme distrayant. En vain jusque-là... Pourtant, en dépit de la frustration qui le gagne, son pouce spasmodique continue de s'activer de manière machinale sur les touches du boîtier en même temps que s'impressionne sa rétine des flashes polychromes qui se succèdent sur l'écran plasma. Subitement, sa main reste en suspens et s'immobilise son pouce. Des images en noir et blanc se sont intercalées dans la psychédélique bouillie de couleurs, qui le laissent sidéré. Un film noir américain ! Qu'il ne connaît pas ! Au comble de l'excitation, il s'immerge aussitôt dans la scène d'anthologie qui se déroule à ce moment précis sur l'écran.

- Ah ! *Le Grand Sommeil*... Howard Hawks, 1946. Avec le couple mythique Bogart – Bacall... déclame de manière impromptue le commissaire en pénétrant dans la chambre.

- *Chouf* ! Quel regard, cette actrice !

- Ce n'est pas pour rien qu'on l'a surnommée *The Look*... Tu n'avais jamais vu ce film, Ahmed ?

- *La* ! L'actrice seulement... dans mes rêves... Mais les polars américains ce sont mes films préférés.

- Bien, je crois qu'il est temps que tu plonges aussi dans le grand sommeil. Moi, je vais regarder la fin pendant mon quart de veille... J'ai le DVD, je te le prêterai comme ça tu le verras en entier.

- *Choukrane, Ssi Abdelaziz* ! Que Dieu te bénisse !

- Inutile d'en faire trop en invoquant le nom d'Allah, Ahmed... Je te réveillerai à quatre heures, tu prendras le dernier quart jusqu'à sept heures. Demain, je vais avoir une rude journée et toi une nouvelle mission. Je te brieferais avant le petit-déjeuner.

Le commissaire Benmansour ne parvient à fixer son attention sur l'écran. Si l'intrigue du *Grand Sommeil* est des plus alambiquée, celle de son affaire ne l'en est pas moins, et ses pensées se mettent à présent à jongler avec les nouvelles pièces qui se sont ajoutées à son puzzle durant cette soirée fertile en révélations : « Le match faussé... Les ennemis des grands maîtres au sein de leur propre camp... Les craintes de Kermani pour sa vie... » Un imbroglio diabolique dont il est pour l'heure dans l'incapacité de dénouer les fils. Les propos du président de la Fédération iranienne des échecs lui laissent cependant deviner l'existence de complots qui dépassent son entendement. Luttant contre l'irrépressible lassitude qui s'abat sur lui, générée par cette infernale journée, il parvient toutefois, à force de cafés et de cigarillos, à maintenir une vigilance minimale jusqu'à sa relève par le zélé « Œil de faucon ».

13 juin

Dix bonnes minutes se sont écoulées depuis que l'arbitre Jha Singh a mis en marche la pendule... Il se tient près de la table de jeu dans l'attente du premier coup de Bronstein, dissimulant mal une croissante nervosité. Les pensées anxieuses qui l'agitent torturent son visage : ce Championnat du monde qui devait légitimement être son heure de gloire, l'apogée de sa carrière d'arbitre international, prend la tournure d'un véritable fiasco. Jamais auparavant il n'a eu à se colleter avec une telle situation où ne cessent de se multiplier des incidents quasiment ingérables, non répertoriés dans sa bible, *ICCF Arbiter Manual*. Compter sur le soutien du président de la FIDE serait en outre illusoire, il sait parfaitement qu'en cas de coup dur, Boukharov se dégagerait de toute responsabilité afin de se protéger d'une éventuelle destitution et se déchargerait du fardeau des ennuis sur les deux arbitres. Une majorité de fédérations, celles qu'il arrose à satiété de ses douteux deniers, se rangeraient obséquieuses à ses côtés pour défendre ses intérêts – ainsi que les leurs ! -, si d'aventure le président de la FIDE devait être incriminé dans une faillite du Championnat.

Tandis qu'ainsi rumine l'arbitre Jha Singh, le Champion du monde se décide : il avance le pion-roi de deux cases, appuie sur la pendule, puis note son mouvement initial sur la feuille de notation : *1.e4*... La septième partie est lancée ! Mais au coup affiché sur l'écran, une onde de stupéfaction parcourt le public... *Le grand maître Bronstein ne joue jamais e4 !* Quelle mouche l'a donc piqué ? Un début quasiment suicidaire, sachant qu'il n'a pu raisonnablement se préparer sur toutes les défenses susceptibles d'être jouées par son adversaire. Qui que ce soit au fait de l'actualité échiquéenne mondiale sait pertinemment que Rezvani opte souvent pour la *variante Najdorf* de la *défense sicilienne*... Mais l'on n'ignore pas non plus qu'en fonction des adversaires rencontrés - de leur psychologie, préciserait-il – le grand maître

iranien possède le don de trouver la faille dans leur cuirasse et d'adopter les défenses contre lesquelles ils sont moins préparés – la *Française*, la *Caro-Kann* ou la *Pirc*¹, notamment, qui promettent de fortes contre-attaques face à des coups imprécis de la part des Blancs. Mais aujourd'hui c'est bien la *défense sicilienne* qu'il choisit. Son cinquième coup – g6, qui inaugure la variante du *Dragon* – provoque cependant de nouveaux remous parmi les spectateurs. Bronstein lui-même semble un instant décontenancé, puis, résolument, enchaîne les coups théoriques de l'*attaque yougoslave*.

Le regard pétillant d'amusement de Najat se porte tour à tour sur les deux grands maîtres, mais elle s'impose de taire ses sentiments à son frère et aux autres copains du club. Elle a quasiment prévu un tel scénario : le *remake* de la quatrième partie du match *avec les couleurs inversées* ! « Si ces deux-là ne sont pas complices, je mange ma casquette ! » se dit-elle, en proie à un début de fou rire qu'elle a du mal à contenir. À quel jeu sont-ils en train de jouer ? » Elle regarde ses voisins à la dérobée : passés les premiers moments de surprise, tous se sont penchés avec intérêt sur la partie. Y compris Marwan qui, une fois n'est pas coutume, n'affiche pas la moue d'ennui qui agace tant sa jumelle. Il est vrai que la variante est source de violence, de coups imprévisibles, d'innovations et de déviations par rapport à la sacro-sainte théorie. Les deux grands maîtres s'en donnent d'ailleurs à cœur joie dans cet affrontement, au grand bonheur de leur public – même si les arcanes de leur stratégie respective leur apparaissent totalement inintelligibles. L'essentiel pour eux c'est que se déroule un véritable combat.

« Simili combat, estime de son côté Najat qui suit attentivement les phases successives de la partie. Cet échange massif de pièces ne peut déboucher que sur une position morte² ! »

¹ 1... e6 est le coup constitutif de la défense française, 1... c6 celui de la défense Caro-Kann, 1... d6 celui de défense Pirc

² Lorsqu'aucun des joueurs ne peut mater le Roi adverse par aucune suite de coups légaux

Ce qu'elle pressentait, effectivement se produit : Bronstein et Rezvani se serrent bientôt la main en échangeant un sourire de connivence pour entériner la nulle, sous les regards hargneux de leur camp respectif.

« Mes intuitions se confirment, on dirait, se réjouit pour sa part Najat, cette partie est un nouvel indice que je dois communiquer à *baba...* ». Arrachée à ses réflexions policières par les sollicitations intempestives de son frère – aller manger une glace au *Venezia Ice* avec les copains ! - elle opine sans conviction, tant lui semble puéride cette occupation en comparaison de son « enquête » à mener. Elle salive d'avance, pourtant, à la pensée de déguster une glace bleue à la « schtroumpf » - sa préférée parmi les dizaines de parfums proposés par la carte du glacier – que lui offrira assurément Farid, un cadet classé 1960, qu'elle soupçonne être amoureux de sa personne. Il est gentil Farid – dit « le timide » - prévenant pour un garçon, mais « c'est pas son type » comme elle l'avoue à ses copines. « Qu'il soit plus vieux, ça me gêne pas, mais il est trop sérieux, tu comprends... Il est fort c'est sûr, j'ai jamais gagné contre lui... Jamais il rigole, toujours à faire son professeur de théorie. Moi, j'aime bien la fantaisie, même aux échecs, la créativité, tu vois... Je m'ennuierai avec lui... »

Au soir de la septième partie, il a longuement hésité : devait-il se rendre à son entrevue quotidienne avec l'officier Jalal Ahwazi ?

Depuis leurs mémorables parties de *blitz*, deux jours plus tôt, Firouz Adani n'a trouvé l'occasion de s'entretenir en tête-à-tête avec Per Hansen et ne disposait en conséquence d'aucun élément nouveau à fournir à son « bourreau »... Sauf à lui donner un os à ronger, à lui servir une imaginaire rencontre qui lui aurait permis de recueillir quelque information d'importance... C'était un terrain glissant : les *pasdaran* Mohammad et Hachemi, attachés à ses moindres mouvements, devaient pertinemment savoir qu'il n'avait pu s'entretenir avec le grand maître danois depuis la veille. Mais il pouvait tromper son monde, porter la confusion et la désunion dans leur clan : qui croirait l'officier s'il affirmait qu'il avait vu Hansen, contrairement aux dires des « coaches » ? Il s'était rendu compte, en observant les relations qu'entretenaient les trois hommes, dans quelle piètre estime Ahwazi tenait ses sbires. Il les traitait comme des chiens, y compris en sa présence, tant était profond son mépris à leur endroit. Arrivait-il à Mohammad et Hachemi de se révolter face au traitement subi... ? Non. Ils étaient entièrement sous la coupe de l'officier, obéissants et soumis, à leur place « naturelle » dans leur conscience obscurantiste de la hiérarchie. Mais ils pouvaient commettre des erreurs...

L'heure avance... Adani doit à présent prendre une décision. Il met de l'ordre dans ses pensées échevelées, s'efforçant de prendre en compte les atouts factuels et psychologiques qu'il a en main pour affronter l'officier. Quelque chose de ténu, pourtant, lui échappe encore, un élément troublant... Ah oui ! L'attitude du président Kermani... Elle n'est plus la même. Il lui semble que l'homme manifeste à présent une confiance en lui que rien ne présageait lors des premiers jours du match. Il continue certes de maintenir ses distances avec Rezvani et lui-

même – une conduite sage, dictée par la prudence - mais son assurance inhabituelle dénote à ses yeux une évolution de la situation en leur faveur. Et ce clin d’œil discret adressé au grand maître à l’issue de la partie, l’a-t-il rêvé ? N’est-il pas le signe évident d’une nouvelle donne... ? Ah, s’il pouvait en parler avec Ali Reza, il obtiendrait certainement un éclairage sur toutes ces questions ! Impossible, naturellement ! Bien trop aléatoire eu égard à la surveillance constante dont il est l’objet. Il en est réduit au jeu des devinettes, mais tire quand même de ces troublants indices un optimisme mesuré.

Finally, il va y aller... Mais il se munira du « stylo recorder ». Il ne peut plus différer ce qui lui semble à présent une nécessité, en dépit des risques afférents à cet acte audacieux. Lui-même doit aussi entrer dans le jeu, récolter enfin des preuves de la félonie de l’officier et de ceux qui le pilotent en haut lieu. Il en mesure pleinement les dangers, mais il est temps d’apporter sa contribution à ce qu’il devine la contre-attaque amorcée par le président Kermani et le grand maître Rezvani. Et, en ce sens, il peaufine la stratégie à mettre en œuvre lors de l’entretien.

- Bonsoir maître Firouz Adani, l’introduit l’officier d’un ton mielleux. Alors, toujours pas de contact fructueux avec Hansen, mis à part vos stupides parties de *blitz* qui ne nous apportent rien. Tu me déçois...

- Tu fais erreur, rétorque l’interpellé avec aplomb, j’ai rencontré le grand-maître danois hier soir après la partie, il m’a fait des révélations...

- Tu mens, Adani ! Les coaches ne t’ont vu à aucun moment avec lui. Qu’est-ce que tu manigances, cherches-tu à me tromper ? Sais-tu ce que ça peut te coûter... ?

- Les coaches... ! Tu les connais mieux que moi ! Je ne conteste loin de là leur dévouement à la cause de notre République islamique, mais leur pieuse religiosité les écarte parfois de nos contingences terrestres. Le respect des cinq prières journalières les occupe

intensément, c'est tout à leur honneur, mais durant ces temps de dévotions, ils ne peuvent d'évidence se consacrer aux missions qui leur sont confiées... Alors comme je te le disais, je me suis entretenu hier soir avec le secondant de Bronstein, au moment de l'*al-maghrib*¹, nous avons marché dans les jardins, il ne m'a rien révélé de leurs futures préparations naturellement, mais j'ai cru comprendre à mi-mots que le Champion du monde avait l'intention de rejouer la *défense Alekhine*, comme dans la première partie du match...

Tandis que Adani débitait son boniment, l'officier n'a cessé de scruter son visage d'un air mauvais. En proie au doute, il dissèque mentalement les assertions insolites de son interlocuteur... « Ces prières... ça m'étonne pas. Il dit certainement vrai sur ce point, mais sur le reste, n'est-il pas en train de me faire prendre une vessie de porc pour la lampe d'Aladin ? L'*Alekhine*, j'y crois à peine... !

- Méfie-toi, Firouz Adani, ne t'avise pas de me raconter des sornettes, sinon... Bon, voilà ce que nous allons faire : comme prévu, je vais te remplacer comme secondant de notre grand maître... Officiellement, tu es hors-circuit. Trop de stress, tu te sens incapable de conduire notre candidat à la victoire, tu me passes la main... de ton plein gré. Alors, cette *Alekhine*, il faut que tu m'en dises un peu plus long pour me convaincre... Je vais prendre des notes, passe-moi donc ton stylo, j'ai égaré le mien.

Des sueurs froides parcourent l'échine du maître iranien... Avant son entretien il a cliqué le stylo à la poche extérieure de sa veste et enclenché la fonction *record*. Il ne peut qu'accéder à la requête de l'officier, avec tous les risques qu'elle comporte. Discrètement, il arrête l'enregistrement et lui tend l'objet compromettant...

¹ La prière du coucher du soleil

Le gardien de la paix Tariq Soussi enfourche son VTT pour regagner son domicile, sis dans un *derb*¹ de la *mellah*². Peu après minuit, le commissaire Benmansour l'a relevé de sa mission de surveillance du président Guedj, après que ce dernier eut franchi les portes du restaurant italien de l'*Atlas Souss* pour se diriger vers l'ascenseur. Tariq éprouve, comme chaque soir au moment de rentrer chez lui, des sentiments contradictoires où s'entremêlent fierté et frustration : fierté d'avoir été choisi pour faire partie du dispositif mis en place par le commissaire, en même temps que frustration par rapport au rôle, croit-il mineur, qu'il lui a attribué. En tant que benjamin de l'équipe, récemment intégré au sein de la Sûreté nationale, il conçoit parfaitement que son collègue Benhaddou, de par son grade de brigadier, sa longue expérience de terrain et ses états de service, ait été placé à un poste-clé, mais ne peut pour autant s'empêcher de ressentir un soupçon d'envie. La fougue et la candeur de sa jeunesse, alliées à sa passion pour les blockbusters et les arts martiaux, le portent à rêver d'action et d'exploits spectaculaires que sont loin de concrétiser ces ennuyeuses journées passées à épier les faits et gestes d'un personnage sans intérêt qui demeure la plupart du temps reclus dans sa chambre. Avec devoir, pourtant, il s'applique quotidiennement à l'ingrate tâche dont lui échappe la nécessité, animé par l'espoir qu'elle lui ouvrira les portes d'une promotion prochaine.

Comme il parvient à l'entrée du complexe hôtelier, son collègue Benjelloul surgit de sa guérite pour manœuvrer la barrière et lui ouvrir le passage. Le geste que lui adresse le gardien en grimaçant un sourire, l'invite manifestement à descendre de vélo pour venir le distraire de son ennui. Tariq hésite quelques secondes mais l'insupportable pensée d'avoir à subir les

¹ Ruelle

² Quartier juif

récits mythomaniaques de son collègue à propos de ses rencontres féminines virtuelles sur *koulchi-maroc.com* le dissuade radicalement de marquer un arrêt. Il manifeste un refus courtois par un geste en retour signifiant qu'il est pressé de rentrer.

Le gardien Tariq Soussi pédale rageusement pour déjouer son trop-plein d'énergie accumulé durant cette interminable journée où il a fait les cent pas entre la piscine et les jardins, les jardins et le piano bar, le piano bar et le salon de jeu, le salon de jeu et le restaurant, incessamment et en vain. Ainsi que les jours précédents, rien d'extraordinaire n'est survenu et sa frustration l'emporte aujourd'hui sur tout autre sentiment. Suivant son itinéraire habituel, il emprunte la rue Hafid Ibrahim avant d'aborder au ralenti son intersection avec la rue Ohod qui mène au casino. C'est un réflexe de prudence qui le fait chaque soir modérer son allure à l'approche du carrefour, depuis qu'il a manqué d'être pris en écharpe quelque temps plus tôt par une automobile de sport roulant à vive allure et tous feux éteints. La Maserati portait une plaque du corps diplomatique saoudien, ce qui l'avait dissuadé, à bon escient, de déposer plainte ni même de signaler l'incident à ses supérieurs.

Instruit par cette mésaventure, il ne manque de jeter un œil circonspect par dessus son épaule afin de se garder d'un éventuel chauffard ivre d'alcool et de jeux de hasard, or c'est une toute autre scène qui va capter son attention. Il perçoit de prime abord une sourde rumeur, entrecoupée de cris perçants qui lui vrillent les tympans, en dépit de la distance le séparant encore de l'entrée du casino. Une rumeur d'affolement et des cris d'effroi... Sans rien de commun avec les rires et les discussions légères qui animent habituellement les abords du casino. La lumière d'un réverbère lui dévoile par la suite un groupuscule de personnes particulièrement agitées qu'il rejoint en quelques secondes de pédalage effréné.

- Police ! claironne Tariq Soussi en exhibant son insigne. Que se passe-t-il par ici ?
- Un mort ! lance un homme. On vient de le trouver allongé sur le trottoir... là.

- Allez, circulez ! Laissez passer la Sécurité publique ! ordonne le gardien de la paix, en extirpant son mobile de la poche de sa saharienne. Ne touchez à rien, je préviens le commissaire Benmansour !

Sitôt qu'il reçoit l'appel de Soussi, le commissaire, sur le point de se coucher, réagit sur le champ.

- Ahmed ! Tariq me signale un mort près du casino, je pars illico presto... Je compte sur toi pour veiller jusqu'à mon retour. Appelle Idrissi... Qu'il me rejoigne au plus vite sur place.

- *Wakha ! Ssi Abdelaziz...* Un meurtre ? avance le brigadier.

- Comment veux-tu que je le sache ! rétorque sèchement le commissaire, en proie à ses nerfs en pelote. Je n'ai pas d'autres infos pour l'instant. Bon, j'y vais !

Tariq Soussi, escorté par un vigile de l'établissement, s'est efforcé de faire le vide autour du cadavre sur lequel quelqu'un a jeté par décence une nappe siglée du logo du casino. Il a du mal cependant à contenir les curieux dans le périmètre qu'il leur a assigné et c'est avec soulagement qu'il aperçoit cinq minutes après son appel le gyrophare annonçant l'arrivée du commissaire.

Benmansour fend les rangs de la petite foule pour se diriger vers le gardien de la paix en conversation avec le vigile et un homme de type européen. Le prenant à part, il l'interroge brièvement.

- Alors Tariq, que s'est-il passé ? J'espère que personne ne s'est avisé de toucher au corps.

- *La !* Pas depuis que je suis arrivé en tout cas... à part le *tbib*¹.

- Le *tbib*...? Quel *tbib* ?

¹ Docteur, médecin

- Moi-même, intervient l'Européen. Docteur Castaing. J'étais à l'intérieur du casino quand quelqu'un a fait un appel pour demander un médecin, mais l'homme était déjà mort, j'ai pris son pouls à la carotide, il ne battait plus.

Le commissaire griffonne quelques notes sur son calepin puis se tourne vers son interlocuteur.

- Commissaire Benmansour, enchanté ! Avez-vous une idée de l'heure de sa mort ?

- Oh ! Très récente, son cou était encore tiède. Je dirais pas plus d'un quart d'heure avant mon arrivée... Autour de minuit peut-être.

- Bon... À part lui prendre le pouls, vous ne l'avez pas manipulé ?

- Non, non, bien sûr...! Je n'ai aucune idée de la cause de sa mort... Je suis cardiologue.

- Hum... Merci, docteur. Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps. À quel hôtel êtes-vous descendu ?

- À la *Mamounia*, c'est là que se déroule le congrès auquel j'ai été invité. Vous pouvez m'y joindre, si besoin est.

- Ce ne sera pas nécessaire, nous allons faire transporter le corps de ce malheureux à la morgue. Notre légiste l'examinera demain matin. Bon séjour à Marrakech, Docteur Castaing... Ah, voilà l'inspecteur Idrissi, mon collaborateur...! On a un macchabée sur les bras, *khouya* !

- Oui, je sais. Mort naturelle...? J'ai fait appeler une ambulance, elle devrait bientôt arriver. Et l'Identité judiciaire aussi.

- Bien. Allons voir notre client de plus près... Tariq, fais-moi circuler tous ces traîne-babouches qui n'ont rien à faire ici ! Non, attends une seconde, y a-t-il des témoins parmi eux...? Qui a découvert le corps ?

- Une cliente qui était sortie fumer une cigarette, elle a appelé le vigile puis elle a eu un malaise, renseigne Tariq. Son mari l'a ramenée à leur riad, le *Mabrouka*, le vigile a noté l'adresse.

- Oui, oui, je connais ce riad... Bon, on se passera d'elle, on la contactera éventuellement demain. Pas d'autres témoins ?

- Non, *Ssi Abdelaziz*, pas à ma connaissance. Je ne suis arrivé que cinq minutes après la découverte du corps, d'après le vigile.

- OK... Vous, dégagez-moi d'ici, vous n'avez rien à y foutre, bande de chacals, si vous n'avez aucun témoignage à fournir à la police sur la mort de cet homme ! Allez, *fissa* ! rugit Benmansour, excédé par la présence nauséabonde des badauds qui continuent d'affluer. Tandis que les « charognards », ébranlés par la diatribe du commissaire, s'égayent sans tarder, le vigile du casino demeure dans l'expectative, ne sachant si l'ordre proféré le concerne également.

- Toi, le vigile, au lieu de te dandiner comme un pingouin, viens avec nous, j'aurais besoin de ta déposition. Comment t'appelles-tu, au fait ?

- Yassine, *Ssi Commissaire*... Yassine Azemmour.

- Tu as un collègue qui peut te remplacer un moment à l'entrée ?

- Oui, commissaire, je pense... Je vais appeler la direction de la sécurité.

- Bien, on y va !

Les trois policiers et le vigile du casino font cercle autour du corps gisant sur le trottoir, dissimulé sous son linceul improvisé. Le commissaire ouvre sa valisette pour en extirper des gants de latex, des bâtons de craie et une bobine de rue-balise estampillée « Police nationale ».

- Fouad, déroule-moi du ruban autour de la scène... Tiens, Tariq ! À toi l'honneur, enfle ces gants et enlève-moi ce truc qu'on puisse voir la tête de notre macchab.

Le gardien obtempère, fébrile. Lui qui voulait de l'action, le voilà aux prises avec son premier cadavre ! Il dévoile le défunt étendu face contre terre, vêtu d'un costume qui semble trop ample pour sa taille. Son bras gauche est replié sous son thorax mais le droit est visible, allongé le long du corps. La manche de la veste recouvre en partie sa main, ne laissant apparaître que des phalanges contractées. Ornant l'annulaire, étincelle une bague sertie d'une pierre précieuse.

- Merde ! jure Benmansour. Il ne manquait plus que ça... Hé, Fouad ! *Chouf* cette bague !

- Oui, un bijou magnifique, c'est une topaze, non ? Et alors... ?

- Simplement... la bague de l'un des coaches du grand maître iranien !

- Aïe, aïe, aïe ! Tu es sûr, Abdelaziz ?

- Certain, aussi sûr que ce type est refroidi. Bon, on ne touche à rien, l'Identité ne va probablement pas tarder. En attendant, Tariq, attrape cette craie et délimite-moi sur le sol les contours du corps. Quelle poisse, ce mort !

À minuit quarante-cinq, Karim dit « l'Expert », le spécialiste de l'Identité, arrive sur les lieux, suivi de près par l'ambulance. Il prend une série de clichés sous des angles variés, puis,

penché sur le corps, le scrute sous toutes ses coutures avant de griffonner quelques notes sur son carnet. Ayant terminé son examen préliminaire, il interpelle les policiers.

- Bon, on va le retourner. Je n'ai pas remarqué de blessures, ni de détails significatifs de ce côté du corps. Ce filet de sang qui s'est écoulé sur le trottoir, provient apparemment de la bouche. Il a sans doute succombé à une hémorragie interne.

L'inspecteur et le gardien font pivoter le corps sur le dos avec toute la délicatesse qu'exige l'opération afin de ne détruire d'indices. Nul doute ne subsiste quant à l'identité du trépassé qu'éclaire en pleine face la lumière crue du réverbère : le *pasdaran* Hachemi... Plus que la souffrance, le visage du mort dénote la stupéfaction. Ses yeux exorbités ont l'apparence de billes d'agate que la patine du temps aurait ternies. Sa gorge, profondément enfoncée, a pris une hideuse teinte violacée et déjà s'affairent autour de ses lèvres entrouvertes, encombrées de caillots, la première cohorte de diptères nécrophages. Sa main gauche est encore crispée sur le manche d'un stylet dont la lame effilée est maculée de sang coagulé.

- Quiconque se sert de l'épée périra par l'épée, énonce avec à propos Benmansour en guise d'oraison funèbre. Dieu ait son âme... À toi de jouer, Karim !

L'expert mitraille à nouveau le cadavre puis s'agenouille auprès de lui afin de procéder à divers examens et prélèvements. Après quelques minutes, il se relève l'air satisfait pour s'adresser aux ambulanciers qui patientent en retrait.

- J'ai terminé, vous pouvez embarquer le colis. Direction le frigo. Le légiste s'occupera de lui demain matin.

Tandis que les ambulanciers enfournent le corps dans la macabre housse avant de le déposer sur un brancard, Benmansour interpelle le spécialiste de l'Identité judiciaire.

- Verdict, Karim ?

- D'après mes premières constatations, la mort résulte d'un seul coup à la gorge, il n'y a pas d'autres blessures apparentes. Le larynx a été écrasé provoquant une rapide asphyxie et

une cyanose des tissus. On peut supposer qu'il s'est senti menacé et a essayé de se défendre, preuve en est ce poignard qu'il serrait dans sa main gauche. J'ai fait un prélèvement du sang qui s'y trouvait, par l'analyse on comparera avec un échantillon du sien, mais il ne fait aucun doute que c'est celui de son agresseur. Il y a quelques fibres aussi sur la lame, il a dû le toucher à travers un vêtement...

- Montre-moi cette arme de plus près, l'interrompt le commissaire... Ah oui ! C'est le genre de poignard que l'on peut trouver au souk Haddadine, dans les échoppes des ferronniers, remarque-t-il en l'examinant au travers de la pochette plastique. Tu me la restitueras après vos analyses, c'est un indice de taille que je devrai joindre au dossier. Bien, continue.

- Rien d'autre pour l'instant, on en saura plus après l'autopsie et les analyses.

- C'est-à-dire quand, les analyses ?

- Euh... d'ici deux ou trois jours, on va dire.

- Tu plaisantes ? Il me faut ces résultats en fin de matinée !

- Bon, t'en auras, mais tu sais bien que pour l'ADN il faut envoyer à Casa, je peux pas te les promettre avant deux jours.

- OK, je me contenterai de ce que tu as... Tariq ! Tu peux y aller ! Tu es en vélo, non ?

- Oui, j'ai mon VTT, il est là... opine le gardien de la paix en désignant d'un vague geste une haie de lauriers roses. Mais... Mon VTT ! Il n'y est plus ! C'est... c'est impossible, je l'avais posé contre ces arbustes en arrivant !

- Et tu avais mis l'antivol, bien sûr ? s'enquiert le commissaire, en lui adressant un clin d'œil ironique.

- L'antivol...? L'antivol, non, j'y ai pas pensé. J'ai pensé qu'à me rendre *fissa* sur les lieux du crime.

- C'est ton VTT, Tariq, mais c'est aussi ton outil de travail. Un bon fonctionnaire de police doit être attentif à son outil de travail et le préserver, sermonne indulgemment Benmansour. C'est tout à ton honneur d'avoir pensé que ton premier devoir était de te rendre aussitôt sur les lieux, mais la prochaine fois, tu prendras quelques secondes pour verrouiller ton vélo. Le cadavre ne se serait pas envolé durant ce laps de temps ! Alors que là, c'est ton VTT qui a mis les bouts.

- Ha ! Ha ! Ha...! Oh, pardon, *Ssi Abdelaziz* ! C'est plus fort que moi... c'est ton humour. On vient de me voler mon vélo et je me mets à rigoler. Excuse-moi ! Ne t'inquiète pas, je retiendrai la leçon. Mais... si c'était l'assassin qui m'avait piqué mon VTT, pour décamper au plus vite ?

Le commissaire se fige un instant. Après avoir lancé un regard interrogateur vers son gardien, il s'emploie à tempérer son ardeur scénaristique.

- C'est une hypothèse, Tariq, mais tu apprendras qu'il faut en envisager plusieurs... Il y a l'intuition, bien sûr... l'intuition féminine... tu vois... Mais, qu'est-ce que je radote là ! Je pensais à autre chose, évidemment, Tariq, se justifie Benmansour quant à son accès de déraison suscité par les réminiscences du plaidoyer de sa fille.

- Ça m'est venu comme ça cette idée... cette hypothèse, comme tu dis. C'est pas impossible, non ?

- Elle est très plausible, au contraire. Une fois à l'hôtel, j'irai par acquit de conscience fouiner un peu sur le parking et dans l'abri des deux-roues. Encore faut-il que ton voleur se soit rendu à l'*Atlas Souss* !

- Mais si mon voleur et l'assassin sont un seul et même homme, il y a plus de chances, non, *Ssi Abdelaziz* ? Ce meurtre est peut-être lié à tout ce qui se passe au Championnat d'échecs.

- Peut-être, peut-être non... Rien pour le moment ne nous permet de faire un lien avec l'événement. Une autre hypothèse est le crime purement crapuleux... Et ce serait tombé précisément sur Hachemi... Hum ! Ça serait pour le moins bizarre...! Bon, on y va, je te ramène chez toi.

- Krav... maga, murmure Tariq dans un demi-sommeil tandis que l'Audi file au cœur de la nuit sur l'avenue Houmman el Fetouki.

- « Crabe » quoi ? réagit le commissaire Benmansour. T'as faim, Tariq ? Ça t'a pas coupé l'appétit cette scène de meurtre, tu rêves d'un bon crabe mayo pour te remettre de tes émotions, c'est ça ?

- *La, la !* Je disais « krav maga », tu connais...

- Krav maga, krav maga... Ça me dit vaguement quelque chose... Faudrait que je regarde sur Wikipédia.

- Pas la peine, je vais t'expliquer. C'est une méthode de self-défense israélienne très efficace, certains coups peuvent être mortels.

- Ah oui ! Je vois, j'en ai entendu parler... Mais, pourquoi ça t'est venu à l'esprit cette histoire de krav maga, tu pratiques cet art martial...? Non ! Tu veux pas dire que...

- Si, la blessure du mort... C'est un coup de krav maga porté à la gorge par le poing. Je n'y avais pas pensé tout à l'heure, mais là, alors que je commençais à m'endormir, j'ai eu un flash, tout à coup j'ai deviné que c'était ça.

- T'es vraiment sûr ? Tu comprends ce que ça signifie pour l'enquête ?

- Les agents du *Mossad*...? Là, ils ont déconné ! On va pouvoir les boucler, cette fois.

- Mollo, mollo ! T'emballe pas, Tariq ! Il nous faudrait récolter de sérieuses preuves pour cela. Il n'y a pas que les Israéliens qui pratiquent le krav maga, même les marines américaines s'y sont mis, je crois, et sûrement d'autres armées.

- Y'a l'analyse ADN, non ?

- Oui, bien sûr... L'échantillon de sang sur le poignard. C'est un élément primordial pour l'enquête. Va falloir faire des prélèvements de salive à tout ce beau monde... Quelle galère ! Bon, on arrive, je te laisse à Bab el Mellah ?

- *Wakha !* Appelle-moi pour mon vélo si t'as du nouveau. *Choukrane !*

Après avoir déposé le gardien de la paix, Benmansour, fait rapidement demi-tour pour regagner l'hôtel. Un début de migraine lui enserre le crâne... Un mort ! Ce qui ne devait surtout pas advenir s'est produit. Une fois de plus il a été pris en défaut dans l'exercice de sa mission. Et imagine déjà la réaction du divisionnaire... Or, étrange paradoxe, ces pensées déprimantes, passées les quelques minutes nécessaires à encaisser le choc de son échec, le stimulent plus qu'elles ne l'accablent. Non, il n'abandonnera pas ! Il ne fera pas ce plaisir aux diverses cliques qui s'évertuent à torpiller le match. Et il va prendre les devants face à Khaled Salah, et d'emblée lui secouer les puces pour n'avoir encore accédé à sa demande de renforts !

La sonnerie obstinée de son mobile interrompt ses ruminations vindicatives. « Ce putain de téléphone, encore ! Une autre mauvaise nouvelle, je parie... La loi des séries... »

- *Ssi Abdelaziz !* Un grand malheur est arrivé... Le président Kermani. . C'est ma faute... Pardon, pardon !

- Hein ! C'est toi Ahmed ? Qu'est-ce que tu racontes ! Kermani... un malheur... ? Il est... il est mort ?

- *La, la,* il est blessé, il est avec moi dans la chambre, il demande à te voir le plus vite possible.

- Blessé... ! Quoi, blessé ! Gravement ? Qu'est-ce qu'il a ? T'as appelé les urgences ?

- Non, il veut pas, il s'est fait lui-même les premiers soins...

- Bon, je suis là dans trois minutes, j'étais en route... Merde !

Benmansour pénètre en trombe et en sueur dans la chambre 370. Il y découvre un Benhaddou, affichant sur sa face les stigmates du désespoir, en circumambulation autour du fauteuil où se rencogne un Kermani blanc comme un linge. Ignorant son brigadier en proie aux affres de la culpabilité, il se porte immédiatement aux côtés du président de la Fédération iranienne grimaçant de souffrance.

- Montrez-moi ça, Monsieur Kermani ! Ça a l'air sérieux, vous saignez beaucoup de l'épaule, je vais faire venir quelqu'un...

- Non, non, inutile... Une simple éraflure.

- Tu parles d'une éraflure ! Ça n'arrête pas de pisser, il vous faut des points de suture de toute urgence. Je vais appeler ma femme, elle est infirmière.

- C'est le deltoïde. J'ai perdu beaucoup de sang, je crois, j'ai essayé d'arrêter l'hémorragie comme je pouvais, mais je...

- Il est dans les pommes Ahmed ! Arrête donc de tournicoter dans cette piaule en invoquant Allah, appelle tout de suite les urgences, il faut absolument le transférer à l'hosto ! Je vais essayer de le faire revenir... J'espère que l'artère sous-clavière n'a pas été touchée, il risquerait au mieux de perdre son bras !

- *Wakha !* J'appelle instamment la *Polyclinique de la Koutoubia* !

Benmansour bénit Khadija, son épouse bien-aimée, de l'avoir tarabusté des années durant afin qu'il suive les cours de premiers secours dispensés par le *Croissant rouge*. « Ça te servira un jour, tu verras... surtout avec le travail que tu fais » discourait-elle sans fin pour le décider. Il s'était finalement rendu à ses arguments et avait suivi la formation. Outre l'avoir distrait de sa routine, les enseignements délivrés par le *Croissant rouge* l'avaient intéressé à un point tel qu'il avait un temps envisagé de se reconvertir dans la Police scientifique. Le boulot de Karim « l'Expert » le fascinait indéniablement, mais il savait aussi que la fréquentation assidue de corps meurtris ne contribuerait ni à apaiser son âme, ni à le

réconcilier avec une espèce humaine capable des pires abominations. Il était temps qu'il se préserve, à quelques années de sa retraite afin de la vivre le plus sereinement possible. Il n'avait donné suite à cet élan velléitaire.

En attendant les urgentistes de la Polyclinique, Benmansour se penche sur son « patient » pour lui administrer quelques claques légères sur les joues accompagnées de paroles encourageantes : « Allez, Kermani, revenez... Rien de grave, vous allez avoir les meilleurs soins... Respirez fort à présent... » Ce disant, il lui flanque sous le nez un flacon qu'il vient d'extraire de la trousse de premières urgences dont il ne se sépare jamais. De l'intérieur de la fiole s'exhale un puissant arôme d'essences végétales. Sa petite médecine à lui... Du plus loin qu'il s'en souvienne, sa grand-mère et à sa suite sa mère ont concocté cette préparation alcoolique à partir d'un éventail de plantes médicinales récoltées dans les collines. C'est toujours sa mère qui lui procure cet élixir « qui ferait revenir un mort », comme elle aime à le dire.

Il faut reconnaître qu'opère la magie ancestrale : les paupières du président Kermani commencent à papillonner, avant de dévoiler deux prunelles stupéfaites convergeant vers le commissaire. Aux quelques balbutiements qu'émet le blessé, Benmansour se rassure tout à fait. « Bon, le voilà à nouveau parmi nous, je vais examiner de plus près cette blessure... »

- Ahmed ! Va me chercher dans la salle de bains une serviette propre, il faut lui faire un bandage compressif, ça pisse toujours.

- Tout de suite *Ssi* Abdelaziz, pardon, pardon !

- Ça va Ahmed ! C'est pas le moment... Quel pardon d'abord ? Je ne vois pas de quoi tu parles... Alors basta avec ton pardon, tu crois pas qu'on a plus urgent !